Le seul journal français de la Saskatchewan

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest

Le "Patriote" est lu chaque semaine par plus de 30,000 personnes

LE PATRIOTE DE L'OUEST

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

Administration et Rédaction:

1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask. Tél. 2964

Abonnement:

Un an, Canada........ $2.00
" " Etats-Unis...... $2.50
" " Europe $5.00

U. LANGLOIS, O.M.I. Rédacteur

J.-E. MORRIER, Administrateur

15ème Année — 2-703 — PRINCE-ALBERT, SASK., Mercredi, 17 février, 1926 — No. 49

LES NOUVELLES CHEZ NOUS ET AILLEURS

Mort de Mgr F. Gosselin, curé de Notre-Dame de Lévis

Tous les catholiques de l'Ouest et en particulier les pèlerins de la Survivance apprendront avec peine la mort de ce vénérable octogénaire qui dernièrement leur souhaitait la bienvenue avec son grand coeur d'apôtre et de patriote.

De l'aveu de tous, Mgr Gosselin était un savant et un saint.

Il est mort à la suite d'une opération d'urgence.

Mgr F.-X. Gosselin était âgé de 82 ans. Il est né à St-Laurent, île d'Orléans, le 16 décembre 1844.

Après avoir fait de brillantes études au Séminaire de Québec, il se décida à entrer dans les saints ordres. Il fut ordonné prêtre le 17 octobre 1869, et devint curé de Lévis en 1895.

En 1913, il était élevé à la dignité de prélat domestique.

Mgr Gosselin était l'idole de ses paroissiens.

Il y a deux ans, ils lui firent de grandes fêtes à l'occasion du 80e anniversaire de sa naissance.

Mgr Gosselin est mort sur la brèche. Malgré, son grand âge il était toujours alerte et d'une inlassable activité. Lévis perd un pasteur dont le dévouement était sans borne, et le clergé du diocèse, l'un de ses membres les plus distingués.

La Saskatchewan a trois examinateurs attitrés dans Québec

Depuis la reconnaissance des diplômes de Québec par le ministère de l'éducation de la Saskatchewan, l'A.C.F.C. n'a cessé de réclamer la nomination dans Québec d'examinateurs attitrés qui jugeraient de la compétence en anglais des candidats désireux de faire de l'enseignement dans notre province. Il semblait que l'un ou l'autre des professeurs d'anglais de chaque école normale québecoise aurait pu être nommé à cette fonction, afin d'éviter des frais de transport toujours assez coûteux, à nos aspirants instituteurs.

Le département n'a pas cru devoir se rendre à notre demande pourtant bien légitime et tout indiquée par les circonstances.

Le Dean Laird, principal du collège MacDonald, de Ste-Anne de Bellevue, fut chargé de faire passer les examens. Seulement Montréal ne se trouvant pas à la porte de toutes les écoles normales, et le Dean Laird s'étant montré pour le moins très difficile, voici que le ministère a nommé deux autres examinateurs, auxquels pourront s'adresser les instituteurs de Québec ayant l'intention d'exercer leur profession dans la Saskatchewan.

Ce sont:

Chas Mc Burney, B.A., département de l'Instruction publique, Québec;

Dr. W. C. Rothney, Lennoxville, Qué.

Accord commercial franco-allemand

La France et l'Allemagne viennent de signer un accord commercial bon pour trois mois. Les produits agricoles francais de la saison entreront en Allemagne comme produits de la nation la plus favorisée et seront soumis à un tarif réduit. En échange, la France accorde à l'Allemagne un tarif minimum sur la sciure de bois, sur certains produits chimiques agricoles, sur certaines pièces d'ameublement et des articles de ménage.

La librairie Granger complètement détruite

Montréal. — Un incendie désastreux, causant pour plus d'un demi million de piastres de dommages, se déclara samedi soir à Montréal dans la cave de la batisse occupée par Granger Frères, Libraires.

Lorsque les pompiers arrivèrent sur les lieux, le feu était déjà incontrolable et malgré les efforts de la brigade entière, les flammes ne s'apaisèrent que douze heures plus tard, lorsque tout fut consumé.

Nouveau recensement de l'Ouest au mois de juin

Ottawa.— Le premier juin prochain on fera le recensement des provinces de l'ouest au point de vue agricole et de la population. Un arrêté en conseil vient d'être passé à cet effet. Au recensement de 1921, le Manitoba avait une population de 610,118 âmes; la Saskatchewan, 756,510 et l'Alberta, 588,454. La loi exige que le recensement de l'ouest soit fait tous les cinq ans et le recensement général tous les dix ans.

Le Capitaine W. S. Haney, M. L. A., se donne publiquement un certificat d'ignorance

Prince-Albert.— Dans une assemblée tenue ici jeudi soir, le 11 février, un orateur, le capitaine W.S. Haney, importé d'Ontario pour prendre en main la cause du Capitaine Burgess, candidat indépendant battu lundi par une grosse majorité, déclara qu'il n'avait pas l'intention d'aller discuter politique à Rosthern centre franco-canadien, parce que les gens de cette localité ne savent pas l'anglais. Le comité libéral de Rosthern répondit à cette déclaration par un télégramme invitant le prétendu M. L. A. Haney, à Rosthern, et se faisant fort de lui donner une leçon d'éducation, même en anglais. Le comité de Rosthern s'est montré vraiment condescendant; il aurait pu se contenter de dire à cet Ontarien de retourner à la petite école pour y apprendre une des deux langues officielles du pays.

Mgr Roy est mourant

Québec.— Tout espoir de guérison est évanoui et, d'un instant à l'autre, on s'attend à la mort de Sa Grandeur Mgr P. E. Roy, archevêque de Québec. Vingt quatre mois de douleurs atroces n'ont pu jeter le trouble dans cet esprit fortement trempé et même sur son lit d'agonie Monseigneur accueille ses visiteurs par un sourire et une bonne parole.

Le Pape bénit les aviateurs espagnols

Ramon Franco, le commandant du "Nec plus ultra" qui vient de terminer sa fameuse randonnée de l'Espagne à Buenos Aires, se rendra probablement jusqu'à New-York après en avoir obtenu la permission du roi Alphonse.

Sa Sainteté Pie XI a transmis aux aviateurs espagnols à Rio de Janeiro, le message suivant:

"Le Saint Père qui a suivi par la pensée les vaillants aviateurs espagnols au cours de leur envolée, désire leur offrir ses paternelles félicitations, et pour montrer jusqu'à quel point il apprécie leur exploit, il leur envoie sa bénédiction apostolique par l'intermédiaire du Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat du Vatican".

L'hon. P. Roy est fait membre du conseil privé

Ottawa. — L'hon. Philippe Roy, commissaire-général du Canada en France, vient d'être créé membre canadien du conseil privé.

La prestation du serment eut lieu en présence de son excellence le gouverneur-général et du premier ministre King.

Le C. P. R. se dirige vers la rivière Churchill

Les ingénieurs du C. P. R. sont de retour de leur expédition au nord de la rivière La Torche. Cette région est très favorable à la construction d'un chemin de fer et à cent milles au nord se trouvent de belles limites d'épinette.

Ce nouveau tracé semble plus avantageux que l'ancien et s'approche davantage de la rivière Churchill.

Remise de l'insigne de Chevalier Commandeur de la Légion d'Honneur à S. G. Mgr Mathieu

Au nom du président de la France et en présence des plus hauts dignitaires de la Saskatchewan, l'hon. M. Dunning remettait la semaine dernière, à Sa Grandeur Mgr Mathieu, l'insigne de Chevalier Commandeur de la Légion d'Honneur.

La cérémonie eut lieu dans les bureaux mêmes du premier ministre et parmi les personnes présentes on remarquait, outre M. Dunning, le lieutenant-gouverneur Newlands; les honorables Uhrich, Hamilton, Cross, Latta; Sir Frederick Haultain; M. le Juge Brown; M. le maire Mason; le consul français, M. Jean; le consul et le vice-consul des Etats-Unis.

Le titre de Chevalier Commandeur conféré à Mgr Mathieu est le plus élevé que le gouvernement français puisse accorder.

L'hon. Mackenzie King est élu par une grosse majorité

Sans connaître encore au juste les derniers rapports des élections, à cause de la distance de certains bureaux de votation, on peut dire que la majorité de l'honorable M. King sera très considérable.

Mardi matin, il y avait encore les résultats de 50 bureaux à recevoir, et déjà la majorité de M. King dépassait 6000 voix.

D'ailleurs l'élection du premier ministre comme député de Prince-Albert n'a jamais fait doute pour personne. Un certain nombre de ses partisans ne se sont pas rendus aux urnes convaincus qu'ils étaient de la victoire.

Le futur lieutenant-gouverneur de la Saskatchewan

La nouvelle circule qu'à la fin du terme de l'hon. A. W. Newlands comme lieutenant-gouverneur de la Saskatchewan, l'hon. W. R. Motherwell serait choisi pour le remplacer.

Le Centenaire des Oblats de Marie Immaculee

Il y a cent ans aujourd'hui même 17 février que le Pape Léon XII donnait son approbation définitive aux constitutions qui régissent l'institut des Oblats de Marie Immaculée. Un siècle de dévouement, de sacrifices et de progrès au service de l'Eglise, telle est la couronne de gloire qui resplendit aujourd'hui au front de la belle et grande famille religieuse des fils de Mgr de Mazenod. Il convient de commémorer cet évènement et d'en tirer les leçons qui s'en dégagent pour l'édification de la société chrétienne.

Tous les centenaires ne se ressemblent pas. Les uns se résument tout court en une longueur de cent années. Ils tiennent tout entiers dans un nombre. D'autres—évidemment de la même durée—ont néanmoins plus d'étendue. C'est que, par une ingénieuse combinaison qui échappe à notre perspicacité, on a eu soin d'en élargir les cadres en multipliant chaque unité du nombre traditionnel par une somme de dévouements discrets, de grandes et nobles actions, qui, dans la fuite du temps et à la faveur de l'incognito, déjouent tous les calculs. Semblables à ces vastes horizons qui reculent au moment où l'oeil croit les saisir, il y a plus de profit à les contempler qu'en s'arrêtant à supputer les espaces qu'ils embrassent.

Aussi, en écrivant ces lignes, mon ambition n'est pas d'établir le bilan des oeuvres multiples accomplies durant un siècle d'apostolat fécond par le zèle des missionnaires apôtres. J'ai tout simplement en vue d'apporter, en cette occasion, le modeste, mais sincère, hommage de vénération et de reconnaissance d'un diocèse qui doit son existence aux bons Pères Oblats et a si largement bénéficié de leur inlassable dévouement. D'autres plumes plus autorisées ont déjà dit et diront tout le bien dont l'Eglise leur est redevable.

LA FECONDITE APOSTOLIQUE DE L'EGLISE.

Toutefois, le centenaire des Oblats de Marie Immaculée nous fournit une nouvelle occasion d'admirer le soin miséricordieux de la Providence à recruter par le monde ces "pêcheurs d'hommes" qui savent si bien continuer la mission rédemptrice de Jésus-Christ. La sainte croisade pour le rachat des âmes dure depuis toujours dans l'Eglise du Christ. A l'appel: Dieu le veut! les siècles ont vu avec étonnement et admiration se lever, les unes après les autres, ces innombrables légions de chevaliers missionnaires, qui, armés de la Croix, ont reculé les frontières de la vérité et de l'amour de Dieu jusqu'aux confins de l'univers.

Le XIXe siècle devait voir entrer dans la glorieuse milice des semeurs d'Evangile les fils de Mgr de Mazenod. Epris de cette sublime passion de la charité, qui avait suscité les St-Dominique, les St-François d'Assise, les St-Vincent de Paul et tant d'autres héros de l'apostolat, ils venaient, à l'appel de leur saint fondateur, réclamer une portion de ce champ immense du Père de famille où la moisson est toujours si abondante et les ouvriers trop peu nombreux.

LES MISSIONNAIRES DES PAUVRES.

Le monde s'étonna bien un peu de leur audace. Ces nouveaux ouvriers apostoliques, partageant les mêmes vues que le Divin Maitre, voulaient reporter les prédilections de leur zèle sur les pauvres, la masse du peuple, "vilis plebicula", les indigents de la vérité, tous ceux, en un mot, que Jésus aux jours de sa vie mortelle avait honorés de sa tendresse. Ils entendaient donc se tailler un domaine bien vaste dans le royaume du Christ, puisqu'ils osaient réclamer l'évangélisation de la classe la plus nombreuse dans l'humanité.

Heureusement qu'un père connaît le secret de n'exclure personne de ses préférences, car autrement le Pape Léon XII eût risqué d'exciter la jalousie de plusieurs en traitant avec une partialité de tendresse évidente ces benjamins de la vie religieuse. Non-seulement, sans suivre la filière régulière de la procédure en pareil cas, il avait pris sur lui d'aliéner en faveur de la nouvelle famille religieuse la part d'héritage que réclamait Mgr de Mazenod: *evangelizare pauperibus*, mais encore il voulut lui-Même placer sous la bannière de Marie Immaculée le nouvel institut. A ce propos, le vénérable évêque de Marseille écrivait au fondateur, à Rome: "Au train où vous y allez, vous enlèveriez toutes les faveurs du Saint-Siège, si elles n'étaient inépuisables."

Comme on le voit, dès le début, les Oblats de Marie furent traités en enfants gâtés par le Souverain Pontife. C'est dire que le Saint-Père attendait beaucoup de la nouvelle fondation, qui allait commencer et poursuivre son oeuvre d'évangélisation des pauvres à travers le vieux et le nouveau monde.

COMMENT ILS ONT ACCOMPLI LEUR MANDAT.

Disons à la gloire des Oblats de Marie Immaculée qu'ils surent toujours se montrer dignes de la confiance que l'Eglise leur avait témoignée au début de l'oeuvre, confiance qui n'a fait que grandir depuis avec les aspirations de leur zèle et les fruits de leur prédication et de leur infatigable dévouement.

Ils arrivaient à l'heure de Dieu. Le genre de prédication qui avait cours en France était passé de mode et tombait en discrédit. En outre que le peuple, comme dit Lacordaire, a besoin d'être réveillé en sursaut par l'attrait d'une parole étrangère, il faut que le prédicateur se penche sur ces âmes naïves pour adapter son éloquence aux circonstances de lieu, d'époque, de moeurs, parler, en un mot, à l'auditoire qui l'écoute. L'abbé de Mazenod, aidé de ses premiers collaborateurs, comprenait qu'il valait mieux se pénétrer de l'Evangile pour expliquer les enseignements divins d'une manière claire, simple et à la portée des humbles. L'oeuvre des retraites paroissiales et des missions allait donc être l'aurore d'une ère nouvelle dans le ministère de la prédication. Le succès fut immense, en France, en Suisse et dans les Iles Britanniques, où les nouveaux ouvriers apostoliques allèrent annoncer la vraie parole du salut.

85 ANS DANS LES MISSIONS DU CANADA.

De ces cent années de gloire et de mérites, les Oblats de Marie Immaculée en ont consacré 85 à évangéliser notre pays. Dix jours après le départ de la petite caravane des apôtres du Canada, le fondateur, "*dont le coeur était aussi vaste que le monde*", écrivait au P. Honorat, leur chef: "Montréal est peut-être la porte qui introduira la famille à la conquête des âmes dans plusieurs pays." Cette prédiction devait se réaliser.

Sans parler des retraites paroissiales, prêchées en si grand nombre par tout le Canada, les PP. Oblats ont repris l'oeuvre d'évangélisation des Indiens, interrompue depuis la conquête. A l'exemple de leurs devanciers, les Récollets et les Jésuites, ils se sont dépensés sans jamais compter leurs sacrifices pour la conversion des indigènes. *Dans ces espaces encore inexplorés de l'Ouest Canadien*, ils purent donner libre cours à leur zèle et satisfaire leur soif ardente de porter la civilisation et la foi aux indigents les plus dépourvus de la vérité. Ils s'élancent donc à la conquête de ces tribus errantes dans la prairie sans fin; ils les poursuivent, j'allais dire, ils leur donnent la chasse, les suivant à la piste, logeant avec eux sous la tente, partageant leur table peu appétissante parfois, se faisant des leurs pour les gagner à Jésus-Christ, couchant à la belle étoile sous un manteau de neige par des froids de 40 degrés au-dessous de zéro, franchissant souvent des centaines de lieues pour gagner de nouvelles recrues. Ils connurent les longs voyages en traîneaux à chiens, en canots d'écorce, les portages, les obstacles et les privations de tout genre, le froid, la faim et la vermine.

A ce propos, je ne sais si mon vieux cousin, vieillard maintenant octogénaire, m'aura pardonné une réflexion qu'il jugea irrévérencieuse à l'adresse des *poux* de ses Sauvages. Pourtant, Dieu sait toutes les légions de ces parasites de toutes les races, Plats-Côtés-de-Chiens, Couteaux Jaunes, Montagnais, Sioux, Cris et même Sauteux, il avait paternellement hébergées dans sa longue barbe et dans sa chemise de missionnaire, trouée par les blessures du zèle, durant ses quarante années de courses apostoliques. A ses yeux, il lui semblait sans doute que ses *féaux sujets* eussent acquis une sorte de noblesse religieuse *pour avoir élu domicile même dans l'intimité de la chemise des évêques*, au dire de Louis Veuillot. Tout de même, il ne serait pas téméraire de soutenir qu'il peut se trouver d'autres stimulants moins *voraces* pour activer le zèle des missionnaires.

Les pauvres Indiens furent vraiment les enfants gâtés des bons PP. Oblats.

ILS ONT FONDE 13 DIOCESES ET 4 VICARIATS APOSTOLIQUES.

C'est au prix de cette vie de sacrifices, d'intrépide dévouement et d'héroïque immolation que les Oblats de Marie Immaculée ont réussi à établir treize de nos diocèses et quatre vicariats apostoliques au Canada. L'Ouest Canadien, en particulier, est leur oeuvre. Relevons ici un trait édifiant dans la vie et les traditions de cette belle congrégation. Fils dignes de leur pieux fondateur, qui refusa le chapeau de cardinal pour se consacrer à l'évangélisation des pauvres, ils ont soin d'abandonner aux séculiers ou à d'autres congrégations religieuses les postes qu'ils ont conquis à la foi et à la civilisation, dès qu'ils sont viables. Ils entendent ne garder pour eux que les postes les plus pénibles, sûrs de n'être pas troublés dans leur possession aussi longtemps que leur champ d'apostolat ne sera pas mûr pour les ambitions humaines.

Ce coup d'oeil rapide ne nous donne qu'une pâle idée de l'oeuvre accomplie par les Oblats durant ce siècle qui s'est écoulé depuis leur fondation. Ce ne sont, pour ainsi dire, que des glanures dans le champ immense de leur apostolat. C'en est assez, toutefois, pour nous rappeler la dette de reconnaissance que notre pays a contractée envers eux pour les services sans nombre qu'ils ont rendus à l'Eglise et à la patrie canadienne.

H. Desmarais, prêtre, Chancelier.

Mort de M. l'abbé L.-P. Gravel, missionnaire colonisateur de l'archidiocèse de Régina

M. l'abbé Louis-Pierre Gravel est décédé à l'Hôtel-Dieu de Montréal le mardi soir, 9 février 1926, à l'âge de 57 ans, après avoir reçu les derniers sacrements avec une profonde piété et des sentiments de surnaturelle confiance.

M. Gravel est né à Arthabaska, le pays de Sir Wilfrid Laurier, le 8 août 1868. Son père était le Dr. Louis-Joseph Gravel, qui exerça longtemps sa profession dans les Cantons de l'Est. Sa mère, née Jessie Bettez était la fille unique du Dr Joseph Bettez, de Plessisville, qui est aussi une ville des Cantons de l'Est. C'est là que le Dr Bttez qui appartenait à une famille de la Suisse française, originairement protestante mais convertie au catholicisme, mourut en 1907, à l'âge de 93 ans, après y avoir pratiqué la médecine pendant 66 ans.

M. Gravel fit ses études classiques au Séminaire de Nicolet et obtint son degré de bachelier en 1888. Pendant les quatre années qui suivirent il étudia la théologie au Grand Séminaire de Montréal. Le 26 août 1892 il était ordonné prêtre dans l'église de sa ville natale d'Arthabaska par son oncle feu Mgr Elphège Gravel, évêque de Nicolet.

Quatorze ans de ministère à N.-Y.

Pendant 14 ans, de 1892 à 1906, M. Gravel exerça le ministère paroissial dans la ville de New-York, d'abord à l'église Saint-Jean-Baptiste, sous la direction de feu M. le curé Frédéric Tétreau, et plus tard à l'église Saint-Joseph de la 125eme rue Ouest. C'est pendant son séjour dans la métropole américaine qu'il publia ses deux volumes de "One hundred short sermons on the Apostles' Creed", plusieurs conférences et pamphlets, et un certain nombre d'opuscules dont "Saint Antoine", "Vie de Sainte Anne" et "Sainte Philomène". Le culte qu'il vouait à sainte Philomène ne s'est pas borné à faire le récit de ses vertus et de son martyre; il le manifesta plus tard, d'une façon pratique en fondant la paroisse de Gravelbourg, en Saskatchewan, que feu Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, plaça, à sa suggestion, sous le vocable de sainte Philomène. C'est à ces travaux littéraires sur des sujets religieux qu'il doit les honneurs qui lui furent conférés pendant qu'il était encore à New-York; d'abord le titre de docteur ès-lettres honoraire et ensuite, celui de chanoine honoraire de la cathédrale d'Ortona.

Missionnaire-colonisateur

En 1906, M. Gravel qui n'avait que 37 ans, était considéré comme l'un des prêtres les plus brillants de l'archidiocèse de New-York, où les hommes talentueux ne manquent pas. Doué d'un talent oratoire remarquable, maniant l'anglais à l'égal du français, possédant une plume facile, il jouissait de la confiance de ses supérieurs et de l'estime de ses confrères. Il avait le don d'attirer les foules, et possédait à un degré remarquable cette qualité plutôt rare dans le monde que l'on rencontre parfois chez des politiciens de haute envergure et que les Anglais appellent une "Magnetic personality". Ajoutez à cela une énergie indomptable et un patriotisme ardent, malgré ses 14 ans de séjour chez les Irlando-Américains, et vous aurez une idée de ce qu'était M. l'abbé Louis-Pierre Gravel lorsque, en 1906, il fit la rencontre, dans son presbytère de New-York, de Sa Grandeur Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface. Le grand archevêque cherchait alors des recrues pour coloniser son vaste diocèse. Nous savons tous qu'il s'y connaissait en hommes. Il comprit vite l'appui efficace que ce jeune curé pouvait lui apporter, dans la mise à exécution des vastes entreprises qu'il dirigeait alors. Il résolut de l'attacher à son service. M. Gravel hésita un peu, mais la voix du patriotisme fut la plus forte, et, en cette année 1906, il fut nommé agent d'immigration du

(Suite à la page 7)

Le Patriote de l'Ouest au Congrès de Chicago

ENVOYEZ VOTRE ADHESION AU "PATRIOTE" PRINCE-ALBERT SASK.

NOS TRAINS SPECIAUX comprendront des voitures observatoires, Pulman et Touristes, avec personnels français, anglais et allemand respectivement. En vous inscrivant ayez le soin de spécifier le groupe avec lequel vous désirez voyager.

4,000 MESSES seront dites en même temps au Congrès eucharistique de Chicago. Mgr Hoban, auxiliaire du cardinal archevêque de Chicago et président honoraire du Congrès, a déjà consacré les milliers de pierres d'autels requises pour la célébration de ces messes.

L'HYMNE DE LA FETE Soeur Marie des Anges, des soeurs de la Miséricorde, de Chicago, et fille du docteur J.-M. Simon de St-Louis, est sortie victorieuse du concours international institué pour la composition de l'hymne qui sera chanté pendant le Congrès.

DEUX MILLIONS de catholiques assisteront à ce Congrès. Ceux de l'Ouest du Canada et surtout les Franco-canadiens du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta se doivent à eux mêmes de prouver à l'univers qu'ils ne sont pas quantité négligeable.

UN DEPOT DE $10 PAR PERSONNE EST DE RIGUEUR

Evangile

III. — Prédiction de la Passion et de la résurrection.

(S. Mt., XVI, 21-23; S. M., VIII,31-33; S. L., IX, 22.)

Alors, pour la première fois (1), Jésus découvrit à ses Disciples qu'il lui fallait aller à Jérusalem, et que là, il aurait beaucoup à souffrir de la part des Anciens, des Scribes et des Princes des Prêtres; qu'il serait rejeté et mis à mort, et qu'il ressusciterait le troisième jour.

Et il leur parlait ouvertement.

Mais Pierre, prenant Jésus à part, essaya de protester:

"Seigneur! s'écria-t-il avec véhémence, à Dieu ne plaise! Non, cela ne vous arrivera pas!"

Mais Jésus se retournant, et les yeux fixés sur ses Disciples, gourmanda Pierre:

"Arrière de moi, Satan (2)! lui dit-il. Tu m'es un scandale! car tu n'as pas le sens des choses de Dieu, mais des choses de l'homme."

NOTES

(1) S'ils en avait parlé plus tôt, ses disciples ne l'auraient pas supporté.

(2) Satan se traduit par: l'ennemi, l'adversaire.

—:*:—

Petit Questionnaire Economique

Connaissez-vous des petits propriétaires qui hypothèquent leurs maisons pour acheter une automobile?

Connaissez-vous des "jeunesses" qui dépensent une partie notable de leur salaire dans des jeux de hasard?

Connaissez-vous des *gagne-petits* qui fument des havanes régulièrement?

Connaissez-vous des employés à $1,000 par année qui paient un loyer de $30 à $40 par mois?

Connaissez-vous des commis à $20 pr semaine, avec plusieurs bouches à nourrir, et qui ne manquent jamais d'assister à toutes les soirées d'opéra?

Connaissez vous des jeunes gens qui portent des paletots avec col fourré valant de $150 à $200 et qui n'ont même pas $25 d'économie à la Caisse d'Epargne?

Connaissez-vous des jeunes ouvrières dont le tour de cou et le manchon seuls valent autant que six mois de leur salaire?

Connaissez-vous de ces bonnes dames qui fréquentent régulièrement les cinémas et les salles de rafraîchissements, et dont le foyer est dans un état déplorable, où tout s'en va à la ruine?

Connaissez-vous des ménagères qui n'ont pas d'autre refrain à chanter à leur mari que le suivant: "Donne-moi de l'argent"?

Connaissez-vous de ces bonnes dames qui achètent sans nécessité, parce que c'est à bon marché?

Connaissez vous des familles où les enfants sont plus maîtres que les parents et dont les fantaisies font loi?

Connaissez-vous des gens qui font toujours marquer chez le fournisseur?

Connaissez-vous des hommes qui ont toujours le moyen de faire remplir la cruche, mais qui ne sont pas capable de payer une police d'assurance pour protéger leur famille?

Connaissez-vous des femmes qui n'ont jamais songé à faire des économies et qui se trouveraient dans le chemin, advenant la disparition du mari?

Connaissez-vous des spéculateurs, des brasseurs d'affaires qui mènent largement la vie et qui n'ont pas songé à se garnir un bon portefeuille d'obligations industrielles, municipales ou scolaires pour les jours de malheur?

Connaissez-vous des ouvriers qui veulent avoir le plus gros salaire possible avec un minimum d'heures de travail?

Connaissez-vous des gueux d'hier qui, aujourd'hui, font le jeu des 'Ponzi et tutti-quanti?

Si vous en connaissez, sans regarder dans la fenêtre du voisin, vous avez là la cause du malaise qui règne un peu partout, et qui fait que le coût de la vie est si élevé.

Inutile de vouloir mettre de l'eau dans le vin du... voisin, coupez un peu le vôtre, le cas échéant, et le monde ne s'en portera que mieux. Guide de l'Acheteur.

Choses Agricoles

Quelques-unes des meilleures variétés de légumes —

(Note des fermes expérimentale)

La liste suivante comprend tous les légumes qui sont bien venus sur une grande étendue du Canada; il est évident que l'on pourrait donner une liste de variétés plus longue mais il n'y aurait pas d'utilité à le faire.

Asperges. — Nous avons trouvé que la Mary Washington est très satisfaisante au point de vue de la résistance à la maladie et qu'elle est très bonne aussi au point de vue du rendement. *Fèves (haricots).* — Beurre noir à gousse crayon, Beurre-rognon à gousse ronde, A gousse verte sans fil et Beurre de Hudson à gousse longue; comme fèves à rames les Beurre-merveille du Kentucky et Golden-Cluster Wax. *Betteraves.* — La Betterave plate d'Egypte, comme espèce précoce, et la Rouge foncée de Détroit. *Choux.* — Le Golden Acre comme chou à pomme ronde est le plus précoce, suivi par le Marché de Copenhague; le Gloire d'Enkhuizen comme chou de mi-saison et le Pomme-boule du Danemark (Danish Ballhead), à tige courte, pour la conservation en hiver. *Choux-fleurs.*—Boule de neige précoce et Erfurt nain précoce. *Carottes.* — Chantenay et Danvers. *Maïs.* —Pickaninny comme plus précoce, suivi par le Hâtif de Malcolm et Bantam Doré. *Concombres.* — Davis Perfect. *Céleri.* — Plume dorée (Golden Plume). Cette variété prendra, je crois, la place de l'ancienne espèce Doré auto-blanchisseur (Golden Self Blanching), à cause de sa pousse et de sa résistance à la maladie. Le Fordhook à blanchiment précoce est une espèce de grand avenir, qui produit des tiges très épaisses, viandues, d'une qualité exceptionnellement bonne. *Laitue.* — Grand Rapids, Iceberg. *Melons musqués.* — Hearts of Gold ou Hoodoo, Miller Cream ou Osage, Bender Surprise et Emerald Gem. *Oignons.* — Globe jaune de Danvers, Sweet Spanish, Wethersfield rouge et Globe rouge. *Pois.* — Thomas Laxton, Bantam bleu, Lincoln, Stratagme, Panais. A collet creux. *Radis.* — Navet écarlate à col blanc, Déjeuner de France. *Rhubarbe.* — Rubis et McDonald. *Epinards.* — Roi du Danemark et Nouvelle-Zélande, une variété vivace. *Courges.* — Golden, Hubbard verte et Acorn; la chair de cette petite variété ressemble quelque peu à celle des patates douces au point de vue de la texture et du goût. Elles sont très productives. *Tomates.* — L'Alacrity est la première parmi les tomates précoces suivie de près par l'Earliana; les John Baer et Bonny Best sont les meilleures variétés pour la récolte principale.

F. T. RITCHIE,
Ferme expérimentale centrale, Otttawa.

Abeilles en paquets pour l'établissement d'un rucher —

(Notes des fermes expérimentales)

Ceux qui désirent avoir des abeilles en paquets au printemps feront bien d'en faire la commande immédiatement. Il faut que les abeilles arrivent pendant la dernière partie d'avril ou au commencement de mai, si l'on veut rentrer une récolte de miel la première saison. Les paquets qui arrivent après cette date ne peuvent guère faire plus que de développer une bonne ruche pour l'hiver suivant; Pour la formation d'une ruche, le paquet doit peser de deux à trois livres, et comprendre une jeune reine.

Dès que les abeilles sont arrivées, on enduira le grillage du paquet avec un sirop clair de sucre et d'eau pour calmer les abeilles, puis on mettra le paquet jusqu'au soir dans un endroit frais et sombre. Il faut se garder de donner la liberté aux abeilles pendant le jour, car il en résulterait de l'excitation et des pertes, surtout si la journée est chaude et ensoleillée. En attendant, préparez le nombre de ruches nécessaires pour les abeilles en mettant dans chaque ruche cinq rayons extraits ou feuilles de fondation. Les abeilles s'établiront mieux si l'on donne des rayons extraits, et il y aura moins de danger qu'elles ne s'éloignent de la ruche. Lorsque vous êtes prêts à donner la liberté aux abeilles, enlevez d'abord du paquet la petite cage qui contient la reine, enlevez la couverture qui recouvre la pâte sucrée et suspendez la cage entre les cadres dans la ruche. Enlevez ensuite le bouchon du trou de remplissage ou le grillage d'un côté du paquet et faites tomber par secouage quelques abeilles dans la ruche; puis insérez la cage dans la ruche, à côté des cadres et recouvrez la ruche. Réduisez l'entrée de la ruche à un pouce environ. Le lendemain, enlevez la cage et remplissez l'espace avec un rayon ou une fondation. Il faut nourrir les abeilles en paquets à partir de l'époque où on leur donne la liberté et jusqu'à ce qu'il y ait une quantité abondante de nectar dans les champs. N'examinez pas les abeilles tant qu'elles n'ont pas été au moins une semaine dans la ruche. La curiosité a fait perdre bien des bonnes reines.

C. B. GOODERHAM.
Apiculteur du Dominion

Expériences sur le blé "Quality" faites en Europe

En novembre dernier l'agence centrale de vente des Cartels canadiens, à la demande de M. C. H. Burnell, président du cartel du Manitoba, envoyait deux minots de blé "Quality" du Manitoba en Europe pour faire des expériences spéciales de mouture. Ce blé, trouvé il y a huit ans, par Luther Burbank, a été cultivé quelque peu dans l'Ouest depuis trois ans mais sans avoir été placé au rang des variétés connues. L'un des minots échantillons a été fourni par la ferme expérimentale de Brandon et a été récolté dans le district de Brandon Hill. Il a été envoyé à Paris au bureau des Cartel canadiens pour être essayé par les meuniers de Paris. L'autre échantillon a été obtenu par M. Burnell d'un nommé D. Ruse de Bradwardine, Man., et a été expédié à Londres pour être moulu par la meunerie Joseph Rank. On vient de recevoir les rapports.

Les meuniers Joseph Rank disent que l'échantillon sans être suffisant pour faire des essais vraiments décisifs, a été soumis a des expériences de laboratoires qui démontrent que la quantité de protéine de ce blé est environ 7 pour cent inférieure à la moyenne du blé No. 1 Nord; en protéine il égale à peu près le No. 2 Nord. Les expériences prouvèrent que le "Quality" est un blé dur qui absorbe aisément l'humidité et les meuniers Rank sont d'avis qu'il se prêterait facilement à la mouture s'il était en bonne condition. Ses caractéristiques générales le font beaucoup ressembler au blé dur d'Australie; il a à peu près la force du blé de Russie, auquel il semble s'apparenter étroitement. Quant à la force de la farine produite, le rapport porte qu'elle diffère beaucoup de celle du blé ordinaire du Manitoba, que son gluten est plus élastique mais qu'elle n'a point la puissance du No. 1 Nord pour construire un pain très bien levé. Bien que l'échantillon de ce blé absorbe l'eau très aisément, le rapport fait remarquer qu'une fois moulu la force absorbante de la farine est assez faible. Il conclut en suggérant qu'un échantillon plus considérable soit envoyé afin de faire une expérience de mouture vraiment pratique, et la chose est possible.

Les rapports français des essais de mouture du blé "Quality" sont fournis par trois meuneries —Les Grands Moulins de Paris, la Compagnie Agricole de Minoterie et l'Ecole Française de Meunerie. Les Grands Moulins donnent l'analyse suivante:

Humidité	10.08
Gluten humide	29.04
Gluten sec	10.20
Eau	64.5

et terminent en disant que ce blé est de pauvre qualité. Les autres analyses sont semblables.

Le bureau parisien du cartel canadien résume ces rapports par cette remarque: ce blé ne semble pas valoir le No. 3 Nord pour les fins de boulangerie mais il peut avoir une certaine valeur pour la manufacture de produits du blé autres que le pain. L'une des meuneries françaises est d'avis qu'il pourrait donner de bons résultats en étant mêlé avec d'autres sortes de blé.

En plus de ces échantillons analysés en Europe, le Cartel en a soumis d'autres au laboratoire des recherches sur les grains du Dominion, à Winnipeg, dont le Dr F. J. Birchard est le chimiste en charge.

LES NOUVELLES

L'élévateur terminal de Buffalo sera agrandi

Régina. — Les directeurs de la Cooperative Elevator Company de la Saskatchewan ont décidé d'agrandir leur élévateur terminal de Buffalo et de lui adjoindre une capacité de 900,000 boisseaux. Un premier contrat pour les fondations vient d'être accordé et les travaux commenceront incessamment. Ainsi agrandi ce terminal pourra contenir 2,000,000 de minots.

—:*:—

La coopérative des oeufs a 33 délégués

Régina. — Les élections de la coopérative des oeufs tenues samedi dernier ont eu pour résultat le choix de 24 femmes et de 9 hommes, qui se réunissent aujourd'hui même à Régina.

Ces délégués sont chargés d'élire le bureau permanent de la nouvelle coopérative.

—:*:—

Un autre élévateur à Vancouver

Vancouver. — Le maire G. H. Morden, de Vancouver Nord vient d'annoncer que la construction d'un élévateur à grain d'une capacité de 2,225,000 boisseaux, pour l'agence centrale des ventes de la Grain Producers Ltée, commencera en avril, au coût approximatif de $2,500,000.

—:*:—

Pour forcer les propriétaires à cultiver leurs terres

Afin de forcer les propriétaires de terres à cultiver, M. Sweatman, avocat de Winnipeg, suggère une loi qui obligerait tous ceux dont les terres sont incultes à déclarer un prix de vente pour leur terre. Ils seront alors dans un dilemme: si le prix fixé est trop élevé, leurs impôts s'en ressentiront en conséquence; s'il est bas, ils devront l'accepter en retour de leur terre s'il leur est offert.

—:*:—

Une terre aux possibilités sans limites

Dans une causerie avec M. Egan, commissaire canadien de l'immigration en Europe, le Premier ministre Mussolini, d'Italie, rend à notre pays ce témoignage, qu'il voit dans le Canada "une terre aux possibilités sans limites". Il ajoute qu'il est tout à fait disposé à encourager l'émigration de ses nationaux vers notre sol.

—:*:—

Le beurre d'Australie arrive au Canada

Vancouver. — La première cargaison de beurre d'Australie à destination du Canada vient d'arriver à Vancouver. Elle se compose de 15,000 boites de beurre australien, et de 5.000 boites de beurre de la Nouvelle-Zélande. Presque toute la cargaison sera expédiée à Toronto.

—:*:—

Sapiro lui intente un procès de un million

Spokane. — A cause de certains articles parus dans le journal antijuif de Henry Ford,. le *Dearborn Independent*, Aaron Sapiro lui intente un procès de un million de piastres. Le *Dearborn* attaquait les méthodes dont se sert Sapiro dans l'organisation des coopératives agricoles.

—:*:—

Il faut encourager davantage la colonisation dit M. Edouard Montpetit

Montréal. — "Il serait de saine politique de retenir d'abord les hommes que nous avons et de précipiter, plutôt que de l'entraver par de sottes législations et de plus pauvres arguments, l'élan des nôtres vers la colonisation", écrit M. Edouard Montpetit, secrétaire de l'Université de Montréal, au cours d'une étude sur "l'importance du capital humain", dans l'Action française, au Canada, livraison de janvier 1926.

Un laboratoire pour le blé

Edmonton. — L'Université d'Alberta vient d'être dotée d'un nouveau laboratoire destiné à des essais de meunerie et de boulangerie. Un moulin mécanique transformera en farine le blé de divers districts pour en étudier les diverses qualités et, ensuite, trouver les moyens pratiques de les améliorer là où elles se trouveraient de qualités inférieure.

—:*:—

Les emblavures aux Indes

Le premier communiqué sur les emblavures aux Indes pour la saison 1925-26 porte à 29,151,000 acres l'étendue des champs ensemencés de blé. La saison précédente comptait 31,773,000 acres en emblavures, soit une diminution de 2,622,000 acres ou de 8 pour cent.

—:*:—

M. J. A. Gregory réélu président de la coopérative

A une assemblée des directeurs de la Saskatchewan Cooperative Creameries, Limited, M. J. A. Gregory de Battleford-Nord fut réélu président de cette compagnie et le Dr F. J. Ball de Régina, vice-président.

—:*:—

La recette du bonheur

1.—Une bonne dose d'esprit de sacrifice, pour ne pas se laisser abattre par un rien de souffrance.

2.—Mêlez-y en quantité égale la douce humilité, qui vous fait content de peu.

3.—Pardonnez généralement les torts.... et les querelles domestiques cesseront.

4.—Ajoutez-y le sel d'une vertu éprouvée.

5.—Assaisonnez le tout avec beaucoup de bonté, extraite d'un grand amour de Dieu et du prochain!

Qu'est-ce que cela peut bien faire

Qu'est-ce qui arrive lorsque nous faisons remarquer à quelq'un qui, sans y penser, achète des produits étrangers, sans se rendre compte de tout le tort qu'il cause à ses compatriotes et à lui même? Il ne manque pas de répondre

"Mais qu'est-ce que cela peut bien faire."

Qu'est-ce que cela peut bien faire?

Un acheteur pris individuellement qui, sans penser, demande des produits étrangers lorsqu'il peut se procurer au même prix un des produits canadiens, ne peut pas avoir une grande importance; mais si l'on considère que cet individu a des imitateurs dans tous les coins, dans tous les centres, dans les petites come dans les grandes villes et que ces imitateurs dans leur ensemble forment un nombre considérable d'acheteurs, la chose devient infiniment plus importante.

Chaque achat de produits étrangers représente une perte sèche pour le fabricant de produits identiques, pour les ouvriers qui travaillent à cette usine, pour l'épicier du coin, pour le boulanger, le laitier, le boucher, les compagnies de transport, les professionnels, parce que tout s'enchaîne et que le dix sous dépensé chez soi pour des produits de chez nous, reste en circulation chez nous et il en revient, sous une forme ou sous une autre, une partie quelconque à celui qui l'a dépensé.

Pour démontrer comme quoi tout s'enchaîne, nous nous permettrons de rapporter un exemple qui a été cité, il y a quelque temps, dans les journaux de la Colombie-Anglaise. Un peintre en bâtiment était sans ouvrage. Il s'était endetté envers sa maîtresse de pension pour plusieurs semaines. De son côté, sa maîtresse de pension avait des arrérages chez son créancier hypothécaire. Or, un jour le créancier hypothécaire décide de faire faire des réparations à sa maison, et il requiert les services du peintre. Le peintre, dès le moment qu'il eut commencé à gagner, s'est empressé de payer ses arrérages à sa maîtresse de pension, et sa maîtresse de pension de son côté, fut en position de rembourser à son créancier hypothécaire les arrérages qu'elle lui devait. Non seulement elle paya les arrérages qu'elle devait chez son créancier hypothécaire, mais elle donnait des accomptes sur des avances qu'elle avait reçues du boucher, du boulanger, du laitier et de l'épicier. C'est comme cela que tout s'enchaîne et que l'argent dépensé chez nous revient d'une façon ou de l'autre, en partie, à celui qui le dépense.

Si l'on pouvait faire comprendre aux Canadiens-français, tout l'intérêt qu'il y a pour eux de toujours chercher à encourager le commerce de chez nous, nous réussirions, avant qu'il soit longtemps, à créer une prospérité inouie dans notre entourage.

Si seulement dix pour cent de nos compatriotes réalisaient l'importance de l'achat chez nous, de l'achat de produits canadiens, nous verrions avant longtemps une ère de prospérité dans tous nos villages, dans toutes nos villes, dans toute notre Province. Un grand nombre d'entre nous ne songent pas aux répercussions considérables que pourraient avoir la pratique de l'achat chez nous. Un grand nombre ne considèrent pas non plus qu'il y va, non seulement de l'intérêt de chaque localité, mais qu'il y va aussi de l'avenir de nos enfants et de ceux qui nous sont chers. Chaque fois que nous achetons des produits étrangers, chaque fois que nous expatrions notre argent pour nous procurer des articles que nous pouvons acheter chez nous, nous commettons un crime national, nous nous suicidons à petit feu au bénéfice des étrangers.

Ne serait-il pas à propos que chacun de nous prisse une résolution bien arrêtée de propager l'achat chez nous, de propager l'encouragement que nous devons donner aux industries canadiennes, de faire autour de nous une oeuvre de propagandiste.

(Guide de l'Acheteur).

L'épargne

Du point de vue collectif, l'épargne est pour chacun de nous un devoir, écrivions-nous récemment, devoir civique d'autant plus rigoureux que notre société a besoin pour subsister et pour grandir du concours effectif de chacun de ses membres. C'est sur l'épargne populaire que notr peuple compte avant tout pour organiser sa vie économique, fonder sa prospérité présente et assurer ses progrès futurs.

Or, devoir envers la collectivité, l'épargne comporte pour l'individu et la famille de multiples avantages. Il serait trop long de les examiner en détail; d'ailleurs tous s'enchaînent et se ramènent pour ainsi dire à un seul: l'aisance à toutes les époques de la vie. Rares sont en effet ceux qui dès leurs jeunes années peuvent compter sur une fortune suffisante pour assurer leur bien-être et celui de leur famille. Ceux-là sont les privilégiés, par conséquent l'exception. Le sort commun, c'est le souci de la bouchée de pain à gagner quotidiennement et du lendemain à préparer; l'ambition commune, c'est l'aisance, le bien-être, la richesse à acquérir le plus tôt possible. C'est ici que commence le rôle de l'économie. Qu'on se rappelle seulement ce que nous avons déjà écrit à ce sujet: économiser, c'est vivre selon ses moyens; en d'autres termes, c'est adopter un régime de vie qui tout en satisfaisant aux exigences de son état, permette en même temps de mettre de côté chaque année, chaque mois ou chaque semaine, une partie, si petite soit elle, de son revenu. C'est une oeuvre de prévoyance qui satisfait à la nécessité de préparer l'avenir et de parer en même temps à toutes les éventualités. Or, c'est durant la première moitié de l'existence, pendant laquelle la force monte et se renouvelle, qu'il faut préparer l'autre moitié, celle qui marque le déclin et l'évanouissement des énergies; en d'autres termes, la jeunesse et la virilité doivent assurer le confort et l'aisance de la vieillesse. La chose n'est pas aussi ardue qu'on pourrait le croire et se résume le plus souvent à une simple question de méthode, de bonne administration et de persévérance qui, devenant bientôt une habitude, n'exige plus qu'un effort minime, tandis qu'en retour elle conduit vite sur la route de la prospérité. Telle est la puissance de l'économie; en accumulant les sous elle dissipe l'inquiétude du lendemain et asure le remède aux situations les plus difficiles. N'est-ce pas un avantage de premier ordre?

Rares sont ceux qui, jouissant habituellement de la santé et possédant l'énergie et le goût du travail, ne peuvent, chaque semaine ou chaque mois, mettre de côté une somme plus ou moins considérable, ne fut-ce qu quelques sous. Ajoutées régulièrement les unes aux autres et placées en toute sûreté et à rendement convenable, ces sommes ne tardent pas à former un fonds suffisant pour parer aux revers de la fortune, et même permettre à l'occasion d'effectuer un marché avantageux. Combien de millionnaires ont débuté sans le sou et ont économisé leur premier cent dollars à force de sacrifices et de persévérance? Chacun peut réussir comme eux en usant des mêmes procédés. L'économie bien comprise et pratiquée avec méthode, c'est la grande route qui mène tout droit à l'aisance et à la richesse. La spéculation tente la fortune; l'épargne lui force la main.

—:*:—

Un homme qui voyage promptement

—M'sieu, c'est votre tailleur qui vient de venir...

—Et tu lui as dit que j'étais parti hier pour Pékin...

—Oui, et j'ai même ajouté que vous ne seriez pas de retour avant trois ou quatre jours!

LES NOUVELLES
CHEZ NOUS ET AILLEURS

La persécution au Mexique

Mexico. — Le gouvernement du Mexique continue son oeuvre antireligieuse. Déjà dix prêtres ont été déportés et huit autres sont menacés de l'être. Le procureur général aurait émis un ordre en conseil pour s'emparer de toutes les propriétés de l'Eglise catholique et punir quiconque s'opposerait à cette mesure tyrannique.

Remise de la médaille d'or à Mgr Camille Roy

Québec. — Monseigneur Camille Roy, Supérieur du Séminaire de Québec et ex officio recteur de l'Université Laval, a reçu la Médaille d'or que lui acordait à sa dernière séance générale, l'Académie Française. C'est le Consul de France au Canada, M. le Baron de Vitrolles, qui la lui a fait parvenir par l'entremise obligeante de l'hon. L.-A. Taschereau, premier-ministre de la province de Québec.

Chaque année, l'Académie prime la meilleure contribuation à la littérature française à l'étranger. En 1925, elle a couronné toute l'oeuvre littéraire de Monseigneur Camille Roy.

Protectorat enlevé à la France

Londres. — D'après une dépêche de Pera, en Turquie, le Vatican aurait averti la France qu'elle n'est plus considérée désormais comme la protectrice des catholiques en Turquie et il aurait aussi donné des instructions au délégué apostolique à Constantinople d'établir des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et le gouvernement turc à Angora.

Le Christ-Roi

Pie XI vient d'instituer la fête demandée par toutes la chrétienté en l'honneur du Christ-Roi. Il en a profité pour publier une remarquable encyclique où il établit la royauté de Jésus-Christ sur les individus et les sociétés, montre les ravages du laïcisme dans le monde, puis indique comment ce mal sera combattu par l'institution de la nouvelle fête. C'est un document d'une haute valeur doctrinale en même temps que d'une grande portée pratique et que tout catholique devrait lire et méditer: L'Oeuvre des Tracts a cru faire oeuvre utile en publiant cette encyclique dans sa collection de brochures. Chacun pourra ainsi l'avoir sous la main en un format commode, et s'en pénétrer par une lecture lente et réfléchie. Nous la recommandons tout particulièrement aux prêtres, aux communautés religieuses, aux cercles d'études, aux associations catholiques. Une belle image du Christ-Roi orne la couverture de ce tract. Le prix en est seulement que de 10 sous l'exemplaire, $6.00 le cent, $50.00 le mille. S'adresser à l'Action Paroissiale, 4260, rue de Bordeaux, Montréal.

Quand tout nous réussit

"Quand tout nous réussit à merveille, nous avons bien vite oublié que nous sommes des créatures, c'est-à-dire des êtres essentiellement dépendants du Créateur; et nous vivons satisfaits de nous-mêmes, comme des gens qui ne doivent rien à personne, pas même à Dieu, sans nous demander combien de temps cela durera... Heureusement, cela ne dure pas!... Nous étions dans l'illusion; et la douleur est entrée chez nous: elle nous a ouvert les yeux; et nous nous sommes aperçus que le bien-être, la santé, la joie de vivre, la fortune, les affections étaient des biens précaires, qui ne nous appartenaient pas" — P. Leforty.

Le Cardinal Mercier était pauvre

Bruxelles. — Le testament de feu le cardinal Mercier, fait en 1908 a été rendu public. Le cardinal dit dans son testament qu'il est sans fortune, ayant consacré aux bonnes oeuvres les revenus qu'il a retirés de ses publications et d'autres sources.

Le testament stipule que l'argent qui restera au moment de sa mort sera employé pour payer les funérailles et pour les arrérages dans les dépenses domestiques. Le reste doit aller aux oeuvres de charité.

Le cardinal laisse à ses neveux la faculté de rachat sur une maison de campagne et leur conseille de travailler pour gagner leur vie.

Le document offre à Dieu la vie du cardinal ainsi que ses ouailles. Il demande pardon à tous ceux à qui il a pu faire du tort et il pardonne à tous ceux qui ont pu lui faire du tort.

Son successeur probable

Dans les milieux bien informés, on considère comme presque certain que Mgr Vanroey, vicaire général du cardinal Mercier, sera nommé comme successeur du cardinal à l'archevêché de Malines. On croit que c'est le prélat belge le mieux préparé à continuer l'oeuvre des conversations de Malines dans l'intention de promouvoir l'union des Eglises catholique et anglicane.

A quelles races appartiennent les missionnaires de la Chine

Il y a en Chine 58 missions, sur lesquelles les Français tiennent à eux seuls près de la moitié; soit 25; viennent ensuite les Italiens avec treize, les Belges avec 6, les Allemands et les Espagnols avec 5 chacun les Hollandais avec deux, les Portugais et les Américains avec une seule mission chacun.

Pour le personnel, c'est encore la France qui a la plus grosse part, non seulement de façon absolue, mais proportionnellement au nombre de ses missions. Et surtout, c'est elle qui forme le plus grand nombre de prêtres indigènes. Les 125 missionnaires allemands ne forment que 59 prêtres indigènes et les 172 Espagnols n'en forment que 46, mais les 635 prêtres français ont donnés 695 prêtres indigènes.

Enfin, ce sont les missionnaires français qui, avec le minimum de prêtres, évangélisent le maximum de chrétiens. Les 239 religieux italiens ont dans leur ressort 319,063 chrétiens (soit un prêtre pour 1,335 chrétiens), et les 9 religieux américains se partagent 11,840 chrétiens (soit un prêtre pour 1,203 habitants, ce qui est le chiffre des bons pays d'Europe). Mais les 635 religieux français ont la charge de 1,316,363 chrétiens, soit un missionnaire pour 2,073 habitants.

La logique de Primo de Rivera

Voici de récentes déclarations de Primo de Rivera, chef du gouvernement espagnol, sur le bolchévisme. Il a dit au correspondant du "Daily Express": "Le bolchévisme est un cauchemar et la plus grande menace pour la civilisation chrétienne. Les bolchéviks n'aiment pas notre forme de gouvernement comme nous n'aimons pas la leur. Nous ne voulons pas aller en Russie Soviétique comme nous ne souhaitons pas qu'ils viennent chez nous; et tandis que nous n'aspirons pas à changer de régime en Russie, les communistes voudraient renverser le nôtre. Pourquoi alors leur ouvrir nos frontières?" — S. I. C.

Le chapeau ou la mort

Fanatisme des jeunes Turcs francmaçons

(Corresp. de Paris)

Une dépêche de Constantinople au "Temps" de Paris, annonçait récemment: "Huit Turcs ont été condamnés à mort, et quarante-huit *aux travaux forcés à perpétuité* pour avoir porté le fez au lieu du chapeau."

Nos lecteurs qui par hasard n'auraient pas encore connu la nouvelle sont priés de la relire attentivement. Ce n'est pas le "barbare asiatique" qui envoie à la mort des *turcs coupables d'avoir* remplacé le fez traditionnel par le chapeau des giaours; c'est le gouvernement du juif deumneh, faux turc, faux européanisé, véritable agent de la Secte, *qui frappe* des turcs authentiques coupables de tenir au fez ancestral.

Mais regardons de plus près c'est à dire la canaille judéo-maçonnique de la presse internationale antifasciste et antinationale qui déblatère contre la "terreur" fasciste, qu'a-t-elle dit du "frère" deumneh, faux turc, faux européanisé, franc-maçon, support du kahal, qui dépasse Robespierre et égale Moscou? — S. I. C.

La persécution religieuse

"Nous dénions aux catholiques le droit d'être Français".

Paris. — On a cru pendant un certain temps que l'Eglise catholique verrait un ralentissement de persécution après la guerre, mais cet espoir a été vite dissipé. En France, il y a eu accalmie de la persécution systématique d'avant-guerre, par la déférence pour la mémoire des prêtres, religieux et *religieuses qui ont donné leur vie* sur le champ de bataille, mais il n'y a pas longtemps, un prêtre a été cité devant les tribunaux pour avoir mis ses ouailles en garde contre *la mauvaise littérature.*

Quelques "Jeunesses laïques" se sont réunis l'autre jour à Metz. Une soixantaine de catholiques militants s'arrangèrent pour assister aussi à cette conférence publique. L'un des orateurs laïques, du nom de Salette, osa dire: "Nous dénions aux catholiques le droit d'être Français." Ce monstrueux outrage fut salué dans la salle comme il le méritait. M. Gaston Lecat déclara que l'orateur, avant injurié tous les catholiques non seulement d'Alsace et de Lorraine, mais de toute la France, ne pourrait reprendre son discours qu'après excuses et rétractation. Salette eut beau menacer notre porte-parole de sa canne à épée, et l'un des spectateurs brandir un revolver (sans d'ailleurs qu'intervint un des trente policiers présents dans la salle). Il n'eut pas la partie belle.

Dans les pays balkaniques, les politiciens *attaquent l'Eglise* sur une grande échelle. Et que dire de la Russie soviétique?

En Amérique du Sud, du moins en certaines républiques, la franc-*maçonnerie est active.* Il y a quelques années, le gouvernement de l'Uruguay décidait d'abolir la célébration de toutes les fêtes religieuses autant que faire se pouvait. *Certains nom de fêtes furent* changées, ainsi celui de l'Epiphanie fut nommé fête des enfants. Un débat récent à la législature de ce pays se termina en faveur de l'Eglise, grâce aux efforts d'un député *catholique.*

Mgr Taché et Mgr Ritchot

Il me semble que l'on puisse, à l'occasion de la grande fête du centenaire de Mgr Ritchot, réunir son nom à celui du grand évêque Taché, et les comparer tous deux à deux oliviers fertiles et féconds en bonnes oeuvres, et à deux chandeliers dont la lumière brille constamment devant le Seigneur en la terre de Manitoba.

N'ont-ils pas, en effet, durant leurs années d'union intime, travaillé ensemble et avec une égale énergie, au développement de l'Eglise du Christ dans l'Ouest canadien; n'ont-ils pas, avec un zèle égal, travaillé à conserver aux enfants du pays nos chers Métis, et à tous ceux de notre sainte religion, qui viendraient associer leurs destinées aux leurs, tous les droits intangibles de notre *religion,* de l'éducation de nos enfants et de notre langue? Ils ont sauvé le sol, qui de droit devait appartenir aux premiers occupants; ils ont, avec la phalange des premiers missionnaires, prêtres séculiers et membres de la grande famille des Oblats de Marie Immaculée, assis sur des bases inébranlables de la religion chrétienne et catholique dans nos fertiles prairies de l'Ouest. Et, si des lois iniques sont venues faire brèche à l'édifice de l'éducation religieuse et française au pays, il n'en reste pas moins acquis à l'histoire que les droits que ces deux hommes avaient su s'assurer avec tant de sagesse au prix de tant de labeurs et de sacrifices, restent et resteront toujours des *droits sacrés* que seules des mains sacrilèges ont pu violer et temporairement soumettre aux caprices d'une majorité aussi tyrannique qu'injuste.

A SAINT-BONIFACE

Ils ont été les oliviers fertiles et féconds en bonnes oeuvres. Allons à Saint-Boniface et nous y lirons ment, sous l'habile direction de Mgr Taché, a pris naissance l'ancienne et humble cathédrale qui maintenant a malheureusement disparu par la nécessité des temps, pour faire place au vaste bâtiment dû à l'initiative du regretté Mgr Langevin; nous y lirons au prix de quels sacrifices a pris naissance l'ancien Collège de Saint-Boniface, détruit il y a peu d'années par un incendie désastreux, mais remplacé *lui aussi* par un local nouveau, monument d'architecture dû également à l'initiative de feu Mgr Langevin; nous y lirons encore comment l'oeuvre des RR. SS. de *la Charité, dites Soeurs Grises, née* sous l'impulsion première de Mgr Provencher, et sous l'influence bienveillante et protectrice de Mgr Taché, a grandi et s'est développée *et dédoublée en un hospice magnifique* pour le secours des infirmités du vieil âge, et en un hôpital grandiose pour le traitement et le soulagement de toutes les maladies de *l'humanité souffrante.* Et les Soeurs des SS. NN. de Jésus et Marie, les pouvons-nous oublier? Ne sont-ce pas elles qui, répondant à l'appel de Mgr Taché, sont venues doter le *pays de ces institutions d'enseignement* supérieur qui en font l'honneur et la gloire?

A SAINT-NORBERT

Et si, de Saint-Boniface nous passons à Saint-Norbert, nous y verrons pareil essort, sans doute sous une échelle diminuée, les oeuvres *semblables du à l'initiative de feu* Mgr Ritchot: une église bâtie au coût des économies accumulées durant de nombreuses années; un couvent, humble dans ses commencements, devenu avec le temps une *institution d'éducation de tout premier ordre* pour les jeunes filles du pays; une école aussi pour garçons bâtie avec l'argent de la succession du même *regretté curé de* St-Norbert; un asile, portant le nom d'asile *Ritchot,* pour le bien-être des plus déshérités de la nature, *sis et situé sur un terrain, don* princier de l'illustre défunt et surpassé seulement par un autre don, celui-ci, don royal fait à nos chers Trappistes de Notre-Dame des Prairies.

Ce sont de telles oeuvres qui ont uni ces deux hommes distingués, et qui en ont fait des chandeliers à branches multiples, représentant chacune l'une ou l'autre des grandes oeuvres accomplies pour la gloire de l'Eglise le bien-être de notre société civile, la protection et le bonheur de l'enfance et de la jeunesse chrétienne et catholique de notre pays. Et c'est ainsi qu'ils sont devenus deux chandeliers dont la lumière brille constamment devant le Seigneur dans notre terre du Manitoba.

(Mgr Cherrier aux fêtes du centenaire de Mgr Ritchot, janvier 1926.)

Attention à votre langue!

Il y a un proverbe qui dit "La bouche parle de l'abondance du coeur!" Par hasard, vous êtes-vous trouvé dans une réunion d'hommes et de jeunes gens et avez-vous remarqué leur manière de parler? Avez-vous remarqué certaines épithètes, certaines expressions grossières quand elles ne sont pas blasphématoires, dont quelques-unes émaillent parfois leurs discours? C'est une triste observation! Ne la faites jamais ou faites-la en vue de vous corriger.

Pour commencer, on emploie des propos plus ou moins honnêtes, avec réserve, puis on s'y habitue, et *finalement on ne peut plus s'en* passer. Et l'on fait mal penser de soi par ces expressions triviales, souvent même blasphématoires. Y-a-t-il en effet un moyen plus efficace de démontrer notre ignorance des bienséances les plus élémentaires que de surcharger nos conversations de jurons et de blasphèmes? Nous sommes des "maleugueulés" —pardonnez-nous l'expression, elle frappe à point.

Nous ne voulons pas faire de mon à qui que ce soit; mais n croyons de notre devoir de j naliste de dire à tous ceux qui cette mauvaise habitude, — *jeunes gens surtout* — combien se rendent ridicules par ces nos qui dénotent un manque distinction. L'abus de ces pr est d'autant plus déplorable ces façons *de parler* sont d'u quotidien et familier.

D'avance nous demandons *don au lecteur d'en citer quelq* uns dans toute leur hideuse cru

Pour dire qu'un tel ou tel es ché, on dira: "Il est "en baptê Il est "en maudit". Puis on en *dra à chaque instant: Baptême* Maudit! — Vierge! — Christ Tord Dieu (qu'on prononce yeu! etc., etc.

Qu'est-ce qu'il vous a donc le bon Dieu pour l'insulter ain tout propos? Pourquoi son s Nom, sa sainte Mère et tous les jets servant au culte doiven sans cesse revenir dans la bou des hommes comme un défi Puissance et à la Majesté Divi Dans toute la création, l'hom seul profite de ce don merveill de la parole pour lancer l'ins au *maître absolu* de toutes ses. Dites, est-ce vraiment de la raison?

Si vous avez tant que cela le soin de jurer il doit y avoir mo de le faire d'une façon plus que, plus honnête.

Allons! les cracheurs de sacre *de blasphèmes,* — *vous surtout,* jeunes, faites donc attention à vo langage. Montrez que vous avez çu une éducation chrétienne et tholique, celle que vous avez re *de vos parents et de vos maît* Vous avez tous droit à la confia et à l'estime des autres; vous mez qu'on vous respecte, respec vous vous-mêmes et respectez autres dans vos *conversations.*

(Suite à la page 4)

A la mémoire du R. P. Simonin

Lettre-circulaire de Mgr Brodeur, P.A., V.G.

Vénérés confrères,

Nous venons de rendre les derniers devoirs au Père François-Xavier Simonin, O.M.I., curé-missionnaire de Notre-Dame de Pontmain, à Aldina. Et, au moment même où je vous écris ces quelques lignes, sa dépouille mortelle escortée par une population en larmes qui lui dit un éternel adieu, s'en va reposer à l'ombre des grands pins du cimetière de Saint-Albert. Et là, tout près de l'église qui contient les restes du grand et saint Mgr Grandin, le modèle des missionnaires, il attendra les gloires de la résurrection.

Il y a 30 ans, pour répondre à l'appel de Dieu, suivant les traces de son aîné, il s'en vint en Amérique, disant adieu à sa Patrie et à sa famille, et se consacra sous la *bannière de Marie Immaculée à l'évangélisation des sauvages.* Fidèle à la devise de sa Congrégation, il se dépensa pour les pauvres et se fit tout à tous. Sa nature enjouée, *son caractère franc et ouvert,* son dévouement sans bornes le firent aimer de tous ceux qui l'ont connu. Qui ne se rappelle son rire bruyant et je pourrais dire perpétuel? *C'était une belle âme qui se donnait tout naturellement et qui trouvait bien ordinaire* sa vie de sacrifice et d'abnégation. Durant 23 ans il fut le père, l'ami, le *consolateur, le conseiller de ses* Indiens du Lac Maskeg. Aussi quels regrets il laisse après lui! Ces pauvres sauvages ne peuvent parler de leur Père défunt sans verser d'a*bondantes larmes! Leur bon coeur* nous est un garant qu'ils ne l'oublieront pas devant le Seigneur !

Quant à nous, vénérés confrères, nous devons nous rappeler que *nous sommes frères par le sacerdoce* et que, la charité nous fait un devoir de prier pour celui qui n'est plus. Du fond de sa tombe, — *Defunctus adhuc loquitur,* — il nous répète la parole des saints livres : *Hodie, mihi cras, tibi!* Nous serons traités comme nous aurons traité les autres, ne l'oublions pas! Prions donc pour notre cher dé*funt et faisons prier pour lui.* Recommandez-le aux prières de vos bons paroissiens qui comprendront le devoir qui leur incombe de se rappeler devant Dieu ceux qui pour le peuple se dépensent, peinent et vient.

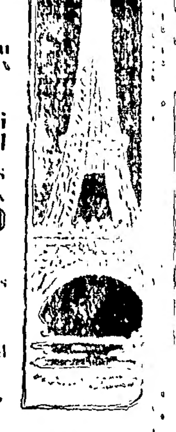
Cette mort soudaine et imprévue nous donne à tous un enseignement qu'il nous faut retenir. Le *"estote parati"* de l'Evangile est toujours vrai. Il l'est spécialement pour le prêtre. Le Maître que nous servons nous rappelait ce matin à la messe des paroles d'encouragement: *Beatus servus, quem cum venerit dominus, invenerit vigilantem;* Quand viendra notre heure dernière méritons, par notre vie de dévouement et de vigilance, de trouver près de nous des amis fidèles, — c'est le cas du Père Xavier,—qui nous aideront dans le dernier combat de la vie contre la mort. Mais surtout, que le Divin Ami qui a réjoui notre jeunesse cléricale soit Celui qui vienne nous accueillir!

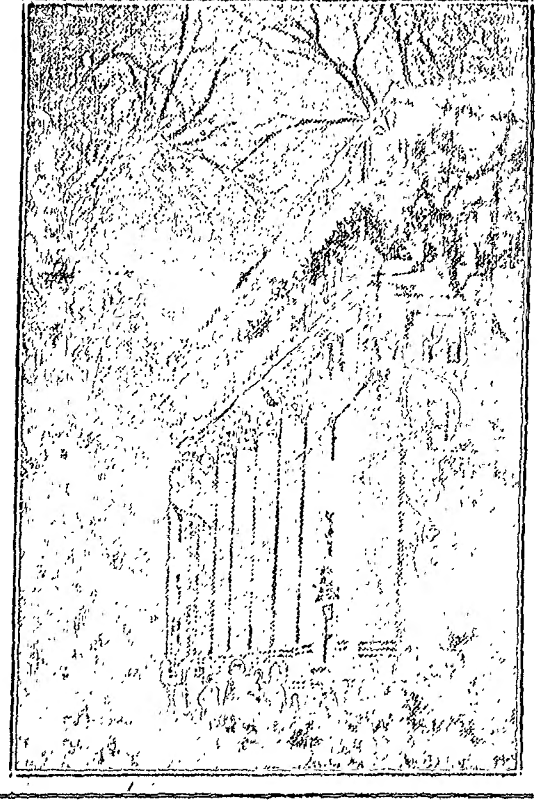
Depuis l'arrivée de notre Evêque au milieu de nous, depuis quatre ans, c'est la première fois que la mort frappe dans nos rangs; c'est le premier soldat de la milice diocésaine qui quitte les armes à la main. Remercions le Bon Dieu de nous avoir épargnés, mais n'oubliant pas les leçons de la mort, faisons en sorte que l'on puisse graver un jour sur notre tombe : *Consummatus in brevi explevit tempora multa!*

Fraternellement vôtre,

J.-H. BRODEUR, V.G.







Attention à votre langue

(Suite de la page 3)

Que les parents soient d'abord sévères pour eux-mêmes; qu'ils ne laissent jamais ces mots gâter pour toujours la langue de leurs enfants et peut-être, plus tard, exposer leur avenir; car on dira toujours, avec ou sans raison, que "la bouche parle de l'abondance du coeur."

(La Tribune)

NN. SS. les Evêques et le Centenaire des Oblats

Lettre circulaire de Mgr Mathieu.

Archevêché de Régina, 12 février 1926

Bien chers Collaborateurs,

Il y aura cent ans, le dix-sept février prochain, que le Souverain Pontife Léon XIII approuva canoniquement l'Institut des Oblats de Marie Immaculée et, dans sa Lettre Apostolique, il disait: "Nous espérons que les membres de cette sainte famille reconnaissant pour leur patronne la Mère de Dieu, la Vierge Immaculée, s'appliqueront, selon la mesure de leurs forces, à ramener dans le sein de la miséricorde de Marie les hommes que Jésus-Christ, du haut de la croix, voulut lui donner pour enfants."

Il y a quatre-vingt-cinq ans que les Oblats quittaient leur patrie bien-aimée pour venir au Canada éclairer et sauver des âmes faites à l'image de Dieu. Ils abandonnaient des coeurs dont l'amitié leur avait été constante et sincère: ils s'éloignaient d'un père et d'une mère, de frères et de soeurs dont ils chérissaient l'affection; ils s'arrachaient aux embrassements de tous ceux dont ils étaient aimés et qui se désolaient à la seule idée de leur départ. Ils prenaient le chemin des terres lointaines et ils partaient avec confiance pour venir porter la lumière de l'Evangile à des âmes qu'ils ne connaissaient pas mais qu'ils aimaient tendrement dans le Christ. Ils n'avaient ni or, ni argent, ni protection, ni force matérielle. Ils avaient une croix et un bréviaire: l'image de Jésus-Christ mourant pour les hommes, le livret qui éclaire, soutient et console.

Quelle vie admirable ont menée ces premiers missionnaires de l'Ouest canadien ! C'est à pied qu'ils ont parcouru nos vastes prairies et franchi les passes de nos montagnes; c'est en canots d'écorce qu'ils ont traversé nos grands lacs: c'est à la belle étoile ou dans les huttes sordides des sauvages qu'ils ont pris leur repos après leur journée d'un pénible travail. En proie à toutes les misères, manquant bien souvent d'un morceau de pain, ayant à surmonter les fatigues les plus extrêmes, dans une contrée inculte, sans civilisation, ils erraient par des chemins difficiles, cherchant quelques brebis égarées qu'ils étaient venus de si loin ramener au bercail.

Apôtres de la lumière et de la vérité, il leur fallait gagner à des idées nouvelles, les intelligences et les coeurs aveuglés; c'était le but de leur généreuse entreprise. Ils étaient sans prestige aux yeux de ces hommes incapable de comprendre l'héroïsme de leur dévouement; ils étaient étrangers aux moeurs, aux coutumes, au langage des peuples inconnus parmi lesquels ils venaient vivre et mourir. L'abnégation de leur existence, la pureté de leur vie et de leur doctrine, l'amour infini qu'ils portaient dans leur coeur pour ces âmes à sauver et qu'ils témoignaient par des actes dans toutes les circonstances, étaient les seules garanties humaines de leur gigantesque entreprise. Mais au-dessus de tout cela, il y avait Dieu qui protège le missionnaire, qui parle par sa bouche et agit par son action, Dieu qui est *la voie, la vérité et la vie*, et qui ne peut permettre que l'erreur et le mensonge triomphent de la charité de ses apôtres.

Lorsqu'après des souffrances et des efforts inouis, ils avaient arraché quelques âmes au démon, ils se croyaient pleinement payés de tous leurs sacrifices et, au milieu de leur nouveaux convertis, ils vivaient heureux, non du bonheur que donne le monde, mais de la félicité dont Dieu inonde le coeur de ceux qui ont tout quitté pour sa gloire. Ils croyaient à la promesse solennelle faite par Jésus-Christ: "Celui qui aura tout quitté pour moi recevra le centuple en ce monde et dans l'autre, la vie éternelle." Et Jésus, notre Sauveur, notre Dieu, ne peut ni se tromper, ni tromper.

Cette parole s'est accomplie pour nos premiers missionnaires Oblats. Sans doute, ils n'ont pas reçu les biens du corps, mais ils ont reçu ce qui vaut cent fois mieux, ils ont reçu les biens de l'âme, les vertus qui élèvent au-dessus de ce monde, et rendent heureux en donnant les assurances, les gages et les prémices de la vie éternelle. Ils pouvaient dire comme St. Paul: Je surabonde de joie dans mes tribulations."

Nous n'avons pas oublié la reconnaissance que nous devons à ceux qui, dans cette Eglise de l'Ouest, ont planté, à ceux qui ont arrosé, à ceux qui ont taillé et fait grandir l'arbre à l'ombre duquel nous sommes venus nous asseoir. Nous n'oublions pas non plus la reconnaissance que nous devons à ceux qui leur ont succédé et qui ont trouvé ici leur bonheur à s'occuper de celui des autres. Nous savons la vie de sacrifice qu'ils ont été obligés de mener dans ce diocèse où l'exercice du saint ministère est si ardu; ils ont travaillé et ils travaillent encore à élever les esprits, à fortifier les âmes, à répandre les bienfaits d'un dévouement qui est intarrissable parce qu'il vient de l'Infini et qu'il y retourne. Aussi nous leur disons ces paroles de l'Apocalypse: "Vos oeuvres, nous les connaissons, nous les approuvons, nous les bénissons, *Scio opera tua.*" Pour l'honneur de la belle Communauté à laquelle ils appartiennent, ils continueront à être de vrais prêtres et apôtres d'âmes; ils feront de l'amour de Jésus l'âme de leur vie, de son service leur bonheur, de ses biens leurs trésors, de ses intérêts leur préoccupation majeure.

Le dix-sept février prochain, nous devons tous nous joindre aux bons Pères Oblats pour remercier Dieu des grâces qu'il a accordées à leur Communauté: nous le prierons de continuer à répandre sur eux ses plus précieuses faveurs. Nous leur devons ce témoignage de notre vive gratitude et de notre affectueux attachement.

Agréez, chers collaborateurs, l'assurance de notre paternelle affection et de notre entier dévouement.

†OLIVIER-ELZEAR,
Archevêque de Régina.

Lettre circulaire de Mgr Brodeur

Prince-Albert, le 5 février 1926

Bien cher confrère,

Monseigneur l'évêque ayant été forcé de s'absenter pour des affaires urgentes dans l'intérêt de son diocèse, c'est à moi qu'incombe le doux et impérieux devoir de rappeler à votre attention un événement qui ne doit pas passer inaperçu parmi nous.

Les Oblats de Marie Immaculée célébreront le 17 février le centenaire de l'approbation des Règles de leur Institut par le Saint-Siège.

Durant ce siècle d'apostolat, vous savez aussi bien que moi l'oeuvre immense accomplie dans l'Eglise, par le zèle et le dévouement des fils de Mgr de Mazenod. Leurs travaux apostoliques font mieux l'éloge de leurs mérites que de longs discours. Depuis 85 ans qu'ils travaillent à la moisson des âmes en ce pays, nous pourrions compter difficilement tout le bien dont notre peuple a été le bénéficiaire.

L'Ouest canadien a reçu la plus large part de leurs labeurs. Ce sont eux qui, les premiers, ont apporté la civilisation et la foi dans les provinces des prairies. Notre diocèse, en particulier, est l'oeuvre des missionnaires Oblats, qui veulent bien y continuer leur fructueux ministère.

Nous sommes donc heureux de profiter de cet anniversaire pour leur donner un témoignage public de notre vénération et de notre gratitude.

En conséquence, le dimanche 14 février, à l'issue de la messe conventuelle, on chantera dans toutes les églises et chapelles de ce diocèse un salut solennel du T. S. Sacrement, suivi d'un Te Deum d'actions de grâces au Seigneur, qui a daigné nous favoriser de si grands bienfaits par le ministère des bons Pères Oblats.

Vous voudrez bien donner lecture de cette lettre au peuple et l'inviter à s'unir d'intention à nous tous pour remercier le bon Dieu et le prier de verser ses plus abondantes bénédictions sur la belle et grande famille religieuse des Oblats, pour qu'elle continue de travailler avec succès au salut des âmes, en procurant la gloire de Dieu et l'honneur de l'Eglise.

Je vous prie d'agréer, bien cher confrère, l'assurance de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

J.-H. BRODEUR, P.A., V.G.

LES NOUVELLES
CHEZ NOUS ET AILLEURS

Plus d'un million de téléphones au Canada

Ottawa.— Il y a au Canada 1,072,454 appareils téléphoniques statistiques de 1924, au lieu de 1,009,203 l'année précédente. Le capital investi dans les 2,466 compagnies comprenant aussi le téléphone rural, est de $160,015,020, au lieu de $152,673,022. C'est dans la Colombie Britannique qu'il y a le plus fort pourcentage d'appareils téléphoniques comparé à la population soit une moyenne de 16 par 100 personnes, dans Ontario qui arrive deuxième, la moyenne de 15 par 100 et Québec occupe la sixième place avec 8 par 100.

Dans les provinces de l'Ouest, toujours en tenant compte de la population, le téléphone est plus en usage que dans l'Est.

Les révolutionnaires Portugais manquent leur coup

Lisbonne. — Le gouvernement vient de tuer dans l'oeuf un mouvement révolutionnaire. Les rebelles menacés de bombardement, se sont rendus.

C'est la première dépêche circonstanciée qui nous arrive de ce nouveau mouvement révolutionnaire, ce qui porte à croire que le gouvernement du Portugal exerce une forte censure sur les nouvelles qui sortent du pays.

Le mouvement a commencé quand les rebelles eurent distribué un manifeste révolutionnaire et attaqué la garde républicaine.

La garde les a mis vite à la raison et s'est emparée de leurs chefs.

—:*:—

Ce qu'il faut pour un procès impartial aux Etats-Unis

Huit compagnies d'infanterie.
Quatre troupes de cavalerie.
Trente mitrailleuses.
Cinq petits chars d'assaut.
Trois canons de 37 millimètres.
Une escouade de bombes à gaz.
Fusils à émeutes.

C'est à dire environ mille hommes ont été mobilisés par l'état du Kentucky pour empêcher le lynchage d'Ed. Harris alias John Henry, le nègre qui s'est reconnu coupable du meurtre de Clarence-W. Bryant et de ses deux enfants, Ethel, huit ans et Wilbur, 5. Quand le nègre sera amené à Lexington pour y subir son procès la troupe l'escortera baïonnette au fusil, et toute tentative de lynchage sera énergiquement réprimée. C'est la première fois qu'un état américain prend des mesures aussi importantes pour assurer la suprématie de la loi tout court sur la loi de Lynch.

Les lauréats des prix d'action intellectuelle

1. Prix de littérature: — Donateur, Librairie Beauchemin — Lauréat: M. Harry Bernard; ouvrage primé "La Terre Vivante", roman. 2, Prix de narration française—Donateurs: Les Clercs de Saint-Viateur — Pas de lauréat. 3, Prix de poésie — Donateur: La Société St-Jean-Baptiste de-Montréal — Pas de lauréat. 4, Prix de critique littéraire et de critique d'art — Donateur: La Société des Artisans Canadiens-Français — Pas de lauréat. 5, Prix de littérature et de sciences religieuses — Donateur: M. René Label, P.S.S., Supérieur de Saint-Sulpice—Lauréat: R. P. Raymond M. Voyer, O.P.; ouvrage primé: "La Nature des voeux de religion et Saint Thomas." 6, Prix de Philosophie et de droit — Donateurs: Les RR. PP. Oblats de Marie Immaculée — Lauréat: R. P. Ephrem Longpré, O.F.M. Ouvrage primé: "La philosophie du B. Don Scot." 7, Prix d'histoire et de politique — Donateur: Sir Lomer Gouin — Lauréat: R. F. Antoine Bernard, C.S.V. Ouvrage primé: "La Gaspésie au soleil". 8, Prix de sciences sociales — Donateur: La Maison Versailles - Vidricaires et Boulais — Lauréat, R. P. Julien Senay, S. J. Ouvrage primé: "Travailleurs inconnus, nos aveugles". 9, Prix d'économie politique — Donateur: La Banque Canadienne Nationale — Lauréat: George Lafrance; Ouvrage primé: "L'assimilation des émigrés". 10, Prix de travaux scientifiques et techniques — Donateur: M. Tancrède Bienvenu, directeur général de la Banque Provinciale du Canada — Lauréat: M. Paul Cartier; Ouvrage primé: "Contribution à l'étude des théories de réaction en milieu hétérogène."

Les naissances diminuent en Angleterre

Londres. — Il ressort des statistiques provisoires publiées ici que le taux de natalité, en Angleterre et au pays de Galles pour 1925, a été le plus bas du monde, tombant à 18.3 par mille contre 18.7 en France. Ce dernier pays n'occupe donc plus le dernier rang pour la natalité. Avant la guerre, le taux en Angleterre et dans les Galles était encore de 24.1 par mille habitants. Il a donc baissé de 25 pour cent depuis ce temps. Mais après tout, pourquoi s'astreindre à un si onéreux devoir, puisque les dominions s'en chargent!

Une tempête en mer

New-York — L'"Empresse of France" vient d'arriver deux jours en retard et avec des dommages de $80,000 causés par une vague qu'on a estimé à 100 pieds de hauteur, et qui a pris le vaisseau de front, durant une tempête sur l'Atlantique. La secousse n'a blessé personne, bien que plusieurs pasagers aient été précipités en bas de leurs chaises ou de leurs lits. Les effets ont été endommagés au montant de $20,000.

Le capitaine Griffith, du "France", disait qu'il avait vécu en mer 35 ans et qu'il n'avait pourtant jamais vu de vagues de cette hauteur. Les passagers ont eu l'impression d'avoir frappé un iceberg.

La force de l'eau a brisé des cordages d'acier d'un pouce d'épaisseur qui entouraient la promenade, et la cabine du capitaine a été inondée. La vague a emporté le poste du pilote, à 80 pieds au-dessus du niveau de la mer et a rempli les salons, plusieurs cabines, entassant les pertes matérielles partout. On voyait des malles flotter sur un lac improvisé à l'intérieur de l'Empress. Plusieurs de ces malles étaient en acier, une vingtaine au moins, et l'eau les précipitait sur des meubles de grand prix. Les pompes ont mis trois jours à vider le vaisseau.

Durant toute la traversée le "France" n'a pas connu de vent de mons de 45 milles à l'heure. Il y en eut même de 60 et de 90 milles. Pendant 24 heures l'"Empress of France", reconnu comme un des plus puissants vaisseaux de l'Atlantique est demeuré sur place. Pour comble d'infortune le vaisseau, en arrivant à New-York, a mis des heures à accoster, tant la glace lui nuisait.

—:*:—

La maison de Georges Washington

Norfolk, Va. — La maison ancestrale de George Washington qui s'éleva pendant 300 ans en Angleterre vient d'arriver ici et sera reconstruite sur les lieux de la naissance du premier Président des Etats-Unis.

—:*:—

Record Mondial de la Sun Life Assurance Company of Canada

Le 55e rapport annuel de cette compagnie mérite une mention spéciale. Il démontre que les polices d'assurance en force, ont atteint le billion de piastres: ce qui n'a jamais été atteint par aucune compagnie d'assurance. Le bilan actuel de la Compagnie, tel que présenté par le président Macaulay est de $1021,097,101.

Près de 60,000 nouvelles polices furent ajoutées cette année aux anciennes et le chiffre d'affaires de 1925 dépasse, à lui seul, celui que la compagnie avait atteint il y a treize ans.

Depuis cinquante ans la Compagnie double son chiffre d'affaires tous les cinq ans et si l'on considère les montants énormes qu'elle ajoute ainsi, les uns aux autres, tous les cinq ans, on pourra constater l'activité et la force de cette compagnie.

Dans un discours prononcé dernièrement devant les hommes d'affaires, M. A. Vere Shaw de New York disait que la Sun Life est probablement la meilleure compagnie d'assurance de tout le continent américain.

Les profits réalisés par la Compagnie durant l'année écoulée, s'élèvent à $21,666,284, et $7,662,784 ont été payées ou allouées aux porteurs de polices.

A peine le nouvel édifice devant contenir le bureau chef de la Sun Life était-il terminé, que le président Macaulay prévoyait son insuffisance et annonçait un nouvel agrandissement. Ce bureau chef nécessite un personnel de 1,100 employés et la compagnie est répandue dans 44 pays.

Les Activités de l'A.C.F.C.

Le Comité de S. Brieux

La brave et sympathique population de S. Brieux vient de se choisir un comité provisoire de l'A.C.F.C. chargé de convoquer une assemblée générale des Franco-canadiens, le 21 prochain, pour voir à la constitution d'un comité permanent de l'A.C.F.C.

Le comité provisoire se compose de MM. J.-P, Bédard, J. Chevalier, L. Demay, H. Tétreault, G. Bourgault, J. Aubin, D. Bachand, J. Gagnon; et de Mmes A. Corbeil, J. Rice, L. Demay, A. Tétreault.

La générosité des paroissiens de S. Brieux est bien connue: ils assistent nombreux chaque dimanche à la partie de cartes traditionnelle au profit de l'église. Dès que le cercle de l'A.C.F.C. y sera régulièrement constitué, le comité s'occupera de prendre les mesures nécessaires pour fournir sa quote-part aux oeuvres nationales soutenues par l'A.C.F.C.

Dimanche dernier, M. Raymond Denis, président général de nos associations se trouvant de passage à S. Brieux, nous fit l'honneur de paraître à notre partie de cartes, à laquelle à peu près 120 personnes étaient présentes. On le supplia de vouloir bien adresser quelques paroles à l'assemblée, et il nous entretint de l'oeuvre essentielle entre toutes de l'A.C.F.C., oeuvre à laquelle il a voué tout son coeur et toute son énergie, oeuvre qui devrait être si chère à chacun des 46,000 Franco-canadiens de la Saskatchewan. C'est à la suite de cette trop courte conférence improvisée, que le comité provisoire fut formé.

Le Comité de Willow-Bunch. —

Nous avons reçu ces jours derniers, la somme de $85.00 du comité paroissial de Willow-Bunch avec la promesse que la balance de la contribution suivrait dans quelques jours. Merci à Willow-Bunch pour la bonne volonté qu'il manifeste en cette circonstance, et la générosité dont la population fait toujours preuve à l'endroit de nos oeuvres de survivance.

Rapport de l'organisateur régional de la région de Hoey. —

Mesdames et Messieurs,

Lors de la nomination du comité paroissial de St-Louis, il m'a été demandé qu'elles avaient été les activités du Comité de la paroisse. J'ai compris par cette question, que je n'avais pas rempli entièrement la tâche qui m'avait été confiée en avril 1925, comme organisateur Régional. Il ne suffit pas en effet d'organiser une société, une fête, etc., il faut encore rendre des comptes. C'est d'ailleurs pour moi un plaisir de le faire, l'organisation ayant à mon humble avis fait un très bon travail. Il aurait pu se faire peut-être que les Comités paroissiaux, sous la direction d'une personne plus compétente que moi, eussent pu donner un maximum plus grand de travail et d'activités. J'ai constaté moi-même que je ne peux pas donner assez de mon temps à la cause nationale et que je ne possède point les qualités requises d'un organisateur. Après avoir pesé le pour et le contre et me jugeant incapable de conduire la barque de l'A.C.F.C. à bon port, j'avais, au premier janvier dernier, envoyé ma démission au Secrétaire-général à Prince-Albert, le priant de choisir un autre pilote ayant de meilleures connaissances. Hélas! si j'avais espéré m'en sortir à aussi bon compte, je m'étais trompé. J'ai eu la réponse de l'exécutif, mais pas dans une lettre.

Deux de ces Messieurs sont venus eux-mêmes et j'ai eu encore une fois peur, ils étaient bien plus forts que moi. Il paraît qu'entre deux maux, il faut choisir le moindre, ou du moins le moins rapproché, j'ai décidé de continuer encore un an, Quitte à prendre ma râclée plus tard. Je disais plus haut qu'il était de mon devoir de rendre les comptes du travail accompli en 1925. Il aurait été à mon avis difficile de demander une activité constante à nos comités paroissiaux la première année; chacune des quatres paroisses qui m'avaient été confiées ayant à organiser bon nombre de fêtes, parties de cartes, bazars, etc., pour leurs églises, j'avais cru le moment mal choisi pour demander d'organiser au profit de l'Association des fêtes semblables. J'ai cru mieux, de concert avec les autres membres du comité régional, d'organiser une Convention et de la faire payante par des moyens qui demandaient beaucoup plus de volonté que d'argent. Je ne reviendrai pas sur le succès qui couronna nos efforts en cette journée du 28 juin dernier. Le *Patriote* a rapporté en son temps le compte rendu de cette fête. Nous avions associé la Convention Régionale avec la distribution des prix de l'Association pour l'encouragement du français le même jour. Ce fut je crois le seul concours régional de français entre quinze écoles bilingues dans la province.

Voici le rapport contrôlé et visé par le comité régional:

Dépenses d'organisation ..	$391.21
Recette totales pendant l'année	$798.60
Laissant un bénéfice de ...	$407.41

Nous avons fait parvenir au Secrétaire Général de l'Association à Prince-Albert la somme de $300.

Le Comité régional, à son assemblée du quatre juillet par motion proposée et secondée et acceptée par tous les membres présents vota la somme de $50 00 pour venir en aide au comité de réception de la *Liaison Française* à Hoey, le 9 juillet 1925. L'A.C.F.C. étant une Association de propagande française j'ai cru que cette somme de $50.00 était bien placée en la donnant pour recevoir nos amis Canadiens-français de l'Est. Si nous avons réussi à donner une bonne réception à la Liaison, c'est donc un peu grâce au comité régional de l'A.C.F.C. Il nous reste donc en Banque au nom du Comité Régional, un peu plus de cinquante dollars. Ceci fut gardé en vue d'organisation future, car l'an dernier nous n'avons financé notre organisation que grâce au crédit du Cercle Dramatique de Hoey qui avait quelque argent en banque et a bien voulu nous le prêter.

Ceci sera donc le bref rapport de votre organisateur régional. Si les Cercles ou Comités Paroissiaux n'ont pas montré beaucoup d'activité après la Convention, qu'il me soit au moins permis de dire qu'ils ont organisé en deux ou trois jours une belle fête patriotique dont le résultat financier fut très appréciable; ce résultat n'a été égalé que par la région de Vonda, le château fort de notre dévoué président de l'A.C.F.C. et des Commissaires d'écoles.

Maintenant, si nous voulons que notre société nationale reste prospère, nous devons continuer le travail de l'an dernier aussitôt que les comités paroissiaux seront réorganisés.

La Société pour l'encouragement du français a déjà commencé son travail, et le concours régional de français aura lieu au mois de juin, avec comme l'an dernier, distribution de prix le jour de la convention. Espérons donc que cette année notre succès sera encore meilleure que l'an dernier et que nous garderons la place que nous avons marquée dans les archives de l'Association, c'est-à-dire une des premières...

Votre tout dévoué,
J.-A. MOTUT.

—:*:—

Le type historique de l'Indien tend à disparaître

Régina. — W. M. Graham, commissaire indien pour les trois provinces de l'Ouest, donnait l'autre jour son opinion sur la disparition graduelle du type historique de l'Indien de l'Ouest.

L'assimilation rapide des jeunes générations d'Indiens et le changement complet des habitudes et de la façon de vivre de la race, indiquent que l'époque de l'existence primitive dans le fond des forêts, sous la tente ou la loge de bois rond, est disparue à tout jamais.

Le passage de l'Indien à son status actuel, selon M. Graham, a ressemblé en quelque sorte aux premiers essais de natation d'un petit garçon — les progrès ont été très lents au début, puis très rapides.

Pendant des siècles, l'Indien fut essentiellement un chasseur. Il était et il est encore dans une grande mesure un mangeur de viande. Ce n'est que dans ces dernières années seulement qu'il a pris goût au légumes.

L'Indien fermier

De même aussi continue M. Graham, la vie familiale de l'Indien a évolué. Moins de dix ans passés, il ne considérait pas favorablement la vocation de fermier. Aujourd'hui, il existe un grand nombre de fermes indiennes, qui se rangent parmi les meilleures de l'Ouest. Les succès des Indiens aux différentes expositions agricoles ont démontré qu'ils pouvaient être d'excellents fermiers. Ils possèdent quelques-uns des plus beaux troupeaux de race des prairies, et ont gagné de nombreux prix aux expositions provinciales.

Les coutumes changent

Il y a dans les trois provinces, 41 écoles-pensionnats pour les Indiens. Les enfants y entrent à 7 ans et en sortent à 18. Plusieurs s'initient au commerce et y réussissent.

Dans la Saskatchewan, les statistiques montrent qu'il y a 1,274 Indiens, détenant 1,195,000 acres de terre, dans les districts souvent les plus fertiles. Ils ont, en 1925, récolté plus de un million de minots de grains, dont environ 500,000 minots de blé.

Comme tout le reste, l'apparence extérieure de l'indien a changé: il la soigne davantage. Même les plus vieux ne portent plus les costumes qui leur étaient habituels avant la guerre. La génération actuelle a adopté la manière de se vêtir des blancs. Ils ne recherchent plus les couleurs voyantes et les belles plumes, mais les bonnes manières et les habits propres.

La première école de l'enfant

A la maison, avec sa mère, ou dans les champs, avec le père, les enfants de 4, 5 et 6 ans, apprennent à lire sans fatigue au grand livre de la nature, dont chaque page porte l'empreinte du Créateur. Mais encore faut-il que les parents se fassent éducateurs et satisfassent à la curiosité naturelle de l'enfant, dans la mesure qui convient. L'enfant nait avec le goût d'observer et de connaître. La vie intérieure n'étant pas encore éveillée en lui, il appartient aux phénomènes du monde qui l'entourent: tous les sens sont ouverts; tous les objets que son regard ou que sa main rencontre l'attirent, l'attachent, le ravissent. Il faut donc quelqu'un auprès de lui pour le guider et répondre à ses pourquoi. A ce goût d'observation, l'enfant joint le besoin inné de l'activité. Ce n'est pas assez pour lui qu'on lui montre les objets; il faut qu'il les touche, qu'il les manie, qu'il se les approprie. De là l'importance d'organiser pour les enfants des jeux attrayants et instructifs, qui ont un but éducatif.

Nous le répétons, le milieu naturel où l'enfant doit recevoir sa première éducation, c'est la famille à la condition que les parents veulent et peuvent donner comme il convient cette première éducation physique, intellectuelle et morale. Il importe d'ajouter ici le formation religieuse qui doit se donner très tôt depuis le décret providentiel de Pie X, ordonnant aux parents de faire communier leurs enfants dès l'âge de raison, vers 6 ou 7 ans.

Heureux sont les enfants qui peuvent acquérir sous le toit paternel les premiers rudiments de l'instruction et de l'éducation, sans préjudices à leur développement physique! Que ces enfants ne commencent à fréquenter l'école qu'à 7 ans, c'est tant mieux et pour eux et pour l'école. (J. C. MAGNAN).

:*:

Donnez-leur en le goût

Nos jeunes gens, dit-on, se désintéressent du travail de la terre. Ils n'ont plus d'autre ambition que d'aller travailler aux usines, où les heures de travail sont courtes et où la "paie" arrive régulièrement à toutes les quinzaines ou à toutes les semaines.

Comment les retenir?

Rendre l'agriculture plus payante, pense-t-on dans certains milieux. Lorsque les jeunes gens sauront qu'ils peuvent faire de l'argent sur la ferme ils y demeureront.

Est-ce bien sûr cela? Raisonner comme cela n'est-ce pas ne tenir aucun compte de la tournure d'esprit, des dispositions et du tempérament des jeunes gens? Car enfin est-ce que l'on choisit une vocation pour l'argent qu'il y a à en retirer? Très rarement. On choisit sa vocation, on se décide sur un métier à l'âge de 18 ou 20 ans; ceux qui deviennent agriculteurs se livrent à leur travail de bien meilleure heure encore, au sortir de l'école primaire. Or à cet âge-là les considérations d'argent influent très peu sur les décisions. Celles-ci sont, à ce moment, simple affaire de goût. Le jeune homme laisse la terre alors parce qu'il "n'a pas de goût à ça!" Et il se dirige vers la ville et vers l'usine parce qu'il se sent un certain goût pour ce genre de travail, pour les heures de travail plus brèves, pour les plaisirs et le mouvement des grandes villes.

Or le goût se cultive.

Alors pourquoi ne pas inaugurer toute une campagne d'éducation pour inculquer aux enfants de la campagne le goût des choses de la terre?

Le goût des belles exploitations agricoles qui donnent toujours l'indépendance, et qui requièrent non seulement le travail des bras, mais le travail de l'intelligence.

Le goût de l'agriculture qui est, non pas un métier quelconque, mais une science belle et passionnément intéressante.

On a déjà fait quelque chose dans ce sens. Les clubs d'enfants pour l'élevage de certains animaux, les jardins scolaires et les expositions qui les couronnent sont sous ce rapport d'heureuses initiatives.

Mais il y aurait moyen de faire plus, beaucoup plus.

Alfred ROY.

:*:

Les coeurs où la jeunesse ne meurt pas

Borner la vie à la jeunesse, c'est la méconnaitre, c'est la mépriser. Car elle vaut mieux si nous savons la remplir; ou plutôt mieux vaut reconnaitre qu'il est des coeurs où le jeunesse ne meurt jamais et sait, dans un perpétuel renouveau, s'épanouir et se développer sans cesse. Il dépend de chacun de nos d'aller à la source mystérieuse puiser le secret de cette jeunesse immortelle; il suffit de s'oublier soi-même et de croire à la grandeur, à la force intrinsèque de la vie et à la beauté des devoirs qu'elle entraîne.

Etre jeune, cela signifie avoir gardé intacte l'espérance, cet élan de la foi; jeune, cela signifie ne pas mesurer les affaires du monde au mètre de notre vie, ne pas juger la bataille perdue parce que nous sommes blessés, ne pas douter de la cause même en doutant de soi-même; être jeune, c'est imiter un vieux pape de 92 ans qui signait ces lignes superbes et confiantes: "Dix-neuf siècles d'une vie écoulée dans le flux et le reflux des vicissitudes humaines nous apprennent que les tempêtes passent sans avoir atteint les grands fonds."

RENE BAZIN.

:*:

La préférée du ciel

La langue française, semble avoir été, parmi les langues vivantes, la préférée du Ciel, comme la France fut la fille aînée de l'Eglise.

Il nous semble hors de doute que les deux plus grandes manifestations religieuses du catholicisme dans les temps modernes sont: le *Sacré-Coeur et l'Immaculée-Conception.*

L'une et l'autre daivent leur origine à des révélations célestes, dans la langue de France, à des filles de France: Marguerite-Marie, de Paray-le-Monial, en Bourgogne; Bernadette, de Lourdes, en pays pyrénéen.

Même, avec Bernadette, la Vierge ne se servit point d'autre langue que d'un patois français, celui des bonnes populations du sud, car Bernadette ignorait le français classique.

Ainsi donc, parmi toutes les langues modernes où s'exprime le catholicisme, le Christ même et la Vierge Sa Mère, ont choisi la française pour révéler au monde deux grandes dévotions qu'Ils attendaient de la piété des âmes.

(L'Union).

:*:

La camaraderie sportive

On parle souvent de camaraderie sportive, des bonnes et innocentes relations qui existent entre hommes et femmes, garçons et filles, dans l'exercice des sports, par la vertu même des sports. Or tout cela n'est que duperie. On s'abuse soi-même et on abuse les autres. Un auteur italien, M. Armando Tartarini, en étudiant dans la Minerva un livre de son compatriote Luciano Zuccoli, profite de l'occasion pour stigmatiser la soi-disant "innocence" de la camaraderie sportive entre hommes et femmes. Il a le langage un peu rude, mais ose dire ce que tant d'autres constatent sans avoir le courage de protester. "Il n'y a pas, écrit M. Tartarini, (traduction de la France nouvelle), il n'y a pas de jeu aussi subtilement hypocrite que celui où les sexes prétendent abolir toute distinction entre eux et dans lequel, affectant une manière qui est en contradiction formelle avec la nature, les filles font les garçons. Même quand elle pose au "camarade", la femme se complait à inquiéter, à irriter le désir du mâle, ne serait-ce que parce que celui-ci doit s'interdire d'exprimer sa pensée. Et de ce jeu naissent, comme le remarque M. Luciano Zuccoli, "des amitiés, un intimité, une promiscuité" dont la menteuse candeur dissimule toutes sortes d'obscurs petits sadismes, et toute une louche sensualité où l'on ne trouverait évidemment aucun charme si l'on était strictement entre hommes ou entre femmes."

:*:

Une trompe

Un jour, Pierre, visitant un cirque avec sa maman lui demande: "Quelle est cette queue que porte l'éléphant en avant?

—C'est une trompe mon enfant, répondit la maman.

—Je vois bien que c'est une trompe, ils lui ont mis la queue en avant.

Le Bon "Gros"

Et je me dis dans le magasin de nouveautés:

"Je connais ce dos-là...? et ce chapeau...? et ce petit bout d'homme...?

Vivement je prends déjà la tangente par le rayon de papier à lettres, quand le moutard tire d'un coup sec la robe de sa mère:

—Maman.... M'sieu l'abbé qu'est là!...

Je suis pris— Sale Gosse!

—Cher Monsieur le Curé....?

—Madame!....

—C'est la Providence qui vous envoie!...j'étais précisément en train de choisir un livre de messe pour le dimanche, et j'hésite entre ce bleu pâle et ce rouge...?

Je contemple en silence les deux objets....

La femme est grande!...grande!... Les livres sont petits!... petits!...

—Voyez, continue-t-elle, comme c'est commode! On va à une messe de mariage.... de convoi... on a besoin de passer chez le pâtissier ou chez ses beaux-parents après la grand'messe... Pourquoi souriez-vous....?

—Moi?....

—Vous avez l'air un peu de vous moquer....?

—Est-ce possible!....

—Vous n'oseriez pas! .. Mais enfin, je vous demande votre avis ..?

—Constatez—... je vous le donne ...je souris!....

***

A ce moment, pommadé, brillanté, le crayon à l'oreille et la pensée je ne sais où.... un vendeur arrivé, prend l'objet, et, d'un ton volubile et amorphe:

—Voyez, Madame, cet article a été établi dans le volume le plus restreint: douze pages de texte seulement. On a un livre et on n'en a pas!...personne ne s'en doute! Il se met indifféremment dans la poche du manchon ou de le jaquette ....Nous en avons avec glace et sans glace.... avec porte-cartes ou porte-monnaie.... poudre et houpette ... toutes nuances....En voici en veau écrasé.... en maroquin du Levant... glacé ou non glacé.... Il vous conseille le "non glacé"... ça glisse moins. ..Prix défiant toute concurrence. Le veau, 21 fr. 25, le maroquin, 27 fr. 55....29 fr. 60.. Nous avons également une façon crocodile, mais c'est plus cher ...

Moi, malgré mes efforts, je souriais toujours.

—Prenez donc le veau écrasé ! lui dis-je ...

—....??

—Soyons bons pour les animaux!...

***

Elle ne prit rien du tout... sinon un air un peu froissé....

Mais, en sortant, elle sollicita quelques explications.

—Voyons, Madame, comment voulez-vous que je réponde sérieusement?- C'est comme si vous me demandiez ce que je pense pour vous nourrir d'une gaufrette ou d'un biscuit!....

—Je ne comprends pas très bien... ?

—Alors, je m'explique: Nous sommes à une époque terrible, où tout attaque Dieu: le journal, la revue, le livre... Et les conversations des amis, et l'anarchie qui est en nous-mêmes!.... Il faut un rude tempérament chrétien pour résister à ces perpétuels assauts. Moi, prêtre, je lis et j'étudie tous les jours.. Et vous ne voulez pas que je sourie quand je vous vois, vous chrétienne, chargée de l'âme de votre enfant, de celle de votre mari, prétendre suivre et comprendre vos offices essentiels avec le joujou que vous allez acheter!... Je vous le répète: c'est comme si on nourrissait un soldat en campagne avec une cuillerée à café de soufflé à la crème ou de zéphyr de ris de veau à la béarnaise.

***

Il y eut un instant de silence un peu gêné.

Elle le rompit la première.

—Alors quel livre faut-il prendre?

—Mais le bon gros paroissien tout court!... on en édite d'excellents, à très bon marché, en un ou quatre volumes. Et aussitôt, qu'elle différence dans l'intérêt des cérémonies auxquelles vous assistez! Vous avez un guide... Vous suivez, vous comprenez, vous priez... Vous faites suivre et comprendre vos enfants; notre liturgie est débordante de doctrine: elle est touchante, implorante.... Et vous allez passer à côté de cet océan de perspectives surnaturelles sans rien y voir! Vous devenez peu à peu la femme qui a des pratiques et aucune doctrine, l'arbre qui ne tient plus que par son écorce, et que le premier vent d'orage jettera sur le sol!..

—Seulement c'est lourd! murmura-t-elle sans conviction, et pour couvrir sa retraite,

—Vous osez dire cela, vous qui portez cette jaquette d'astrakan, pesante comme une cuirasse! ..

—Et puis, votre paroissien ne se met pas en poche!....

—Quelle chance qu'il ne se mette pas en poche! C'est une raison de plus pour moi de le chérir!. Si vous saviez comme j'aime, le dimanche, la chanson des livres de messe! .. Bons livres aux tranches marbrées, et rouges dorées!.. Bons livres reconnaissables toujours, que j'aime à vous voir dans la rue, dans le tramway, dans le Métro, dans les wagons, chez les fournisseurs, entre les mains des femmes et des jeunes filles, et des petits enfants, et aujourd'hui entre les mains des hommes! Quelle tradition vous constituez! Quelle tranquille affirmation du devoir accompli vous êtes, au milieu des lâchetés et des respects humains!...Paroissiens entre les mains des fidèles, vous nous rappelez nos mères et nos aieules, et leurs livres usagés à gros fermoirs dans lesquels lurent des générations qui haussèrent la France au premier rang du monde. Vous nous prêchez de touchants sermons!.. Et combien de gens, en vous reconnaissant, ont jeté un regard d'envie sur ceux qui vous portaient, car ceux-là avaient rempli leur devoir. Ils avaient mis dans la prose de la semaine la poésie divine de la messe du dimanche!.... Paroissiens, ne disparaissez pas des mains de nos fidèles... Restez vous-mêmes!.... Ne devenez ni porte-monnaie, ni porte-cartes, ni houppelettes, même en veau écrasé!....

—Mais je n'ai jamais pensé à tout cela!...me dit-elle

—Hélas!....

—Et je ne suis pas la seule!...

—Plus hélas encore!

Et voici pourquoi, afin de devenir des chrétiens, connaissant leur foi, et capables de la défendre, je vous crie ce qu'entendit un jour saint Augustin: Tolle! lege!...Prenez le livre...Prenez le livre complet...le bon gros. Et chaque dimanche méditez-le un peu...

Pierre L'ERMITE.

Mes deux portraits

Avez-vous entendu parler de la petite Noémie? Non ! En voici l'histoire: Un jour l'écrivain Renan rencontra devant le grand autel de l'église de Tréguier en Bretagne, une jeune fille de douze ans, jeune par conséquent, pure,. souriante, sérieuse, sans bijoux, à qui suffisaient pour être belle, le blanc et le noir. L'âme l'intéressait, il le dit lui-même, plus encore que le corps. Son image, remémorée quarante ans plus tard, lui apparaissait comme la figure droite et simple de la raison. N'est-ce pas là un beau potrait? L'autre portrait qui vient à la pensée maintenant est celui de cette poupée dansante qui cherche à copier la fille-garçon. Elle ne se cache pas pour nous dire que la vie est assez courte, qu'il faut bien en profiter et s'amuser. Vous voyez alors cette jeune cervelle, dont toute la vie est extérieure, faire du sport sa principale occupation. Elle a les cheveux coupés au ras des oreilles et ce qui faisait autrefois sa beauté, ses beaux longs cheveux, au vent; ses yeux et son front cachés aussi par un petit chaudron.

Le sport est une excellente chose pour tout le monde, pour nous surtout, jeunes gens, mais simplement comme récréation. Cette folie de liberté, sans règle et sans frein, veut dire, dans nos cervelles d'oiseau, n'être jamais satisfaits. Vous faites comme les enfants qui lancent en l'air leurs bulles de savon, lesquelles crèvent dans la main dès qu'on les touche. N'essayons pas de demander à la vie plus qu'elle ne peut donner. Les plus heureux sont ceux qui se contentent des plaisirs simples dans l'accomplissements des devoirs quotidiens. Les jours tranquilles sont donc les plus doux. La monotonie du labeur journalier, devient à la fin un charme sans pareil.

Pourquoi vos parents vous envoient-ils au collège, au couvent ? Afin de vous apprendre à régler votre vie de plus tard. Vous devez apprendre à diviser votre vie entre la prière, le travail et la récréation afin de devenir utiles à vous-mêmes et utiles à la race qui vous a légué de si beaux exemples.

Quant à nous, hommes d'âge, allons-nous regretter l'époque de Noémie et dire comme ce petit lapin au chasseur qui l'avait mis en joue: "Tire-donc! qu'attends-tu" ? —Dégout et ennui de vivre avec les autres petits lapins? —Pourquoi? répond-il; ne vois-tu pas que ce ne sont rien que de petits lapins musqués; ils ne parlent plus le français et veulent ne se nourrir que de feuilles de rose, quand une bonne feuille de chou nous suffisait autrefois.

Tu as raison, petit lapin, moi aussi je m'en vais regagner ma demeure, fermer ma porte à double tour et pendant que ma soupe aux pois achèvera de cuire, je tâcherai de trouver un remède à ce que nous déplorons tous les deux, en chantant les vieux airs de nos grand'mères.

Geo. LEFEBVRE.

Vous êtes mieux partagés que ceux de 1760

Discours de feu Mgr Gosselin, curé de Lévis, au passage de la Survivance.

Messeigneurs, Messieurs et vénérés confrères et mes chers compatriotes du Nord-Ouest.

Après l'adresse qui vous a été présentée par Monsieur le pro-maire de la ville de Lévis au nom des citoyens de cette ville, et après le discours de Monseigneur Elias Roy, Supérieur de ce Collège, dans lesquels on a si bien exprimés les sentiments de bienvenue et d'admiration, qui sont l'écho fidèle de la pensée de tous ceux dont ils sont les porte-paroles, je me suis demandé ce que je pourrais bien ajouter à ce qui a été dit.

Réflexion faite, il m'a semblé qu'en ma qualité de curé doyen du diocèse de Québec je devais me faire l'interprète sinon officiel, du moins officieux de notre clergé, et je suis bien sûr de rencontrer ses vues, en adressant, en son nom, les plus chaudes félicitations aux délégués de "La Survivanuce Franco-Canadienne du Nord-Ouest.

Notre clergé déplore l'exode de milliers de nos Canadiens-français qui s'en vont s'étioler dans l'air vicié des manufactures des Etats-Unis. Nous ne les blâmons pas, car c'est bien souvent par suite de circonstances malheureuses; mais ils n'en sont pas moins perdus pour notre nationalité, sans parler du danger qu'ils encourent souvent de perdre aussi leur langue, leurs traditions, et leur foi.

Au contraire, nous approuvons de tout coeur ces hardis pionniers canadiens, qui obligés de quitter le sol natal, et voulant vivre au grand air des champs et d'une légitime liberté, s'en vont dans vos immenses et fertiles plaines, se tailler un petit domaine; ainsi ils demeurent chez nous, ils restent nôtres, grâce à leur vaillance, et apportent leur appoint à la patrie commune du beau Canada; leur domaine s'élargit, apporte l'aisance, et parfois la richesse. Mes chers compatriotes du Nord-Ouest, dans votre visite au pays des ancêtres, vous nous apportez le vivant témoignage de ce que peuvent des bras vigoureux, dirigés par une intelligence en éveil. Bien plus nous voyons en vous les avants-gardes de la vraie civilisation dans ses contrées lointaines, parce que vous y êtes les Porte-Etendard de l'Evangile du Christ, base et soutien de la vitalité des nations. Vous avez d'ailleurs de nobles exemples qui vous prêchent la fidélité à votre mission de messagers de la foi catholique dans ces régions reculées. Vous ne pouvez pas y faire un pas, sans trouver les traces de ces vaillants missionnaires, qui les ont parcourues en tous sens depuis un siècle, les arrosant de leurs sueurs et parfois de leur sang, à la recherche des âmes des pauvres sauvages, pour les conquérir à la Foi du Christ, au prix de sacrifices héroïques peut-être uniques dans l'évangélisation du monde chrétien.

Parmi ces héros de l'Evangile, la noble Congrégation des Révérends Pères Oblats a certainement conquis la palme d'honneur.

Certes, vous rencontrez, dans la visée de vos droits comme Canadiens-français et comme catholiques, des obstacles sérieux, suscités d'abord par les ennemis nés de notre sainte religion, et provenant aussi de milieux, d'où on ne devrait pas les attendre. Cette opposition d'adversaires, qui sont nos coréligionnaires, issue d'un patriotisme de mauvais aloi, que l'on fait passer avant des intérêts supérieurs, ne parait pas devoir désarmer. Il faut malheureusement compter avec elle. Vous en triompherez : vous avez en votre faveur le droit et la justice; le droit ne meurt pas, quand on ne veut pas le laisser mourir.

A la conquête du Canada par l'Angleterre, 60,000 Canadiens pauvres, épuisés par la guerre, abandonnés de leurs chefs civils qui étaient repassés en France, tombaient sous la domination d'une nation puissante, étrangère à leur foi, à leur langue, et à leurs aspirations. Pour rester fidèles à leur passé catholique et français, ils eurent à soutenir, pendant trois-quarts de siècle, une lutte opiniâtre contre leurs nouveaux maitres. Rangés autour de leurs clochers et de leurs prêtres, et puisant une force invincible dans leur union avec leur clergé, ils virent enfin le jour qui leur assura le triomphe sur leurs puissants adversaires. Ce petit noyau canadien est devenu aujourd'hui un grand arbre, dont les rameaux s'étendent non seulement dans la république voisine, mais jusqu'aux plages les plus reculées du Nord de notre Amérique. Ces quelques mille colons ont pu, non seulement se multiplier numériquement d'une manière prodigieuse, mais ils ont su conquérir la liberté de se gouverner eux-mêmes, et d'attendre un développement industriel, intellectuel et religieux, qui rivalise avec avantage avec celui des nations plusieure fois séculaires, ou bien plus puissantes par leur population et leurs richesses. MM. en traversant nos campagnes et nos villes, vous êtes vous-mêmes les témoins de cette heureuse transformation d'un petit peuple qui peut vivre de sa vie propre, et dont les efforts pour y arriver ont été enfin couronnés de succès.

Chers compatriotes du Nord-Ouest, dans la lutte que vous soutenez, pour l'obtention de vos droits de citoyens et de catholiques, vous êtes bien mieux partagés que ces quelques milliers de Canadiens de 1760. Vous avez comme eux votre vie paroissiale, un clergé dévoué à tous vos intérêts; mais vous avez plus dans vos trois provinces, comme celle de l'Ontario, des citoyens d'élite, des hommes d'action intelligente et énergique, concourant de plein coeur avec vos évêques et vos prêtres à former des organisations de combat et de force, pour le maintien de la formation traditionnelle de notre race. Ces jours derniers, la Province de l'Alberta se constituait une association d'éducation, "animée du même "esprit, écrit le journal *La Liberté*, "et poursuivant le même but que "les associations similaires existantes dans les autres provinces de "l'Ouest. Cette nouvelle organi- "sation sera le dernier anneau d'u- "ne chaine de défense, qui s'éten- "dra des bords de l'Ontario jus- "qu'au pied des Montagnes Rocheu- "ses, chaîne forgée par l'ardente "volonté de vivre d'un petit peu- "ple, peu nombreux, mais attaché "à sa foi, fier de sa langue et de ses "traditions, qui n'abaissera jamais "son drapeau."

Compatriotes du Nord - Ouest, vous êtes catholiques, vous en êtes fiers, et vous êtes logiques avec votre foi — c'est-à-dire que vous suivez toujours les directions que vous donne l'Eglise, par ses évêques et ses prêtres. Vous avez raison. L'Eglise n'agit toujours qu'en vue d'un bien supérieur, celui des individus et des sociétés. Unissez toujours vos efforts aux siens, dans ce travail commun qui vous reste à faire, pour obtenir enfin ces redressements pour l'obtention desquels vous dépensez tant d'énergie et de dévouement.

"Survivance franco-canadienne"! "L'appellation est bien choisie, é- "crit M. Gautier dans *Le Droit*. Elle "résume parfaitement l'histoire des "Canadiens-français de l'Ouest.

"Nos compatriotes, en effet ont "survécu en dépit de tous les ob- "stacles. Ils ont fait triompher dans "les grandes plaines de l'Ouest, l'i- "déal catholique et français.

"Cette survivance est assise maintenant sur des bases solides : "la paroisse, le collège classique, le couvent, les associations qui veillent à l'enseignement du français et de la religion dans les écoles primaires. Aussi chers délégués de la 'Survivance franco-canadienne" nous vous disons, et vous redirez à vos compatriotes restés là-bas que vous pouvez regarder notre passé avec une noble satisfaction et notre avenir avec l'entière confiance du triomphe définitif de nos droits.

Aussi chers compatriotes, le clergé et vos frères de la Province-Mère, suivent avec intérêt et attachement vos luttes, vos efforts, vos progrès, dans cette manifestation constante d'énergie nationale que vous déployez là-bas. Vous avez conquis notre admiration et nos sympathies. Nous vous en félicitons. Votre présence, avec vos chefs religieux et civils apporte un nouvel appoint à notre estime et à notre affection. Que votre voyage à travers le Canada, où vous rencontrerez partout les plus chaudes sympathies, vous apporte les douces émotions de revivre un instant au milieu des nôtres. Et nous souhaitons qu'après un heureux retour dans vos foyers vous en gardiez toujours un excellent souvenir.

:*:

L'état d'une jeune ille

"Notre fille de 15 ans souffrait de quelque trouble nerveux", écrit M. Michel Belzit de St. Clément, Qué., "elle ne pouvait plus dormir et était si faible qu'elle ne pouvait plus marcher. Les soins de deux docteurs n'apportèrent aucun résultat. Nous entendîmes parler du Novoro du Dr. Pierre et décidâmes de l'essayer. La première bouteille lui fit un grand bien et après quelques bouteilles de plus elle pouvait jouir d'un bon sommeil et marcher à nouveau. Elle peut maintenant s'occuper des travaux du ménage." Cette célèbre préparation végétale fortifie le système nerveux, active la digestion et donne une vigueur nouvelle au corps. Ce n'est pas un remède de droguiste, des agents spéciaux le fournissent. Ecrire au Dr. Peter Fahrney & Sons Co., Chicago, Ill.

Livré exempt de douane au Canada.

Une semaine de liturgie catholique

Paris, une ville cosmopolite, plus que jamais depuis la guerre, possède un "évêque des étrangers", en la personne de Mgr Chaptal, un des auxiliaires de S. Em. le cardinal Dubois, qui dépense sans compter une intelligence avertie et un inlassable dévouement au service de l'immense troupeau confié à sa sollicitude. Innombrables sont les initiatives qu'il a prises pour le bien matériel et spirituel des hôtes que pendant un temps plus ou moins long, la grande ville reçoit de dehors par centaine de miliers depuis les simples touristes jusqu'aux commerçants établis.

Aucune de ces initiatives cependant n'est destinée à avoir, le long et profond retentissement de celle qui vient d'émouvoir si profondément le coeur des catholiques, de toutes les nationalités qui habitent Paris: "cete Semaine des Liturgies catholiques" célébrée à l'occasion du XVIe centenaire du Concile de Nicée afin de mettre en relief, suivant une parole du cardinal Dubois dans la lettre dans laquelle il l'annonçait à ses diocésains, "cette vérité souvent méconnue que les catholiques sont vraiment et complètement frèeres en Notre-Seigneur, quels que soient leurs rites, leur langue, et leurs coutumes liturgiques."

La "Semaine" commença le 13 décembre en présence d'une assistance considérable, où se mêlaient des catholiques, prêtres et laïques, de toutes races, par une messe qui fut célébrée en la Basilique du Sacré-Coeur de Montmartre par Mgr Chaptal lui-même et que daigna présider le nonce apostolique de Paris, le cardinal Cerretti. Une allocution fut prononcée par Mgr Henry qui évoqua le grand événement dont la Semaine des Liturgies voulait célébrer l'anniversaire et combien il était opportun que la première réunion de la Semaine où devait se manifester la fraternité étroite des catholiques de tout rite, fut tenue dans un temple consacré à glorifier l'union dans l'amoupr des trois personnes de la Sainte Trinité.

Une messe en chaque rite

Bien entendu, cette cérémonie avait eu lieu suivant le rite romain. Chacun des jours qui suivirent, et pendant toute la semaine une grand'messe fut célébrée, chaque fois dans un rite différent : le lundi, à St-Julien le Pauvre, par Mgr Attié, recteur de l'Eglise grècque melkite, suivant de rite de cette église; le mardi, en l'église St Roch, suivant le rite syrien par M. l'abbé Khayate, recteur à Paris de l'Eglise syrienne; le mercredi, dans la chapelle du Couvent dominicain du faubourg St Honoré par un des religieux de ce couvent, et sous la présidence de Mgr Roland Gosselin, auxiliaire de S. Em. le cardinal archevèque de Paris suivant le rite dominicain; le jeudi, en l'église St Thomas d'Aquin, sous la présidence de Mgr Lagier, directeur de l'oeure d'Orient, par Mgr Pharès. supérieur de l'Église maronite; le vendredi, en l'église diocésaine des étrangers, sous la présidence de Mgr de Guébriand, supérieur des Missions étrangères, par le Prince abbé Ghika, selon le rite roumain; le samedi en l'église de la Trinité, selon le rite arménien par Mgr Bahaban, évêque d'Angora; le dimanche enfin, à Notre-Dame de Paris, sous la présidence du cardinal Dubois selon le rite pravo-slave par Mgr Szeptichy, archevêque de Léopol, en Pologne.

Chaque jour, une assistance nombreuse où se trouvaient particulièrement représentés les fidèles du rite suivant lequel la messe était célébrée, mais aussi où l'affluence des Français croissait sans cesse, a joui dans le recueillement et la prière de spectacles magnifiques et pieux, de ces admirables liturgies orientales que rehaussait avec la splendeur des ornements, la perfection des chants exécutés. Le dimanche matin, *20 décembre*, l'immense nef de Notre-Dame était remplie par la foule des catholiques venus pour assister à la Grand'Messe où officiait Mgr l'archevèque de Léopol.

Conférences et processions

Le programme de la Semaine comportait, au *surplus, une autre* série de réunions. Chaque soir, dans une vaste salle toujours pleine, une Conférence était donnée par une personnalité qualifiée, sur les différents rites.

Le dimanche après-midi, à Notre-Dame, en présence d'une foule immense, la *Semaine se termina en* apothéose. Tout y contribua un admirable discours du R. P. Doncoeur qui commenta en paroles ardentes la prière de Notre-Seigneur *à la Cène demandant à son Père* l'union de ses disciples, dénonça ensuite les préjugés et les incompréhensions qui se sont jusqu'ici opposés à la réalisation de cette union et qui termina par un cri d'espérance, *montrait* que la catastrophe qui vient d'ensanglanté le monde a mis en une resplendissante lumière l'idée de catholicité.

Puis ce fut une prestigieuse procession où les prélats de toutes les Eglises orientales unies, précédés des représentants des Ordres religieux, *suivis de plusieurs* évêques latins et du Cardinal Dubois, défilérent en long cortège à travers les nefs de la Basilique. Ce fut enfin, la montée vers les voûtes du *Credo* que Mgr Szepticky chanta en grec, qu'un choeur mixte russe chanta en slave, que la foule chanta en latin.

Ainsi s'est élevé puissante vers le ciel, dans les différentes langues liturgiques, la prière demandée avec tant d'insistance par le Souverain *Pontife et pour* laquelle, s'accomplira, suivant le mot de M. Georges Goyau, "à l'heure voulue par Dieu, cette unité que Dieu prescrivit lui-même, il y a vingt siècles, lorsque s'incarnant dans le Christ, il renouvela l'alliance avec l'homme sa créature."

A. PIERREY.

Quelle doit être notre attitude envers la France d'après-guerre

Le numéro de janvier de la *Revue Dominicaine* contient sous la signature de R. de Salaberry, un article sur la France d'après-guerre dont nous sommes heureux de publier la conclusion:

Malgré les troubles qui peuvent encore bouleverser la France et qui inquiètent tant les esprits, il n'y a pas lieu au pessimisme. Tout au contraire, car il se trouve en elle *une immense espérance: elle possède* un bien-être général, contient des éléments de force et de vertu comme le monde n'en a jamais connus, elle offre de telles posibilités et de tels *instruments pour le* bien, elle a fait tant de choses gigantesque, comme le dit Lamartine, l'esprit créateur doit nécessairement travailler à mesure que l'es*prit destructeur détruit.*

La transition sera lente, elle sera longue, vu l'extrême difficulté des conditions. Elle est dure, vu le choc violent des passions et des intérêts. Mais derrière le passé qui s'écroule brille une clarté nouvelle, difficile peut-être encore à apercevoir *dans la poussière que sou*lèvent la lutte engagée et la danse des fous; mais elle brille quand même.

Le christianisme a gravé son empreinte si profondément dans les âmes même les plus inconscientes et les plus réfractaires que malgré toutes les perturbations, la persécution voilée, les défaillances et les chutes, son sens anime encore vivement les masses. Quelle foi, quel dévouement héroïque, quelle immense charité la *guerre* n'a-t-elle pas révélés, même et surtout chez les plus humbles!

Des abus séculaires ont produit l'écroulement du vieux monde, mais déjà au milieu des décombres, dans la poudre même des effrondements se dresse, je crois, un monde nouveau, un monde dont l'enfantement, il est vrai, se fait dans les convulsions et la douleur, mais qu'importe; purifié par la souffrance, il n'en sera peut-être que meilleur et plus grand après l'apaisement et la coordination nécessaires aux conditions nouvelles. Dieu, dit un grand poète français, est le maître des idées et la croix reste et restera toujours l'instrument des grands mouvements civilisateurs !

Voilà ce que Dieu par la guerre toujours l'arbitre des événements et a fait pour la France. Par la souffrance, par la douleur, il la replace dans sa voie pour que les autres *peuples puissent* encore s'écrier dans leur admiration: "Gesta Dei per Francos!"

Quant à nous Canadiens-français qui sommes aussi les fils aimants de la France, sachons orienter notre développement national dans le sens de notre mentalité, de notre langue et de notre sang. Puisons abondamment à la source toujours si pure et si féconde du vrai génie français. Il nous donnera non seulement les éléments les plus confor*mes à notre nature* et à notre sentiment, mais nous y trouverons toujours l'inspiration, le patriotisme, les plus grandes vertus — quoi qu'on en dise — dans toute leur *force et leur sublimité*. Il nous donnera la haute culture, la philosophie et les sciences dans toute leur profondeur, les lettres dans toute leur perfection et les arts *dans toute leur beauté*. La France, c'est notre mère! c'est notre sang! c'est notre langue! C'est elle qui a imprégné notre chair et notre sang de ces qualités et qui nous a trans*mis ces institutions*, ces traditions qui ont fait de nous la race vigoureuse et prospère que nous sommes aujourd'hui. Il ne saurait être question pour nous à son égard d'abandon, de reniement, mais simplement question de sélection prudente et éclairée. Malgré certaines erreurs, certain sectarisme, certains éléments et agents de dis*solution*, de toutes les civilisations contemporaines, la France est encore et malgré tout celle qui offre les plus grands exemples de force, de vertu, de foi, de grandeur et de beauté. Aimons-la donc passionnément et tâchons de l'imiter dans tout ce qu'elle a de puissant, de solide, de beau, de grand, de noble et de généreux et nous donnerons ainsi à notre jeune pays l'inspiration, la vigueur et la stabilité, de même que le lustre le plus brillant que puisse désirer une jeune civilisation.

Tels sont la pensée, le rêve et le voeu d'un de ceux qui ont eu l'honneur et le bonheur de combattre pour elle, et de la contempler dans toute l'horreur et la sublimité de *son martyre.* *R. de Salaberry..*

Les Centres Franco-Canadiens

SERVICE SPECIAL DU "PATRIOTE DE L'OUEST"

S. MAURICE DE BELLEGARDE, Sask.

Mercredi, 3 février, avait lieu une séance récréative donnée par les jeunes gens de St-Maurice. La préparation de notre nouvelle salle paroissiale, la construction du théâtre, l'arrivée des chaises, la peinture du rideau et des décors, tout cet ensemble avait rétardé la fête depuis *si longtemps annoncée*, si impatiemment attendue ! A l'heure dite, salle comble, Bon nombre de nos amis de St-Antoine, de St-Raphaël, de Wauchope, de Grande Clairière étaient venus se joindre à nous. Messieurs les curés de St-Antoine et de St-Raphaël nous avaient honorés de leur présence toujours si appréciée.

Inutile de louer nos artistes, anciens ou nouveaux: dans la comédie, dans le drame, dans le monologue ou la chanson, tous se sont acquittés de leur rôle à la satisfaction générale. La splendeur et la richesse des costumes ajoutaient au plaisir des yeux un vif sentiment de couleur locale vraie. Quand on voyait les personnages si animés de chaque pièce se mouvoir au milieu des décors splendides, oeuvre de notre ami, Henri Prost, de Dumas, l'illusion était complète: on se serait cru transporté tantôt dans une chaumière bretonne, tantôt dans une clairière de l'Armorique, ici, près d'un calvaire de granit, là, dans une maison bourgeoise.

Aussi, les applaudissements sans cesse répétés, montrèrent à nos acteurs comme à nos pianistes et à notre excellente fanfare, combien tous appréciaient le régal artistique et musical qui leur était offert; ce qui n'empêcha personne de goûter la délicieuse collation servie par les dames de la paroisse. Les heures semblèrent courtes à tous; il était tard déjà quand la séance prit fin; et, malgré la date, le mois, la saison, comme la température était délicieuse, ce n'est pas faire de la poésie fantaisiste, mais exprimer un fait réel, en disant que la clarté de la lune chantait dans la nuit tiède, lorsque chacun, satisfait d'une si bonne soirée, regagna joyeusement sa demeure, en se disant: A quand la soirée des demoiselles ?

Le produit de la soirée a été de $303.50.

Baptêmes: En janvier: Le 17, Arthur Maurice Joseph, fils de Alexandre Wolensky et de Marie Sylvestre. Parrain, Joseph Sylvestre; marraine, Marie Sylvestre, née Gofflot.

Le 19: Louise Marie, fille de Désiré Vermeylen et de Justine Ferey. Parrain: Georges Monin; marraine, Denise Monin.

Le 21: Anne-Marie Violetta, fille de Clovis Renard et de Julia Nevraumont. Parrain, André Renard; marraine, Justine Nevraumont.

Le 24: Marie Octavie Séraphine, fille de Paul Wilvers et de Alphonsine Martin. Parrain, Norbert Martin; marraine, Zoë Wilvers, née Renard.

Le 25: Ernest Pierre Gislain, fils d'Aimé Buissé et de Marie Blérot. Parrain par procuration, Joseph Buissé, représenté par Henri Blérot; marrain, Thérèse Blérot.

En février: Le 22: Fernand Pierre Edouard, fils d'Albert Blérot et de Marietta Colleaux. Parrain : Henri Blérot; marraine, Thérése Blérot.

Le 7: Armand Louis François, fils d'Auguste Revet et d'Anna Beaudry. Parrain: André Revet, marraine, Louise Revet.

GRAVELBOURG Sask,

CHRONIQUE DE LA PAROISSE

Formules Françaises

Au prône de la messe paroissiale, dimanche, le 7 février, M. le Curé Chs Maillard a fait un chaleureux appel auprès des paroissiens d'exiger des formules françaises pour la perception de l'impot sur le revenu.

Les Canadiens-français se doivent à eux-mêmes et à leur nationalité d'exiger des questionnaires de l'impot dans leur langue maternelle, qui est langue officielle du Canada aussi bien que l'anglais dans tous les départements des services fédéraux. C'est là un devoir de fierté nationale, un moyen pratique de revendiquer l'usage habituel et régulier de la langue française et les droits de notre survivance dans nos relations multiples avec le gouvernement fédéral du pays.

Tout contribuable de langue française a droit à des formules françaises de l'impôt sur le revenu, a dit éloquemment M. le Curé, à lui de les demander courtoisement et de les exiger fermement.

Il est à espérer que cet appel autorisé sera entendu de tous et que tous s'empresseront d'accomplir fièrement à ce sujet leur devoir avec un vif sentiment de leurs responsabilités patriotiques.

CHRONIQUE DU COLLEGE

Lauréats des Examens

Les élèves suivants ont obtenu les premiers rangs dans chaque classe aux examens semestriels de janvier, 1926:

Philosophie: 1er, M. Léo-Pol Sabourin; 2e, M. Joseph Lafrance : IIe Forme, 1er, M. Irénée Tourigny; 2e, M. Paul Piché; Ière Forme, 1er, M. Arsène St-Pierre; 2e, M. Henri Paradis; Classe d'Affaires, 1er, M. Joseph Ross; 2e, M. Maurice Simoneau; IIe Commerciale, 1er, M. Raymond Bouliane, 2e, M. Walter Rousselle; Ière Commerciale, 1er, M. Paul-Emile Térault; 2e, M. Lionel Joannis; Eléments Français, 1er, M. Gérard Laplante; 2e, M. Fernand Bédard ; Préparatoire, 1er, M. Roland Bouliane; 2e, M. Roland Pinsonnault.

ALBERTVILLE, Sask.

—Lundi, le 8, M. le curé bénissait le mariage de M. Jos. Beaudoin de cette paroisse. Durant la messe, des cantiques appropriés furent exécutés par le choeur. Mlle Annette Beaudoin chanta un solo, et Mlles Lauréanne Painchaud et J. Lupien, un duo.

Dans la soirée, de nombreux amis se poignirent aux parents pour fêter les nouveaux mariés. Un magnifique souper fut servi chez les parents de la mariée, M. et Mme N. Beaudoin.

—Dimanche, le 7, l'honorable Latta et M. Davis, M.P., notre député provincial, sont venus tenir une assemblée politique.

—M. Aurèle Lambert du Montana est en visite chez son père. A cette occasion, il y eut grosse veillée chez le père en l'honneur de son fils.

—M. et Mme Lambert sont de retour de leur voyage à Gravelbourg

—Le jeune Caron, du collège de Gravelbourg, pour raison de santé a quitté le collège et est en repos chez ses parents.

—Mme Rose Lafrenière de Prud'homme est en visite chez sa soeur Mme Morin.

—M. et Mme Caboche de Prince-Albert étaient de passage ici le 7 à Albertville.

—Mlle Clara Hébert est retournée travailler chez le Dr Eld, la semaine dernière.

—Plusieurs Canadiens d'Albertville ont tenu à aller entendre M. Martel de Gravelbourg qui vient prêter main forte à Henribourg à M. Gardiner dans une assemblée politique.

BILLIMUM, Sask.

—Le 19 janvier M. Jack Gallant avait la douleur de perdre un de ses jumeaux, de la rougeole. Nos sincères condoléances.

—M. Jos. Brière est nommé délégué pour aller à Régina le 23 de mars pour la convention des conseillers. Nous lui souhaitons bon voyage.

—Le 19 janvier, M. Philéas Brière conduisait à l'autel Mlle Philiberte Larochelle, de Ponteix, Sask. Le lendemain, les jeunes mariés ont pris le train pour Régina.

—Le 10 février, M. Sinaï Brière conduisait à l'autel Mlle Lucia Dumont du Lac Pelletier, d'où ils prirent le train pour Régina.

—Mlles Alice et Marie Brière sont en visite chez leur tante Mme Patoine.

—M. et Mme René Privée ont été passer les fêtes de Noël et du jour de l'an chez leurs parents à Ponteix avec leurs deux jeunes enfants.

—Le 21 janvier nous avons eu notre assemblée d'école annuelle. M. Adélard Descoteaux fut élu commissaire par acclamation. Tout se passa bien malgré quelques petites discussions.

—Mlle Rosianne Monjcon fut nommée secrétaire d'école, pour remplacer M. Raphaël Descoteaux à cause de son prochain départ.

—M. Ernest Maillot est revenu d'un court voyage de Moose-Jaw et Lafleche.

—Notre député libéral M. C. D. Donnelly est parti pour Ottawa pour notre chemin de fer du C.P.R.

—Il y a encore beaucoup de bonnes terres à prendre: à vous autres Canadiens-français de venir vous placer parmi nous.

—Les 14, 15 et 16 février, nous avons eu nos Quarante Heures.

MARCELIN, Sask.

Dimanche dernier une soirée de bienvenue à notre Curé, le Père Adam était organisée par la paroisse et dans deux adresses bien senties, une anglaise par Monsieur Léonard Rutten et une française par le président des syndics — la paroisse remerciait le Père Curé pour son dévouement inlassable. Un magnifique programme de *musique* et de déclamation fit les délices de l'assitance qui faisait salle archicomble. Madame Dorais était au piano avec ses dons d'artiste, Mademoiselle M. Duffy chanta, toujours avec le même brio. Achille Despins fut rappelé. Des déclamations par Jeanne Landry et Marie-Anna Marin furent très goûtées parce que bien choisies d'abord et très bien déclamée ensuite. Le R. Père Valiquette, le nouveau curé d'Aldina, qui avait préparé la soirée nous donna avec son enthousiasme ordinaire, premièrement le chant de la "Survivance", ce cri de victoire poussé par le coeur poétique et patriotique du Chancelier de Prince-Albert, Monsieur l'abbé Desmarais. Et au cri de "ENCORE", il donna une très jolie déclamation. Et vint le tour de notre curé qui exprima toute sa reconnaissance pour la jolie bourse qu'on venait de lui offrir pour son coffre paroissial, le seul qui l'intéresse dans le moment. Et il raconta dans son style à lui le voyage de la "Survivance" faisant voyager d'une manière vivante ceux qui n'avaient pas eu le bonheur de faire le voyage en réalité.

Plusieurs des voyageurs commencent à nous revenir. J.-B. Godbout est arrivé jeudi, Carmel Marquis est revenu dernièrement, prenant son monde par surprise. Il aurait voulu aller visiter ses parents et amis de la Nouvelle-Angleterre, mais il paraît que les Yankees lui ont refusé son billet d'entrée au pays de l'oncle Sam. Evidemment ils ont eu peur de sa taille d'athlète et de sa mine d'honnête homme. Ces sortes de personnages ne sont pas en honneur au pays des bootleggers, des brigands et des bandits.

Joseph Germain, et sa petite moitié sont revenus, eux, au commencement de la semaine. Joseph Casavant mercredi. Ca rentre. Ca rentre, et tous enchantés de leur voyage. On parle de nouvelles recrues pour le printemps venant de l'Est, pour notre district de Marcelin.

Tant mieux, on n'en aura jamais trop de ces bons Canadiens de la bonne Province de Québec pour prendre nos riches terres de la Saskatchewan.

Mercredi soir, nous avions une assemblée politique en faveur de l'honorable King. La salle paroissiale était comble. Le premier orateur fut M. Charles Mac Donald notre généreux député qui, avec le consentement de ses mandataires résigna son siège pour ouvrir le comté en faveur du Premier ministre. M. MacDonald a senti par l'enthousiasme combien ses électeurs étaient fiers de lui, ce qui fut fort souligné par un vote de remerciements et de félicitations présenté par le président de l'assemblée Paul Coleaux et acclamé par la foule. Puis vint le Maire Martel de Gravelbourg qui parla en français. Enfin le ministre de l'Education, l'hon. Latta. Ce dernier fut particulièrement intéressant, si *clair, si fin et si digne*. Son discours fit une forte impression sur tous les auditeurs qui représentaient tous les *groupes*: Français, Anglais, Allemands, Doukhobors et Roumains. Le lendemain le Ministre visitait notre école de Marcelin accompagné par le Père Curé, les membres de la Commission scolaire: MM. Landry, Charbonneau et Viau, ainsi que par M. Martel et le R. P. Valiquette. Une adresse anglaise fut lue par Sylvia Beaulac, et une magnifique déclamation fut donnée par Marie-Anna Paquette et Marguerite Leask.

Le Ministre fut *grandement* impressionné par l'anglais si parfait que parlaient ces élèves canadiennes-françaises. Il prétend que les Anglais les plus instruits en entendant *parler nos élèves*, ne pourront jamais croire que ce sont des Canadiennes-françaises.

Eloquent démenti aux ignares doublés de fanatiques qui crient et braillent dans leurs sentinels orangistes contre nos écoles bilingues. Nos commissaires d'Ecole sont allés *mardi dernier* visiter l'école de Rosthern avant de décider l'agrandissement de la nôtre. On attend la visite prochaine de l'architecte du département de Régina *pour décider* de la construction qui doit se faire au printemps.

—Etaient de passage au presbytère la semaine dernière, MM. les curés Valiquette, Laplante, Arès et Girouard. M. Girouard nous quitte en route pour sa nouvelle paroisse via Prince-Albert.

—On enterrait la semaine dernière l'enfant Létourneau, âgée de [illegible] jours seulement.

S'il y avait moins de demande

Il existe depuis quelque temps. le par le monde, un nouveau genre d'épidémie qui s'attaque aux gens qui manient la plume mais dont souffre tout le reste du genre humain.

C'est comme une espèce de démangeaison qui prend tous les écrivains et qui ne leur laisse aucun repos tant que ces messieurs n'ont pas produit leur petit article sur "La jeune fille moderne". Il s'ensuit que le lecteur ne peut plus ouvrir un journal ou une revue sans que son regard tombe sur un article de cette espèce dans lequel se promène la jeune fille du siècle avec tout son cortège d'excentricités. Les cheveux courts et la robe aux genoux, elle danse d'une ligne à l'autre jusqu'à ce que la plume éreintée, en arrive à la signature.

Et pendant ce temps la jeune fille en question enchantée de toute cette publicité, fière de l'attention qu'elle provoque, se torture l'esprit pour inventer quelque chose de nouveau qui puisse exciter la verve de ces messieurs. Et la plupart du temps, ceux qui en écrivent le plus long sur le sujet sont vus le soir en compagnie de la plus moderne de ces jeunes filles. Où est donc la logique de tout ceci?

Pourquoi l'homme ne montre-t-il pas sa désapprobation par des actes plutôt que par des écrits inutiles. Pourquoi s'obstine-t-il à promener la jeune fille écervelée plutôt que celle qui est sage? Pourquoi encourage-t-il par son rire les boutades et les gestes *garçonniers* d'un groupe de jeunes folles au lieu de leur tourner le dos? Pourquoi baille-t-il en compagnie d'une jeune fille qui converse intelligemment et s'amuse-t-il tant avec celle qui n'a pas de tête *mais qui danse* comme un ange?.

Messieurs les écrivains qui vous *lamentez sur la jupe courte*, allez donc voir quel sort est réservé à la jeune fille qui porte une jupe longue. Elle fait tapisserie dans toutes les places d'amusements et s'ennuie à *mourir*.

S'il y avait moins de demande pour la jeune fille aux idées modernes, *croyez-moi*, celle-ci reprendrait vite sa conduite d'autrefois. Car elle n'en peut *plus* à force de surmenage et ne demande pas mieux que de plaire naturellement sans avoir recours à tous ces artifices qui l'épuisent et la vieillissent avant l'âge.

PERVENCHE

M. l'abbé L.-P. Gravel

(Suite de la page 1)

gouvernement fédéral en même temps que missionnaire-colonisateur du diocèse de Saint-Boniface, et vint établir ses quartiers généraux à Moose-Jaw.

Fondation de Gravelbourg

La carrière de M. Gravel dans l'Ouest canadien couvre une période de vingt années, de 1906 à 1926. Au cours de cette carrière si bien remplie, il a déployé une activité et une énergie dont peu d'hommes sont capables. Aussi il a succombé prématurément à la tâche. Mais il n'était pas homme à vivre une vie tranquille et réglée dans l'exercice du ministère. La colonisation française dans le sud de la Saskatchewan était un vaste champ ouvert à son activité. Il s'y jeta avec toute l'ardeur dont il était capable. L'histoire de ce qu'il a fait s'écrira un jour, il y faudra tout un volume, peut-être deux ou trois. Dans cette notice biographique, qui doit nécessairement être courte, qu'il suffise de rappeler que M. Gravel s'est mis, dès son arrivée à Moose-Jaw, en relations avec les autorités civiles du pays, et qu'il ne tarda pas à acquérir auprès d'elles une influence qui n'a fait depuis que grandir. C'est grâce aux accointances qu'il avait su se ménager dans les hautes sphères, que ce fût dans le domaine des affaires, ou dans les bureaux de direction de chemins de fer, ou encore dans le monde politique, qu'il parvint à atteindre le but qu'il s'était assigné. Ce but, c'était d'emmener les nôtres en Saskatchewan et d'empêcher leur éparpillement sur une vaste étendue de territoire; c'était de les grouper ensemble sur quelques townships, afin qu'ils y fussent les maîtres, et pussent s'y développer et prospérer avec leurs églises et leurs écoles, et aussi avec leurs établissements commerciaux et industriels, avec leurs hommes de profession et de métier, et leur organisation municipale et politique. Tous ceux qui ont vécu à Gravelbourg entre 1906 et 1910 savent que ce n'était pas là une chose facile. Les colons de langue anglaise arrivaient alors en foule, et leurs yeux étaient bien vite attirés par la magnifique vallée sur laquelle s'étend aujourd'hui la paroisse de Gravelbourg. Mais le "Père Gravel" veillait sur sa colonie. Elle se remplit bientôt de colons de langue française. Qu'on se rappelle la construction des premiers ponts et dans des circonstances où ce n'étaient pas là des choses faciles à obtenir: la construction de la ligne du télégraphe du gouvernement jusqu'à Gravelbourg, et l'installation d'un agent local; la construction d'une salle d'immigration; la construction d'un bureau de poste; l'établissement d'une sous-agence des terres de la Couronne. Tout cela nous est arrivé avant le chemin de fer, et c'est Gravelbourg qui, de préférence aux établissements anglais des environs, fut l'objet de toutes ses faveurs. Pourquoi cette colonie naissante était-elle aussi favorisée? Tout simplement parce que le Père Gravel, son fondateur, veillait sur son berceau; c'est parce qu'il dépensait son temps, son énergie, et les ressources de sa belle intelligence dans des démarches auprès des puissants du jour, dans les bureaux publics, chez tous ceux qui, de près ou de loin, pouvaient aider à sa cause, à Ottawa, à Régina, partout où il espérait trouver des hommes ou des institutions susceptibles de promouvoir les intérêts de Gravelbourg.

Développement du district

N'oublions pas non plus, que nous devons au Père Gravel, en grande partie, la construction de la ligne du Canadien Nord à travers Gravelbourg. Chacun sait que ce chemin de fer se bâtissait alors avec des subsides provinciaux. Quoique le Pacifique eût décidé de bâtir sa ligne tout près de nous, à Laflèche et à Meyronne, et que des prophètes de malheur nous prédisaient que nous serions longtemps, peut-être toujours, à douze milles d'un chemin de fer, le Canadien Nord est venu chez nous quand même. L'on saura, un jour, toute la part de mérite qui revient au Père Gravel dans l'heureuse issue des négociations qui nous ont emmené le chemin de fer. Dès ce moment Gravelbourg était assis sur des bases solides. Il ne devait plus guère craindre la concurrence. Sa marche a été, depuis lors, très rapide: le développement économique de la ville et de la campagne; l'augmentation de la population; la création d'un centre judiciaire avec un juge résidant; la venue des Religieuses de Jésus-Marie, et la construction de leur magnifique couvent où elles dirigent un pensionnat en même temps que notre école publique et notre "High School". En accomplissant tout cela les citoyens de Gravelbourg ont eu dans le Père Gravel un aide actif et efficace: il faisait pour eux le travail que les villes de l'Ouest demandent généralement à leur chambre de commerce. Mais bien rares sont les Chambres de Commerce assez chanceuses pour s'assurer les services d'un homme aussi actif, entreprenant et aussi bien doué que le Père Gravel.

Un deuil pour l'archidiocèse de Régina et la Saskatchewan française

Lors de la division du diocèse de Saint-Boniface, nous sommes tombés sous la juridiction spirituelle d'un homme très distingué dans la personne du premier évêque de Régina, S. G. Mgr Mathieu. Sa grande réputation d'éducateur l'avait précédé dans l'Ouest. Sous son aile bienfaisante nos institutions religieuses progressent et se développent. Nous lui sommes reconnaissants d'avoir assuré l'existence de notre collège Mathieu, le seul collège français de la province. Les RR. PP. Oblats le dirigent aujourd'hui d'une façon admirable; mais ils n'oublient pas, nous en sommes sûrs, l'ouvrier de la première heure, le Père Gravel, que nous retrouvons toujours au début de toute oeuvre qui compte pour quelque chose à Gravelbourg, que cette oeuvre soit religieuse ou laïque. Sa G. Mgr Mathieu perd en lui un auxiliaire efficace. Nous sommes certains que son coeur de père saigne, en ce moment, de la blessure que la mort de M. Gravel lui a faite. M. le curé Maillard de Gravelbourg déplore la disparition d'un ami dévoué, d'un collaborateur sympathique. Le clergé regrette un de ses membres les plus actifs et les plus dévoués, et Gravelbourg pleure son fondateur en même temps que le meilleur ami et protecteur qu'il aura peut-être jamais.

Un grand deuil vient donc de frapper la ville de Gravelbourg, et le diocèse de Régina, par la mort prématurée de M. l'abbé Gravel. La Saskatchewan française perd en lui un prêtre pieux et zélé, un patriote averti et militant, un missionnaire-colonisateur actif, un apôtre dévoué de l'éducation, un initiateur remarquable d'oeuvres catholiques et nationales. Ame droite et loyale, nature franche et sympathique, intelligence aux larges horizons, aux visions pleines d'envergure, d'idéal et de désintéressement, le regretté défunt n'avait de souci et d'ambition ici-bas que pour l'honneur de l'Église, la grandeur de la patrie canadienne, le relèvement économique de ses compatriotes et la survivance de sa race. La magnifique floraison d'oeuvres patriotiques et religieuses qui entoure sa tombe comme d'une impérissable couronne fera vivre à jamais son nom dans les annales de la Saskatchewan française.

Sur cette tombe fraichement ouverte, avec le pieux tribut de leurs ferventes prières, Gravelbourg reconnaissante et les Franco-Canadiens de la Saskatchewan déposent le respectueux hommage de leur admiration et de leur gratitude.

R. I. P.

P.S. — Survivent au Père Gravel, cinq frères: l'hon. juge Alphonse Gravel, le Dr Maurice Gravel, M. Emile Gravel, avocat, M. Guy Gravel, pharmacien, tous de Gravelbourg; M. Wilfrid Gravel, du département des Archives de la Police à Cheval à Ottawa; deux soeurs: Berthe, épouse de l'honorable juge Joseph Demers, de Saint-Jean d'Iberville, P. Q., et Laurianne, épouse de M. *Georges Hébert*, avocat de Gravelbourg.

Hommage de Mgr Mathieu à M. l'abbé L.-P Gravel

Archevêché de Régina, 11 février, 1926

Bien chers collaborateurs,

On l'a remarqué avec raison: la vie humaine, en se prolongeant, devient semblable à cette fameuse *Voie Appienne* faite pour user les siècles: Elle est bordée de tombeaux.

Une autre tombe vient de s'ouvrir dans l'Archidiocèse. M. l'abbé L.-P. Gravel s'est endormi pour l'éternité. Consolé par les secours de la religion, plein d'espoir immortel, sa mort a été le dernier rayon d'un beau jour qui présage pour le lendemain une lumineuse aurore. Il a accueilli doucement l'Ange de la mort, le messager de Dieu, et c'est avec une foi ardente, une grande résignation et une radieuse espérance qu'il donna aux siens, dont il était éloigné, rendez-vous dans la patrie des amours éternels.

Vous l'avez connu; vous savez qu'il était un prêtre dont la vie a été un long dévouement; ce n'est pas sur sa tombe qu'on pourra graver ces mots de l'Ecriture Sainte: "scribe hunc virum sterilem, ci-gît un homme qui n'a rien fait."

Il avait reçu cette grande grâce de naitre au sein d'une famille foncièrement chrétienne; on y vivait de probité, de religion et d'honneur. Le père, homme distingué, y donnait l'exemple d'une vie pure et honnête; la mère, par sa ferveur et son zèle, excitait, soutenait, encourageait ceux qui l'entouraient dans les voies du salut.

Il fut placé au collège de Nicolet sous la direction de saints prêtres qui veillent avec une sollicitude scrupuleuse sur le cher troupeau confié à leurs soins. Après ses études théologiques faites au grand Séminaire de Montréal, le 28 août 1892, il était prêtre, il montait à l'autel, l'âme parfumée de l'onction sainte, enrichie de pouvoirs accablants pour la faiblesse humaine, avec la conscience de son infirmité personnelle, il offrait l'agneau sans tâche immolé dès l'origine des siècles. Il sentit la soif de n'être pas un sacrificateur égoïste et d'être à son tour une victime broyée et immolée pour l'amour de ses frères et pour la gloire de Dieu.

Pendant quelques années, il exerça le saint ministère à New-York, mais il avait la mémoire du coeur; il n'oubliait pas la belle Province de Québec où ses compatriotes vivent si heureux; il aimait tout le Canada qui a reçu du Créateur les plus admirables dons que puisse rêver un peuple, pays "beau en toute perfection", pour user de la pittoresque expression du grand Champlain. Il savait quel bien pouvait faire un prêtre intelligent et zélé dans nos immenses prairies de l'Ouest appelé à jouer un rôle si important dans notre histoire nationale. Accédant au désir de S. G. Mgr l'archevêque de St-Boniface, il vint ici comme missionnaire-colonisateur.

Il avait l'attachement à la patrie qui est un sentiment naturel, inné, irrésistible, juste et légitime; il voulait donner tout ce qu'il avait d'intelligence et de coeur pour la rendre prospère et heureuse. Et ce sentiment était épuré, fortifié, divinisé par le sentiment religieux. L'amour de l'Eglise et l'amour de la patrie se fondaient dans le coeur de M. l'abbé Gravel en un seul amour, primant tous les autres.

Sa mission serait ardue; elle serait laborieuse, exposée à être contredite, contrariée; il serait aux prises avec des situations bien délicates, avec beaucoup d'incessantes difficultés; mais il avait une âme trempée de vaillance et d'énergie; il avait cette volonté forte et vaillante que n'émeuvent pas les obstacles, que ne rebutent pas les épreuves, que ne ralentissent pas les luttes. Il croyait le bien réalisable même quand il est difficile à atteindre; son espoir grandissait en raison même des obstacles qu'il fallait rencontrer; il savait que contenter tout le monde, il ne faut pas s'en flatter, dès que l'on fait quelque chose et que l'on est quelqu'un; comme César, il estimait que rien n'était fait tant qu'il restait quelque chose à faire. Il travailla toujours avec le coeur de l'homme qui se rend compte de la force que lui donnent ses relations avec le Tout-puissant et qui s'en remet avec confiance à la Providence.

Quelle contribution il a donnée au développement de la belle paroisse où il a eu sa résidence et à la fondation des oeuvres si utiles qui y font tant de bien! Quelle reconnaissance lui doivent aussi les paroisses environnantes! Partout l'homme intelligent et honnête peut suivre le sillon qu'il a tracé dans cette belle partie de la Province comme on aperçoit encore le remous d'une puissante hélice alors que le bateau à vapeur a déjà disparu dans les brumes.

En remplissant ce qu'il croyait être son devoir, que de courses fatigantes il a dû faire, que de souffrances il a endurées, que d'heures données à un travail obscur et sans gloire! Mais il savait qu'il ne faut pas trop songer à notre faiblesse, ne pas se laisser effrayer par les difficultés de la tâche que Dieu nous impose de peur d'attirer sur nous la foudroyante apostrophe du Seigneur: "modicae fidei, quare dubitasti? homme de peu de foi, pourquoi hésitez-vous?" Pour lui il faut espérer dans la puissance de Dieu qui fait toujours nos affaires quand nous faisons les siennes; il faut toujours espérer dans la bonté de Dieu qui n'abandonnent pas ceux qui l'aiment et veulent travailler pour lui.

Aussi, à la fin de sa vie, en jetant un regard sur cette belle partie de la Province au développement de laquelle il avait tant travaillé, il devait éprouver la joie du moissonneur qui, à l'automne regarde avec plaisir la gerbe lourde d'épis se dresser au bout de son champ et qui oublie tout à fait les travaux de la semaille.

Et cette tâche, il l'a remplie jusqu'à la fin de sa vie. Il y a quelques semaines, avant de quitter Montréal où il allait travailler au succès d'une bonne oeuvre, il refusa de suivre le conseil qu'on lui donnait de ne pas entreprendre de pénible voyage. Pour lui, s'il y a péril de tomber et de mourir à l'oeuvre, tomber pour tomber, mieux vaut tomber victime du devoir. C'est tomber alors comme l'arbre qui a donné son fruit, qui laisse sa graine, c'est-à-dire la semence de sa multiplication. Il avait fait sienne cette parole de Bossuet: "Point de travail quand nous serons dans le lieu du repos, mais point de repos tant que nous serons dans le lieu du travail."

Nous garderons tous à jamais le souvenir du bien qu'a fait dans notre archidiocèse ce prêtre pour lequel l'admiration ira toujours croissant à mesure que les années s'éloigneront de lui. Nous prierons et nous ferons prier pour lui afin que nos prières l'aident, s'il en est besoin, à recevoir de suite la récompense d'une vie donnée tout entière au service du Divin Maître. Placée près de Dieu, son âme deviendra encore plus large, plus affectueuse, et puisse-t-il nous obtenir les grâces d'être tous de vrais apôtres des âmes, nous donnant, nous dépensant, nous consumant pour Jésus qui a été si bon pour nous.

Agréez, bien chers collaborateurs, l'assurance de notre paternelle affection et de notre entier dévouement.

✠OLIVIER-ELZEAR,
Archevêque de Régina.

Les Centres Franco-Canadiens

SERVICE SPECIAL DU "PATRIOTE DE L'OUEST

MONTMARTRE, Sask.

Décès

M. et Mme André Ferraton ont eu la douleur de perdre leur fils Joseph-Aimé, décédé à l'âge de deux ans, à l'hôpital des Soeurs Grises de Régina, des suites de la méningite.

A la famille éprouvée, nous offrons nos sincères sympathies.

Nos malades

Mme Edmond Perras qui a été gravement malade et qui a été retenue au lit une couple de semaines se porte bien maintenant.

Edmond Pierson, fils de Paul, qui a été dernièrement opéré pour l'appendicite est en bonne voie de guérison.

De retour

MM. Edmond Lévesque et Hormidas Lapierre sont de retour dans la paroisse après avoir passé quelques mois dans l'Est.

M. et Mme W. Coupal ainsi que M. L.-P. Côté sont revenus de leur promenade de quelques semaines dans la province de Québec.

Ils se disent enchantés de leur beau voyage avec la "Survivance franco-canadienne".

En promenade

Mme I. Crégan est allée en promenade à Régina la semaine dernière avec son fils Jimmy.

Alcool

Il ne profite ni aux vendeurs ni aux buveurs.

Danse

"Les danses sont comme les champignons. Les meilleurs ne valent rien du tout".

(S. Francois de Sales)

"La danse est la tristesse des anges et l'allégresse des démons".

(S. Cyprien)

Carême

Nous entrons dans la sainte période quadragésimale. Vivons plus saintement, accomplissons plus fidèlement nos devoirs d'état et de religion et faisons pénitence davantage pendant ce saint temps du carême.

Rappelons à notre mémoire ces paroles de l'évangile: "Nous ne pouvons être glorifiés avec J.-C. que si nous souffrons avec lui."

PRUD'HOMME, Sask.

Dimanche, le 7 février, sous le patronage de la Ligue des femmes catholiques, eut lieu une charmante soirée "du bon vieux temps". Les paroissiens de Prud'homme avaient répondu avec empressement à l'invitation des dames patronnesses, et remplissaient littéralement la grande salle paroissiale. On a pu rire de bon coeur au spectacle des costumes variés, typiques et vraiment originaux dont s'étaient affublés la plupart des participants. Ces accoutrements divers et bizarres nous rappelaient à merveille le bon vieux temps, où nos pères portaient fièrement la blouse d'étoffe du pays, le ceinturon de laine rouge, la chemise de toile et les souliers "sauvages". On s'est amusé ferme à la façon des temps anciens. Les différents jeux qui faisaient les délices des soirées d'autrefois furent fidèlement exécutés, au grand amusement des spectateurs. Récitations, violon, chansons à répondre, tout évoquait un passé, où, pardonnez-moi ma franchise, nos aïeux savaient s'amuser infiniment mieux que les guindés et les snobs de nos jours. A tous les points de vue, la soirée a été un franc succès. Voulant imiter la gracieuse et large hospitalité de nos bonnes vieilles mères canadiennes, les dames patronnesses firent servir un succulent goûter à leurs nombreux et joyeux convives. Tous se quittèrent, heureux d'avoir passé une charmante veillée, mais chagrins de se séparer et de mettre fin à d'aussi *agréables moments.*

Le 3 février, Mme Aimé Masson donnait le jour à une mignonne enfant, qui reçut au baptême les noms de Marie Thérèse Lucille. Parrain et marraine: M. et Mme Jos. Houle, oncle et tante de l'enfant.

Le lendemain, 4 février, Mme Jos. Houle faisait cadeau à son mari, d'une jolie et première fille qui fut baptisée sous les noms de Thérèse Aline, Eglantine. M. et Mme Gédéon Masson, oncle et tante de l'enfant, furent ses témoins sur les fonts baptismaux.

FOURNIERVILLE, Sask.

Le 8 février, M. et Mme Louis Fournier avaient la douleur de voir mourir leur enfant bien-aimé, Gaston, âgé de 3 ans et demi.

—Mme Pierre Chagnon est bien malade d'une pneumonie.

—M. et Mme Léo Fauchon ont fait baptiser un fils sous les noms de Joseph-René.

—Il y a quelques cas de maladie tout autour de nous. L'hiver est pourtant bien beau.

Mlle M.-Anne Fournier retournera bientôt reprendre sa classe à Dollard.

—Sont attendus bientôt: M. et Mme A. Laberge, Aut. et Noé Chabot, A. Fauchon et A. Dion de leur voyage dans l'Est. M. Louis Tardif est revenu après avoir visité ses parents dans l'Est. M. et Mme Ludger Couture qui ont fait le voyage avec la Survivance nous reviendront ces jours-ci, paraît-il.

—M. Jos Gaudet de Maria Cane, est venu se fixer ici avec sa famille Bienvenue!

WILLOW-BUNCH, Sask.

Dimanche dernier, le 7 février, avait lieu l'ouverture du nouvel hôtel qui porte le nom de "Le Manoir Hôtel." A l'occasion de l'ouverture, un dîner fut servi de 5 heures de l'après-midi à huit heures du soir. Pendant les quelques heures où la salle à manger fut ouverte, on y vit tous les gens du village, à quelques exceptions près, venir s'atabler.

Pendant le repas on put lire sur toutes les figures, le bon vouloir d'aider M. Jutras qui certainement fit de grands sacrifices pour donner au village un hôtel digne de Willow-Bunch où tout le monde et en particulier les voyageurs pourront trouver chambre et pension à des prix très modérés, si nous regardons le confort qu'ils y trouveront.

Pendant le diner, aux tables d'honneur on voyait MM. les abbés Kugener, curé de la paroisse, et E. Fortier, vicaire et aumônier temporaire de toute la partie sud de Willow-Bunch; M. le Docteur Godin dont le retour de Paris a été grandement désiré et apprécié. Etaient aussi à l'honneur, M. Jos. Beaulne, marchand général, M. et Mme O. Hallé, premiers pionniers de la place, M. et Mme Mathieu, agent des compagnies de machineries, M. le comte de LaForest, M. F.-X. Bellefleur, employé du gouvernement, etc., etc.

Si nous avions à nommer les cent quinze convives, demoiselles, dames et messieurs qui sont venus s'attabler les uns après les autres, il nous faudrait parcourir tous les alentours de Willow-Bunch.

La longueur totale de l'difice est de 90 pieds par 28 de large avec grande véranda, genre Bungalow. Il contient une vaste salle à manger où 36 couverts peuvent être mis à la fois. Il s'y trouve en plus de la vaste salle d'attente, un parloir où les dames peuvent se rendre, soit pour faire de la correspondance, ou se reposer comme bon leur semble.

Les quinze chambres à l'usage du public sont pourvues de l'ameublement nécessaire pour donner le confort désiré. L'électricité est fournie par un plan Caron, manufacturier canadien. En somme, chacun peut voir que M. Jutras mérite les encouragements de tout le monde, de préférence aux deux restaurants chinois. Encourageons les nôtres d'abord, puis ensuite les autres, s'il en reste.

Le prix des repas est de cinquante sous, et celui des chambres est de une piastre et demie.

—M. et Mme Jutras nous prient de remercier cordialement les personnes qui se sont rendues, soit pour dîner, soit pour visiter et de les excuser auprès de ceux qui ont été obligés de s'en retourner sans pouvoir prendre le dîner, faute de places libres.

Il y a rumeur que M. Léopold Sylvestre ayant vendu son magasin à M. Lebel, doit entrer en société avec le docteur Godin, et que tous deux dirigeront la pharmacie à la place de M. H. Jutras qui désormais se donnera tout entier au service du public au Manoir Hôtel.

Si c'est vrai, nous souhaitons au nouvel associé le meilleur succès possible.

—Le personnel de l'hôpital Pasteur est placé sous la direction de Mlles Alice Lacoursière, graduée garde-malade, de l'hôpital St-Boniface, Man. et des hopitaux de Montréal; Lucienne Godin, graduée garde-malade de l'hôpital de Régina, Sask. et des hopitaux Moya, Rochester.

Chronique Médicale

Lumbago—tour de Rein

Il ne faut pas confondre le lumbago avec le tour de rein, bien qu'il y ait beaucoup d'analogie entre ces deux maladies, mais il n'y aurait pas d'inconvénient à les confondre sous le rapport du traitement.

Le tour de rein est une douleur vive et subite, qui survient dans la région lombaire quand on soulève un fardeau, quand on redresse brusquement le tronc après être longuement resté courbé, dans des mouvements ou des efforts violents.

Le lumbago est une douleur dans la même région, qui rend les mouvements du tronc difficiles ou impossibles. Elle est d'origine rhumatismale et causée par le froid ou des efforts musculaires violents.

Cette douleur apparait brusquement le plus souvent et elle est plus ou moins vive. Elle est aigüe, avec accompagnement de fièvre ou chronique et sans mouvement fébrile. Sa durée est indéterminée, fugace ou très longue.

En général, la douleur est vive et se manifeste surtout dans les mouvements, ce qui oblige les malades à garder le repos. La douleur est quelquefois nulle à la pression et jamais en rapport avec celle qui survient pendant les mouvements.

Le lumbago causé par un trop grand exercice, par une fatigue musculaire intense, se guérit assez rapidement et spontanément, par le repos, un enveloppement de flanelle, des massages.

Le lumbago causé par le froid, nécessite le repos au lit, les bains, l'application de cataplasmes bien chauds sur la région douloureuse, de frictions avec la pommade ou l'huile camphrée.

L'acuité de la douleur peut exiger l'application de sangsues, de ventouses scarifiées, mais il est prudent de ne pas employer ces deux traitements sans un avis du médecin.

On peut exposer le dos du malade à des fumigations de thym. On peut le frictionner à l'eau de vie camphrée, à l'essence de térébenthine. On peut le badigeonner à la teinture d'iode.

Ces réactifs ne sont que les adjuvants de la chaleur indispensable, aussi le malade se trouve-t-il toujours bien de demeurer au lit, de s'envelopper de flanelle ou d'ouate, d'éviter tout refroidissement imprévu.

Dans l'état chronique, il faut avoir recours aux frictions répétées, aux narcotiques, aux douches de vapeur, ou bien au liniments excitants, à l'électricité.

M. DESCHAMPS.

La dipthérie diminue

Comment contribuer à faire disparaitre cette maladie.

Il est très encourageant de noter que les efforts accomplis au Canada pour réduire la mortalité de toutes causes, ont obtenu un résultat remarquable durant l'année 1925. De fait, l'année 1925 marque l'époque la plus favorable du point de vue de la moyenne de la mortalité, dont fasse mention les statistiques vitales de ce pays.

Ces statistiques vitales sont basées sur les chiffres de plus de deux millions d'assurés et leurs familles, de la classe industrielle. La moyenne de la mortalité durant l'année 1925, a été de 8.2 par 1,000 de population, à comparer à 9.2 en 1924.

La plus grande réduction obtenue dans la moyenne de la mortalité, a été dans le cas de la dipthérie alors que la réduction a été la plus basse enregistrée jusqu'ici au Canada pour une semblable période. Ce fait est une indication de l'efficacité des deux grandes découvertes médicales du siècle: le traitement par l'antitoxin pour la dipthérie et la toxin-antitoxin pour immuniser contre cette maladie.

Le fait qu'il y a eu notable amélioration dans la situation relative à la dipthérie, démontre à quel résultat désirable on pourrait parvenir au moyen de l'emploi général d'agents d'immunisation contre la terrible et souvent fatale maladie.

Comme pour les années précédentes, les affections du coeur ont causé la plus forte moyenne de mortalité; la tuberculose arrive en second lieu.

(Service de renseignements de la Metropolitan Life Insurance Co.)

Garçon qui promet

— Eh bien, mon petit, qu'est-ce que tu dis quand ton oncle te donne un sou?

Je suis trop surpris pour savoir quoi dire!...

Prince-Albert

—M. l'abbé Daoust est de retour de Plantagenet, Ont., où l'avait appelé la mort de sa vénérable mère. Il nous est arrivé avec M. J.-L. Lalonde, de Bourget, Ont., qui a pris du service chez M. Albert Dupuis, de Hoey, afin de s'initier aux travaux de la ferme.

—M. Denis le dévoué président de l'A.C.F.C. était de passage à Prince-Albert, en route pour White Star, Albertville et autres localités avoisinantes.

—Une indisposition heureusement peu grave a forcé le vaillant propagandiste du Patriote, M. l'abbé Arès, à prendre quelques instants de repos à l'hôpital de Prince-Albert.

—Le R. P. LeConte, des Pères de Sainte-Marie était en visite au "Patriote."

—A l'occasion du centenaire des Oblats, célébré en la cathédrale de Prince-Albert, dimanche dernier, nous avions le bonheur d'avoir parmi nous le R. P. F. Blanchin, provincial de cette communauté, qui officia à la grand'messe, assisté des RR. PP. Jan et Allard comme diacre et sous-diacre.

—Les hon. Gardiner, Latta, Hamilton, le maire Martel de Gravelbourg et autres orateurs sont venus à tour de rôle mousser la candidature de l'hon. King. De son cté, M. Burgess ne manqua pas de défenseurs de sorte que pendant ces quinze derniers jours, les assemblées politiques ont été nombreuses et intéressantes.

—Une quarantaine de marchands de Prince-Albert se sont réunis dans le but de réorganiser l'Association des Marchands-détaillants de cette localité. M. G. W. Baker fut élu président de cette assemblée qui fut des plus enthousiastes.

—Au nombre des attractions dans le programme du carnaval qui aura lieu ici au commencement de mars, on parle d'une course de cent milles en automobile. Les concurrents pour le "Dog Derby" sont pour le présent: Jonhson, Elvery, Hansen, Turple, Mahoney, Moxley et Olinski.

—La résidence de M. L. Leadbeiter fut grandement endommagée dimanche après-midi par un incendie. Les pertes, dit-on, s'élèvent à dix mille piastres.

:*:

Le Centenaire des Oblats à la cathédrale de Prince-Albert

Se rendant à l'invitation de M. l'abbé Baillargeon, qui avait commenté du haut de la chaire la lettre-circulaire de Mgr Brodeur sur le centenaire des Oblats, la population de la paroisse du Sacré-Coeur remplissait la cathédrale, dimanche le 14 février.

L'autel principal ainsi que celui de la très Sainte Vierge avaient été décorés comme aux grandes fêtes par les dévouées sacristines, les Soeurs de l'Enfant-Jésus.

Le R. P. F. Blanchin, provincial des Oblats, officiait à la grand'messe, assité des RR. PP. Allard et Jan, comme diacre et sous-diacre, pendant que dans les stalles du choeur on remarquait Mgr Brodeur, P. A., V. G., M. l'abbé Desmarais, chancelier, le R. P. Langlois, O.M.I., MM. les abbés Daoust, Arès, Girouard et Baillargeon. Les enfants de l'école séparée, du couvent et de l'Orphelinat occupaient les transepts sous la conduite de leurs institutrices et gardiens. Toutes les communautés religieuses y étaient représentées. A l'orgue, la chorale exécuta avec un joli ensemble une messe en musique tirée de différents auteurs. Mme Miller et Melle K. Noble, MM. Brodeur, Casgrain, Greening, Lachapelle et Legault furent les solistes.

Sermon par Mgr Brodeur

A l'évangile, après les annonces, Mgr Brodeur prononça en français et en anglais un éloquent sermon de circonstance. L'orateur fit brièvement la revue des cent premières années d'existence de la Congrégation des Oblats. Le 17 février 1826, dit-il le Pape Léon XII approuvait leur règles avec les expressions les plus flatteuses, et en célébrant le centième anniversaire de ce glorieux événement nous voulons adresser à Dieu un acte de reconnaissance. Car, fidèles à leur devise "d'évangéliser les pauvres" sur toutes les plages du monde, les Oblats ont depuis 85 ans occupé chez nous les postes avancés de la foi et de la civilisation.

Comment aurions-nous pu laisser passer leur centenaire inaperçu dans ce diocèse dont ils furent les fondateurs et les premiers missionnaires, et dont ils constituent encore la moitié du clergé! C'est donc pour nous tous une dette de gratitude, un devoir bien doux à acquitter, et le diocèse entier s'unit aujourd'hui dans une prière commune pour chanter: "Te Deum Laudamus."

Mais ajoutons aussi Te Dominum confitemur: nous avons confiance, Seigneur, que vous bénirez en notre nom ceux auxquels nous sommes si redevables, que vous accorderez de nombreux successeurs aux missionnaires du passé pour que les Oblats continuent à distribuer aux peuples de l'Ouest le pain de la vérité et de la vie par leurs oeuvres de missions, d'éducation et de presse. Et afin que Dieu écoute plus volontiers nos suppliques, nous avons voulu avoir ce matin des Oblats pour nos mandataires auprès du Tout-puissant.

Nous sommes heureux de vous posséder au milieu de nous, mes Rév. Pères. Nous n'avons qu'un regret, c'est celui de voir notre évêque bien-aimé retenu loin de nous par des intérêts majeurs, mais nous sommes certains d'être ses interprètes en vous souhaitant des siècles de bonheur.

Daigne Marie protéger sa famille tant aimée, et porter nos prières au ciel aux pieds de Celui qui prépare à Ses fidèles serviteurs la couronne de gloire des béatitudes éternelles.

La messe fut suivie de la bénédiction solennelle du SS. Sacrement et du chant du Te Deum.

Agapes fraternelles

A midi, au réfectoire, de l'évêché artistement décoré par les admirables Soeurs de l'Enfant-Jésus de jestons aux couleurs de la Très Sainte Vierge et d'inscriptions appropriées, Mgr Brodeur daigna inviter à un banquet intime tout le clergé de la ville. Ce fut une véritable fête de famille à laquelle présidait cet esprit d'entente, de mutuelle condescendance et de fraternelle amitié qui a toujours marqué les relations du clergé séculier et du clergé régulier, dans le diocèse de Prince-Albert et que le R. P. Blanchin fut si heureux de constater dans le petit mot de remerciement qu'il adressa à la fin du repas au nom de sa communauté. Au dessert apparut sur la table un superbe gâteau sur lequel une main artiste avait peint les armes des Oblats, un livre de Règles, et les dates du centenaire 1826-1926.

:*:

La grève de l'anthracite est finie

La grève de l'anthracite est terminée le 12 février par une entente de cinq ans entre mineurs et patrons. Il n'y a plus que quelques formalités à remplir pour que ce règlement soit officiel.

D'ici 10 jours tous les mineurs devront retourner au travail. Le maximum de rendement sera de nouveau atteint vers la fin du mois.

Les mineurs ont consenti de reprendre le pic et la pelle aux mêmes conditions que précédemment, sauf quelques légères modifications. L'ancien contrat redevient en force jusqu'au 31 août 1930.

:*:

Les industriels français émigrent

Paris. — Il est annoncé, en France, que tout un groupe des puissants industriels du Nord, les mêmes qui faisaient, naguère, au gouvernement, pour la solution de la crise monétaire, de généreuses propositions, qui furent dédaignés, ont résolu de transporter dans le nord de l'Italie, aux environ de Milan, le siège de leurs importantes industries, afin de les soustraire à la crise économique imminente, en France.

:*:

Les mines de Flinflon

Le numéro de janvier du bulletin des ressources naturelles du Canada dit ce qui suit au sujet du champ minier de Flin flon:

Le gisement, estimé à 16,000,000 de tonnes de sulfures aurifères de cuivre et de zinc du district de Flinflon, Manitoba, suscite beaucoup d'intérêt; une option a été prise sur le terrain et le traitement du minerai a été mis à l'étude. On estime que toutes les difficultés seront aplanies et que le gisement en question servira éventuellement à l'établissement d'une puissante industrie minière et métallurgique."

:*:

L'élection de l'Ile-à-la-Crosse

Le gouvernement vient d'émettre le bref de l'élection partielle dans le comté de l'Ile à la Crosse. On a fixé la date de la nomination des candidats au neuf du mois prochain, et le scrutin, s'il y a contestation, aura lieu le six avril.

D'après des informations reçues d'un citoyen résidant dans ces parages et bien placé pour juger impartialement les événements, il y aurait bisbille, au sujet du choix d'un candidat. La partie nord du comté, comprenant le lac Vert, le lac La Plonge et le Portage, favoriserait la candidature d'un Métis. Le sud de la circonscription électorale, dont Meadow Lake est le chef-lieu, aurait aussi un candidat de son choix. Et toujours d'après le même informateur, l'opinion semblerait, en dépit des frictions des élections passées, se tourner vers un M. Marion qui serait probablement supporté par le gouvernement. De leur côté, les orangistes, qui sont assez nombreux le long de la rivière Lièvre, travaillent et s'emploient, par tous les moyens, à diviser les nôtres et à fomenter la désunion. N'oublions pas que l'ennemi est toujours à l'affût et ne dort jamais, même dans le nord. Chose étrange, on parait complètement ignorer, là-bas, les démarches qui ont été faites, ici, pour promouvoir la candidature de l'un des chefs de notre groupe. Ce qui étonne peut-être davantage, c'est que celui sur qui s'est porté le choix des autorités, ne soit pas déjà rendu sur les lieux pour préparer sa mise en nomination, et expliquer aux électeurs intéressés, la situation, telle qu'elle se présente. Plus on retardera à agir, plus il sera difficile de rétablir l'harmonie parmi les électeurs de la région. Dans cette province, plus peut-être que nulle part ailleurs, il il ne faut pas craindre la bataille. Nous mourrons d'inanition, si pour conserver la voie, nous attendons qu'on nous serve à manger et à boire sur un plat d'argent. Que l'on aille donc résolument et bravement au combat. Lutter, c'est vivre; le ciel appartient aux violents.

Prud'homme, le 10 février 1926.

Dr P.-E. AYOTTE.

:*:

Le Nord-Est des Etats-Unis enseveli sous deux pieds de neige

Seize pertes de vie, 24 heures de communications interrompues, tel est le bilan de la dernière tempête qui a ravagé le Nord-Est des Etats-Unis. Pendant que les Etats du Nord se débattaient sous la neige, ceux du Colorado, du Montana et du Wyoming rôtissaient sous les chauds rayons d'un soleil brûlant.

L.A.C.F.A.

Telle est l'abréviation du nom sous lequel sera connue l'Association Canadienne-française de l'Alberta".

Son Comité provisoire est à l'oeuvre et poursuit son travail aussi rapidement que possible. Le comité chargé de préparer les constitutions annonce que les différentes clauses sont presque toutes prêtes et pourront être soumises bientôt au comité provisoire.

Son 15ème accident depuis 1920

Leicester, Angleterre. — Pendant qu'il faisait la chasse récemment avec la meute de Fernie, le prince de Galles a été désarçonné et, dans sa chute, il s'est brisé la clavicule gauche. Le prince est tombé sur l'épaule gauche. Il retourna à Londres pour se mettre sous les soins des médecins.

Les commissaires d'écoles catholiques de l'Alberta ont deux représentants

Edmonton. — L'assemblée générale de l'Association des commissaires d'écoles de l'Alberta vient d'accorder à la section catholique d'être représentée par deux membres dans l'exécutif de l'Association. Treize officiers composent cet exécutif.

Les écoles catholiques ne formant qu'un septième du nombre total des écoles de l'Alberta, c'est un gain notable pour les catholiques. L'un des deux représentants, M. Crossland a été élu par les délégués des villes, l'autre, M. Primeau, de St-Paul des Métis, a été le choix presque unanime des délégués des campagnes.

:*:

M. Barry se fait applaudir

Edmonton. — A l'assemblée générale de l'Association des commissaires d'écoles de l'Alberta, M. Barry, notre brave compatriote commissaire des écoles catholiques d'Edmonton, revendiqua fièrement dans son discours les droits et les avantages de la langue française pour les enfants de toute la province. Ce discours, loin de provoquer des protestations comme on aurait pu s'y attendre, fut au contraire chaleureusement applaudi.

Ceci démontre une fois de plus, que les ennemis de notre langue ne sont pas nos compatriotes anglais et protestants.

Ceci démontre encore que ce n'est pas un mal de nous planter devant un grand public, lorsque ce geste est fait sans arrogance, mais aussi sans bassesse, sans attitude de chien battu. Il y faut de la solidité. Les Anglais aiment qu'on y aille avec eux carrément.

:*:

L'assemblée Législative de l'Alberta est en session

Edmonton. — La sixième session de la cinquième assemblée législative s'est ouverte jeudi dernier a Edmonton avec toute la pompe et le protocole fastueux des anciens jours. Précédé d'une garde d'honneur, le lieutenant gouverneur Egbert fit son entrée solennelle dans l'assemblée, et lut le discours du Trône.

Les principales mesures à discuter pendant la présente session seront le retour à la province de l'Alberta de ses richesses naturelles, l'obtention de taux de transport plus équitables et l'ouverture des négociations pour éclaircir la situation ferroviaire du nord de la province.

L'adoption du discours du trône sera proposée par M. Sparks de Wetaskiwin et secondée par M. E. G. Cook de Pincher Creek.

:*:

Au moins 35 pertes de vie

New-York. — La tempête désastreuse qui vient de ravager tout le nord-est des Etats-Unis a été la pire qu'on ait encore vue cet hiver. Elle a coûté d'après les derniers rapports, au moins 35 pertes de vie.

Au Portugal de violents orages et un ouragan de vent a passé également sur le pays. Le niveau du Tage a monté considérablement, inondant champs et vergers, le long de ses rives. Dans la ville de Santarem, on en fut réduit à opérer tout le trafic au moyen d'embarcations.

:*:

Le franc ne baissera plus

Les éditeurs français feront leurs factures dans la monnaie des pays importateurs

Paris. — La dépréciation du franc à l'étranger a amené le Syndicat des Editeurs français à établir une nouvelle organisation de la vente du livre à l'étranger.

Désormais le montant des factures sera établi en monnaie stable conformément à un tableau type dit de Transformation des changes, ce qui veut dire que le montant à payer sera donné dans la devise du pays importateur et sera obligatoirement payable en la monnaie de ce pays et conformément à ce tableau. Le Canada et les Etats-Unis paieront en dollars.

Cette mesure va s'étendre d'ici peu à tout le commerce d'exportation.

:*:

Ottawa et ses environs menacé de la maladie de la rage

Le sous-ministre de l'agriculture le Dr J. H. Grisdale vient de donner l'ordre de museler soigneusement tous les chiens dans les limites d'un territoire assez étendu, avoisinant Ottawa. Tout chien non muselé sera détruit et le propriétaire poursuivi d'après la loi des maladies contagieuses des animaux. Ces mesures sont en rapport à la maladie de la rage qui vient de faire son apparition dans plusieurs endroits. Un certain nombre de bestiaux, moutons et chiens sont morts de cette affection.

:*:

La population des Etats-Unis est augmentée de 10,000 dans un mois par l'émigration

Washington. — Pendant le mois de décembre dernier 32,505 immigrants sont entrés aux Etats-Unis et 21,503 en sont sortis. L'Allemagne est la première sur la liste des pays européens avec 5,065, puis vient l'Angleterre avec 2,257.

Pendant les derniers six mois qui viennent de s'écouler, le Canada et le Mexique en ont fourni 59,137.

:*:

Le Canada indépendant des Etats-Unis

Avant bien longtemps, le Canada sera indépendant des Etats-Unis, en matière de combustible, vient d'affirmer M. Ellis, commissaire du charbon pour la province d'Ontario. Il oppose cette opinion, appuyée sur des chiffres et des faits, à celle que professait un M. Thompson, devant l'"Engineering Institute, de Toronto, la semaine dernière, soutenant que cette indépendance de notre pays, à l'article combustible, était économiquement impossible.

:*:

Marché aux grains de Prince-Albert

Blé. — No. 1, $1.29; No. 2, $1.24; No. 3, $1.19; No. 4, $1.09.

:*:

Marché aux grains de Winnipeg

Amber durum — No. 1, 1.47 7-8; No. 2, 1.45 7-8; No. 3, 1.44 7-8.

Red durum. — No. 1, 1.27 7-8; No. 2, 1.25 7-8; No. 3, 1.21 7-8.

Blé. — No. 1 nord, 1.54 5-8; No. 2 nord, 1.49 1-8; No. 3, 1.44 3-8; No. 4, 1.36 7-8; No. 5, 1.27 3-8; No. 6, 1.09 3-8; fourrage, 89 3-8; voie, 1.53 7-8.

Avoine. — No. 2. C.W., 44 3-4; No. 3 C.W., 41 1-4; extra 1 fourrage, 41 1-4; No. 1 fourrage, 39 1-4; No. 2, 35 3-4; rejetée, 34 1-4; voie, 45 1-4.

Orge. — No. 3 C.W., 58 7-8; No. 4 C.W., 54 1-8; rejetée, 50 3-8; fourrage, 49 3-8; voie, 59 1-8.

Lin. — No. 1 N.W.C., 2.06; No. 2 C.W., 2.0 11-2; No. 3 C.W., 1.86; rejeté, 1.76; voie, 2.06 1-2.

Seigle. — No. 1 C.W., 94 1-4; No. 2 C. W., 94 1-4; No. 3 C.W., 85 3-4; rejeté, 2 C.W., 83 3-4; rejeté, 82 3-4 voie, 94 1-2.

:*:

Marché aux animaux de Prince-Albert

Marché actif et prix fermes. Les pores gras sont à la hausse: $12.75 et $12.85; on s'attend à ce qu'ils atteignent $13.

:*:

Marché aux animaux de Winnipeg

Bonne demande commandant des prix élevés. Les porcs gras ont obtenu jusqu'à $13.50: prime de 10 pour cent pour les sélects. Agneaux, $12.25.

Marché de la fermière

Oeufs frais 40c. la dz.
Beurre: 35c. la lb.
Volailles:
poulets, 20 à 25c. la lb.;
dindes: 20 à 24c.;
oies et canards: 20c.
Patates: 40c le minot;
Autres légumes: 60c. le minot.

LE VOYAGE DU "PATRIOTE" au Congrès de Chicago

C'est entendu! Des arrangements sont conclus avec le C. N. R., et le "Patriote" sera en état de conduire à Chicago tous les catholiques qui désirent prendre part au Congrès eucharistique de juin prochain. Trois trains spéciaux seront à notre disposition:—un pour les Franco-canadiens, un pour les pèlerins de langue anglaise et le troisième pour les catholiques allemands.

Voyager en famille, être assuré d'un bon logement à un prix raisonnable sont des avantages que ne pourront se payer les pèlerins isolés.

RETENEZ VOS PLACES AU PLUS TOT.

La Semaine parlementaire à Ottawa

Depuis le début de la session, libéraux et conservateurs se font une lutte sans merci. —"Ote-toi de là que je m'y mette!" Jamais depuis la *Confédération*, bataille pour le pouvoir ne s'est livrée dans des circonstances aussi critiques, aussi incertaines. Chaque parti y met toute sa force et toute son habileté: et après un mois de session, on peut dire que la bataille ne fait que commencer.

Quand le discours du trône sera-t-il adopté?

Au train où se succèdent les amendements il est possible qu'il ne le soit pas encore avant quelques jours. Les amendements semblent l'arme favorite des conservateurs qui, parait-il, en ont encore plusieurs dans leur sac. C'est ainsi que M. Donald Sutherland, député conservateur d'Oxford-sud, trouva moyen d'en proposer un dès que l'adresse en réponse au discours du Trône, qui avait été mise au rancart par la motion d'ajournement, fut mise à l'ordre du jour. Cet amendement a trait à l'industrie laitière et au traité australien. M. Sutherland, en présentant son amendement, s'étant servi de termes non-parlementaires fut rappelé à l'ordre par le président de la Chambre, mais M. Meighen vint à *la rescousse de son lieutenant* et demanda le vote sur la décision de M. Lemieux. Une majorité de 16 voix donna gain de cause à l'orateur et força M. Sutherland à être un peu plus poli.

Tactique libérale

En réponse aux manoeuvres systématiques des conservateurs, de retarder le plus possible l'adoption du discours du Trône, les libéraux répondront en poussant de toutes leurs forces vers l'ajournement. Laissant l'opposition faire les frais du débat, ils ne mettront sur les rangs que les orateurs indispensables pour présenter leur cause. Tout de même ce jeu d'enfants durera probablement encore quelques jours.

L'hon. King est revenu de Prince-Albert et s'occupe de la réorganisation de son nouveau cabinet. Il n'a aucune crainte au sujet de sa propre élection.

Les ministrables

Quels seront ceux que le premier ministre invitera à entrer dans le ministère? Les rumeurs les plus diverses ont cours à ce sujet. On parle toujours de M. Dunning, premier ministre de la Saskatchewan, de M. Euler, de M. Vincent Massey, etc., mais il n'y a encore rien de certain à ce sujet. Quant à M. Marler, il devra s'en aller; les progressistes l'exigent.

Enquêtes sur l'administration des douanes et de l'accise

Le comité spécial de la Chambre, nommé pour faire enquête dans l'administration des douanes est formé et se compose de neuf membres dont quatre libéraux, quatre conservateurs et un progressiste.

Le comité a commencé par se choisir un président. Cet honneur échoit à M. Paul Mercier, député de Westmount. Un interprète a été engagé pour traduire en anglais les dépositions françaises et vice versa.

Au sujet de cette enquête, les opinions sont partagées, mais il ne manque pas de gens pour croire que, dès le carême, elle tournera en queue de poisson. Pourquoi? Parce que c'est toujours la même chanson au fond, soit la vieille poêle conservatrice qui dit au chaudron libéral qu'il est noir. Quand cela a duré quelque temps, la poêle s'aperçoit du ridicule de sa situation et bat en retraite avant d'en subir de trop mauvais effets.

M. le Sénateur Belcourt et la commission d'enquête sur les écoles bilingues

Le gouvernement d'Ontario a enfin cédé à nos instances et a créé une commission d'enquête, dont la composition nous fait espérer avant longtemps le libre exercice de nos droits.

Nos espérances se sont affermies récemment, étant donné que l'esprit de la majorité des membres de la commission est un esprit de justice et de tolérance. Nous espérons que le rapport de cette majorité reconnaitra pleinement les droits du français dans Ontario et condamnera les écoles de pédagogies du gouvernement dont nous sommes affligés en ce moment dans notre province. Ce sont ces écoles plutôt que le règlement XVII qui sont à craindre. Avant longtemps, croyons-nous, nous pourrons dire que nos efforts auront amenés les résultats voulus.

Nous voulons la reconnaissance parfaite des droits du français en Ontario et prendre les moyens de l'enseigner à nos efants et aux enfants anglais qui veulent l'apprendre.

PETITES AFFICHES

Tarif

TOUTES DEMANDES—
Location maison, chambres, magasins, etc.
—A vendre, Perdu, Trouvé, etc.—
25 Mots ou moins, 50 cens.
Un sou du mot additionnel.
La même annonce, 5 insertions pour $2.00.
NAISSANCES, DECES, MESSES, REMERCIEMENTS—
50 sous par insertion.

INSTITUTEURS DEMANDES

Les Commissions scolaires qui désirent des instituteurs bilingues particulièrement les instituteurs de cette catégorie qui sont sans emploi sont priés de communiquer avec le Chef du Secrétariat de l'A. C. F. C., a-s du "Patriote de l'Ouest", Prince-Albert, Sask.

ON DEMANDE pour l'école Dinelle No. 1176, une institutrice de 2e ou 3e classe, pour école ouvrant le 1er mars prochain. S'adresser à Paul Pelletier, secrétaire, Elstow, Sask. 45-49 C

ON DEMANDE instituteur ou institutrice bilingue avec certificat provincial de 2e ou de 3e classe. Ouverture de l'école se fera le 1er mars. Vingt élèves seulement. Salaire offert pour 200 jours de classe $1,000.00. S'adresser à François Georget, Secrétaire-Trésorier. Arrondissement scolaire Ste-Thérèse No. 398, Domrémy, Sask. 48-51-P

UNE INSTITUTRICE ou instituteur bilingue pour l'école Ste-Marthe No. 1546. L'ouverture aura lieu le 1er mars. Les élèves sont tous canadiens-français. Prière de mentionner vos références, diplômes, nationalité, religion et salaire exigé dans une première lettre. Les demandes devront être reçues au plus tard le 24 février. S'adresser à Joseph Cantin, Secrétaire, Rocanville, Sask. 48-49-P

ON DEMANDE

UNE GARDE MALADE d'expérience demande à prendre soin des malades à domicile. Soins spéciaux pour accouchements, fièvres, etc. Prix modérés. Satisfaction garantie. S'adresser à Mme M. Delage, Laflèche, Sask. 47-51-P.

A LOUER

MAGASIN de 24 x 40 avec logement dans le haut de 16 x 20 et un bon garage. Très bon centre pour commerce. S'adresser à Mme S. Georget, Domrémy, Sask. 46-50 P

A VENDRE

BON TRACTEUR McCormick-Deering 15-30, modèle de 1925. Seulement que 25 jours d'usage. Garanti sous tous rapports. S'adresser à P. E. P., Boite 140, Elstow, Sask. 49-1-P.

HOMMES DEMANDES

ON DEMANDE un homme connaissant le travail de ferme. Prix raisonnable pour le mois de mars et bon salaire pour trois autres mois. Inutile d'écrire si vous n'avez pas d'expérience. S'adresser à Achille Tinant, Gouverneur, Sask. 48-49-P.

ON DEMANDE immédiatement un jeune homme pour travailler dans un magasin de quincaillerie et de machines agricoles. Logement et pension. Prière de mentionner expérience, références et salaire exigé. S'adresser à J. Chevalier, St-Brieux, Sask. Boite C. (49-C)

EMPLOIS DEMANDES

HOMMES d'expérience dans le maniement des tracteurs de toute marques, demande emploi pour la prochaine saison. Satisfaction garantie. S'adresser à P. E. P., Boite 140, Elstow, Sask. 49-1-P

Administration et Rédaction:
1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask. Tél. 2964

LE PATRIOTE DE L'OUEST

DEUXIÈME SECTION

Abonnement :
Un an, Canada........ $2.00
" " Etats-Unis $2.50
" " Europe $5.00

CENT ANS AU SERVICE DE L'EGLISE

1826 — Le 17 février 1826, le Pape Léon XII approuvait solennellement les Règles des Oblats et leur imposait le nom d'Oblats de Marie Immaculée. — 1926

Mgr. Chs. Jos. Eugène de Mazenod
Fondateur des Oblats

1782-1861

Sa vie et son oeuvre

Son enfance

Celui qui devait donner, comme devise à sa congrégation, la parole de l'Evangile qui résume la mission du Maitre: *"Evangelizare pauperibus misit me"*, descendait d'une illustre famille de Provence, les deMazenod.

Il naquit à Aix, le 1er août 1782; on l'appela Charles-Joseph-Eugène. Il grandit à l'hôtel paternel, l'auréolant de grâce, l'édifiant par les manifestations enfantines d'une ravissante piété et d'une exquise charité.

Les premières années s'écoulèrent rapides et heureuses, trop vite closes par les jours mauvais. Nommé député aux Etats-Généraux de 1789, avec Mgr le duc de Bourbon, prince de Condé, le marquis de Sabran et le marquis de Forbin-Janson, le père d'Eugène, le président à mortier Charles-Antoine de Mazenod avait triomphé de Mirabeau. Le tribun, ulcéré, traître à son ordre et député du Tiers, chercha sa vengeance. A la faveur des événements qu'il déchaînait lui-même, il fit poursuivre le président, saccager son hôtel et décréter son arrestation. Il ne put l'atteindre: M. de Mazenod échappa à ses agresseurs et gagna Nice où il appela son fils. C'était l'exil: il devait durer douze ans. Après Nice, les douloureuses étapes en furent Turin, Venise, Naples et Palerme.

L'appel de Dieu

Quand, en 1802, Charles-Eugène put regagner la France, c'était un beau jeune homme aux nobles manières, à l'esprit cultivé, à l'âme mûrie par l'adversité. Le puissant ministre de Napoléon, Portalis, lui fait fête et lui offre une brillante situation; le légat, cardinal Caprara, l'encourage à accepter; respectueusement Charles-Eugène refuse, car depuis longtemps, dans le secret de son coeur, sa vocation est choisie: il s'est promis à Dieu.

"Est-il vrai, lui avait demandé un jour son oncle, que tu veuilles entrer dans l'état ecclésiastique ?

—Mais oui, mon oncle.

—Comment, mon enfant, peux-tu penser prendre une telle résolution. Ne sais-tu pas que tu es l'unique rejeton de notre famille qui s'éteindra par là?

—Eh quoi! mon oncle, ne serait-ce pas un grand honneur pour notre famille de finir par un prêtre!"

Libre de suivre son attrait, après plusieurs années d'attente et de difficultés, c'est à Saint-Sulpice qu'il se présente: M. Emery l'y accueille et bien vite, dans son affection, accorde une place de choix à ce disciple qui devait, trois ans plus tard, lui fermer les yeux.

Dans cette sainte maison que vient bouleverser, sans la détruire, un caprice de Napoléon, Charles-Eugène, au milieu d'une élite de jeunes gens, future gloire du clergé français, rivalise avec les plus ardents, et ils le sont tous, rivalise avec les saints eux-mêmes, par une vie de labeur, de charité, de détachement et d'austérité. Plus il monte dans les ordres sacrés, plus sa sainteté s'affirme. Mgr Demandolx, évêque d'Amiens, qui l'ordonne prêtre, le 24 décembre 1811, le sait bien et lui offre, aussitôt après la cérémonie de l'ordination, des lettres de vicaire général. Le jeune prêtre refuse: Aix, sa chère ville natale, réclame son zèle.

Il sera le prêtre des pauvres

Revenu dans la capitale de la Provence, Mgr Jouffret lui demande ce qu'il désire. "Mais rien, Monseigneur, répondit-il, veuillez permettre que je me consacre tout entier au soin de la jeunesse et des pauvres".

Et aussitôt, il se met à l'oeuvre. Ses débuts étonnèrent: cet abbé gentilhomme ne devait pas avoir fait de si brillantes études à Paris que pour ne prêcher qu'en Provençal: car, décidément, l'abbé de Mazenod ne prêche qu'en Provençal!... Pendant que les uns se récrient et se réservent, les autres accourent enthousiastes et se pressent, et ceux-là sont l'auditoire qu'il préfère: les pauvres, les humbles, le peuple.

Et lui, à qui tous les salons de la ville seraient ouverts, on ne le voit assidu qu'aux prisons et aux hôpitaux.

Le monopole universitaire enrégimente tous les jeunes gens dans les lycées de l'état où leur foi et leurs moeurs sont en danger. L'abbé de Mazenod attire chez lui sept fils des meilleures familles, tous élèves au collège Bourbon: Avec eux, il fonde une congrégation qui ne groupera qu'une élite. Son but ne sera pas seulement la fuite du mal, mais l'effort généreux vers l'idéal chrétien et l'apostolat: ils sont bientôt 350. Pie VII, à son retour de Fontainebleau, les bénit: Aix est fière d'offrir cette escorte au Pontife dont le passage scelle, en quelque sorte, l'admirable renouveau chrétien que le zèle de l'abbé de Mazenod a suscité dans toutes les classes de la société.

Cependant l'apôtre est terrassé par le typhus qu'il a contracté au service des prisonniers autrichiens enfermés dans les casernes de la ville. A l'annonce de sa mort imminente, l'émotion est générale; un miracle est nécessaire; personne ne doute, les chers Congréganistes surtout, que ce miracle ne soit dans les plans de la Providence: ils l'implorent de Notre-Dame de la Grâce; ils l'obtiennent.

Son zèle s'étend à toute la Provence — Lettre à l'abbé Tempier

Rendu à la santé, l'abbé de Mazenod reprend sa tâche. Mais ce bien qu'il opère dans sa ville natale, pourquoi ne pas l'étendre à toutes les paroisses du diocèse, à toutes les paroisses de sa chère Provence?

Hélas! dans quel triste état se trouvent ces paroisses! Quelle profonde ignorance y règne et avec elle que de désordres! Quelle pénurie de prêtres, et parmi ceux-là mêmes, combien qui soient à la hauteur de leur mission et comprennent ce monde nouveau issu de la tourmente révolutionnaire!

Refaire un peuple chrétien: c'est bien tout le programme! Mais où trouver des apôtres?... L'abbé Mazenod saisit la plume; il écrit une lettre, sublime appel à l'héroïsme qui fait les saints, et l'adresse à un vicaire d'Arles. La lettre n'est pas signée: "Ce ne peut être que l'abbé de Mazenod" devine l'abbé Tempier, en se relevant des pieds du crucifix, où cette lecture l'avait prosterné. Sa réponse est qu'il accourt.

Ils sont deux maintenant: deux frères à tout jamais. Une petite maison a été préparée, à l'extrémité du Cours, à Aix, près de l'église de la Mission. C'est une partie de l'ancien Carmel; elle s'ouvre aux deux amis, le jour de la fête de la conversion de saint Paul, le 25 janvier 1816. C'est le Bethléem avec ses joies divines, jointes à l'ivresse de la pauvreté et du détachement total.

Début de la vie religieuse.; — l'abbé de Mazenod est élu supérieur de la petite communauté

De nouveaux compagnons arrivent: c'est bientôt une communauté qui choisit régulièrement son supérieur. L'abbé de Mazenod est élu malgré lui. Une retraite de dix jours achève la séparation absolue du monde et la préparation à l'apostolat: puis, la campagne des missions paroissiales commence: campagne que Dieu bénit visiblement. "Nos consolations sont comme nos fatigues, sans égales!" écrit le saint Fondateur; un jour ne sépare pas un travail d'un autre, on clôture ici, le matin, et l'on ouvre ailleurs, le soir, les exercices de la mission.

La petite phalange reçoit toujours de nouvelles recrues; une discipline devient nécessaire: ces missionnaires anciens et nouveaux, ravis du succès de leurs travaux et poussés par la grâce, supplient leur Père et supérieur de leur donner une règle religieuse. Déjà celui-ci et le P. Tempier les ont devancés dans cette voie, car le jeudi-saint, 11 avril 1816, se prenant mutuellement comme témoins de leur immolation, cachés tous deux sous le reposoir eucharistique élevé dans l'église de la mission à Aix, ils avaient prononcé leurs voeux *"avec une indicible joie"*.

Cependant l'humble apôtre hésitait, se refusant à s'attribuer le rôle de Fondateur d'ordre, mais il dut céder, sous peine de voir son oeuvre compromise. S'arrachant donc pour un temps à ses chères missions, il se retira dans la solitude, à Saint-Laurent-du-Verdon, terre de sa famille, entre Quinson et Riez. C'est là, qu'implorant l'assistance du ciel par de longues oraisons, au pied du tabernacle, et de dures austérités, dans le secret de sa cellule, il écrivit, devant sa croix de missionnaire, la règle des Oblats.

Premiers voeux et fondation de la Congrégation

Revenu parmi les siens, il leur notifie l'ordre d'En-haut, au cours d'une retraite qu'il leur prêche lui-même et qui se termine, le 2 novembre 1818, par l'émission solennelle des voeux: la Congrégation était fondée.

L'oeuvre des missions reprend avec une nouvelle ardeur, et les mêmes résultats de salut. Le nombre des missionnaires s'accroît toujours et le champ d'action s'étend. Des jeunes gens, épris de sacrifice et d'apostolat, se présentent au saint Fondateur qui les accueille et ouvre pour eux une maison d'études: faut-il nommer les Suzanne, les Courtès et celui qui sera plus tard le cardinal Guilbert, archevêque de Paris? Le petit grain pousse en plante vigoureuse; Dieu le veut, Dieu bénit.

Muni des approbations de tous les évêques de la région, Mgr de Mazenod, "à contre-coeur", car son humilité l'arrête comme au jour de la composition des Règles, prend le chemin de Rome. Il vient demander au Pape de juger son oeuvre. Il dépose d'abord son manuscrit sur le tombeau de saint Pierre, pendant la messe qu'il a le bonheur de célébrer dans la crypte de l'auguste basilique, puis il le livre à la commission des cardinaux chargés par Léon XII de l'examiner.

Approbation des règles le 17 fév. 1826

La réponse des Eminentissimes Pères est favorable: ces Règles et constitutions sont dignes de louanges: "Non, de louanges, mais d'approbation" répond Léon XII, au secrétaire de la commission qui lui présente son rapport. "Non laudandae, sed approbandae; iterum examinentur". Une nouvelle commission est formée, qui, plus minutieusement encore, examine et ces Règles et ces Constitutions.

Le 15 février 1826, réunie une dernière fois au palais du cardinal Pacca, préfet, la commission émet un vote unanime, favorable à l'approbation.

Le 17 février 1826, le Saint Père ratifie la décision des cardinaux.

Le 21 mars, les lettres apostoliques sont délivrées et l'heureux fondateur se prosterne aux pieds de Léon XII, lui jurant au nom de la nouvelle famille religieuse, une reconnaisance éternelle.

Il regagne la Provence et rejoint ses enfants. On devine les effusions de tous: "Nous sentions je ne sais quoi en nous, qui nous disait que nous étions d'autres hommes!" écrit le Père Trempier. En effet, ils n'étaient plus seulement les *missionnaires de Provence*, confinés dans un territoire restreint, ils étaient devant l'Eglise et pour l'Eglise entière, les *Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.*

Une ère commence, c'est l'expansion. On déborde la Provence, on se répand à travers la France, y compris la Corse; en 1830, on passe la frontière, la Congrégation s'établit en Suisse.

En 1841, c'est en Angleterre, puis en Ecosse et en Irlande.

En 1841 toujours, elle franchit l'Océan.

Arrivée des Oblats au Canada

Depuis quatre ans, le Fondateur avait succédé à son oncle sur le siège épiscopal de Saint-Lazare. Mgr Bourget, évêque de Montréal (Canada), se rendant à Rome, s'arrêta à Marseille et fut l'hôte de l'évêché. Il y prolongea son séjour, car une sainte amitié se fondait entre les deux grands évêques; elle devait être féconde à la façon des amitiés des saints. Mgr de Montréal demanda à Mgr de Marseille de lui céder quelques-uns de ses enfants; le champ à défricher devait être immense: on commencerait par Montréal même; on missionnerait dans les paroisses du diocèse, puis on s'attaquerait aux peuplades Peaux-Rouges, encore idolâtres et par ces peuplades c'était tout le Nord-Ouest jusqu'au Pôle, qui s'ouvrait au zèle des nouveaux apôtres.

La perspective du bien à faire était trop belle pour ne pas séduire le coeur ardent du Fondateur; mais sa prudence s'alarmait: les missions étrangères n'étaient pas le but prévu d'abord de sa congrégation; pouvait-il les imposer à ses fils? Il laissa donc partir pour Rome, Mgr Bourget, sans lui donner de réponse définitive. Mais aussitôt, il consulte les siens: une circulaire est envoyée à chaque maison de l'Ordre; elle demande une réponse personnelle de chacun des membres de ces maisons. Les réponses arrivent, toutes les mêmes: "Ecce ego, mitte me", me voici, envoyez-moi! C'est la voix de Dieu; Mgr de Mazenod, ravi d'admiration la reconnait; et quand Mgr de Montréal revint de la Ville éternelle, la première caravane de missionnaire était prête à partir avec lui. Mgr Bourget l'emmena au-delà des mers: providentiel début d'un héroïque apostolat qui, du Canada, descendra vers les Etats-Unis et montera par la terre des glaces pour ne s'arrêter qu'à la plus lointaine tribu des Esquimaux.

En Asie et en Afrique

En 1847, c'est la merveilleuse île de Ceylan, dans l'Océan Indien, avec sa population si dense, schismatique, hélas! ou boudhiste, qui reçoit les nouveaux apôtres.

En 1851, c'est le Noir de l'Afrique qui les réclame; les Oblats partent pour le Natal, le Transvaal, l'Orange, le Zoulouland, le Basutoland.

C'est le monde entier qui s'ouvre ainsi au zèle des fils de Mgr de Mazenod et ce ne sont pas seulement des prêtres que le saint Patriarche envoie à ces chrétientés naissantes, ce sont des évêques; sa grande joie est de consacrer lui-même ses fils qui deviennent ses frères dans l'épiscopat.

En 1841, il avait consacré le Père Guibert, nommé à l'évêché de Viviers.

En 1846, c'est le tour du Père Guigues, premier évêque d'Ottawa.

En 1851, c'est le Père Taché qui deviendra premier archevêque de Saint Boniface.

Cette même année, consécration du Père Allard, premier vicaire apostolique du Natal.

En 1856, consécration du Père Séméria, vicaire apostolique de Jaffna, Ceylan.

En 1859 enfin, c'est le Père Grandin qui n'a que 30 ans et qui sera le grand apôtre des Peaux-Rouges et le saint du Nord-Ouest.

Spectacle touchant que celui de cet apostolat intense, dont Marseille est le théâtre et le grand coeur du Fondateur des Oblats, le foyer; il évoque le souvenir des temps apostoliques et des premiers Papes, envoyant par le monde, les premiers évêques et l'on comprend l'exclamation de Mgr Berteaud, revenant de Marseille: "Messieurs, j'ai vu Paul!"

Dernières années du fondateur

Comme évêque de Marseille, Mgr de Mazenod continue et achève la réorganisation de son diocèse. Il pose la première pierre de la magnifique cathédrale que viennent baigner les flots bleus de la Méditerranée, et entreprend la construction de Notre-Dame de la Garde, protectrice du matelot. Il gouverne d'une main ferme et prudente et surtout avec une exquise bonté, le vrai mot serait tendresse, ses deux familles, celle de ses prêtres, celle de ses Oblats; les intérêts de l'une ne lui font jamais négliger les intérêts de l'autre et toutes deux ne le détournent pas un instant du rôle que, comme évêque, il doit tenir dans les conflits ardents qui mettent en péril les intérêts catholiques et l'indépendance du Saint-Siège: la liberté de l'enseignement et le pouvoir temporel.

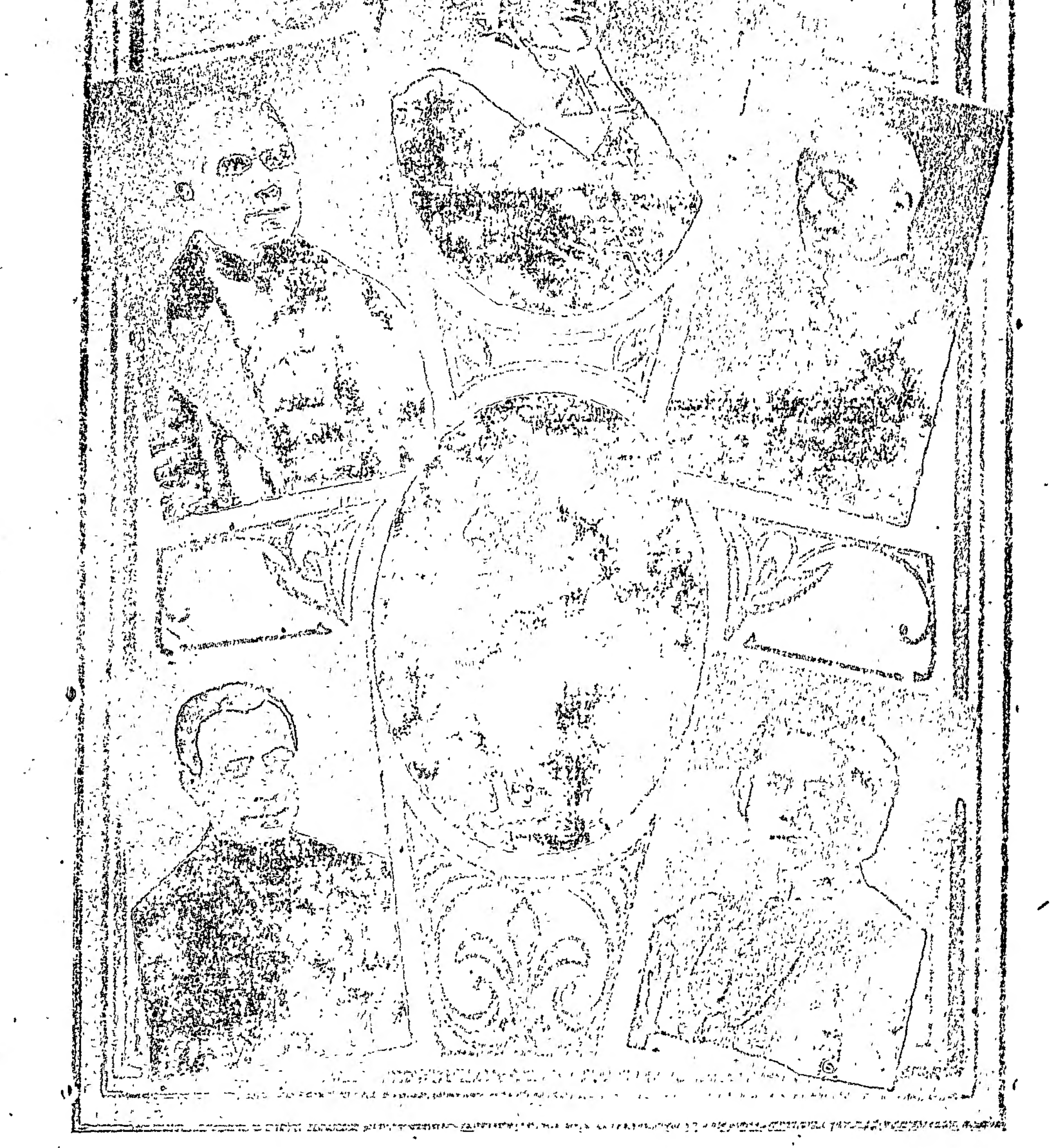
Sénateur de l'Empire, sa parole, sa plume et toute son influence sont au service de l'Eglise qu'il aime par dessus tout, et de la patrie dont il ne cesse de revendiquer devant le gouvernement qui l'oublie, le rôle providentiel. Pie IX veut couronner cette magnifique carrière et le choisit pour le cardinalat, mais avant d'être créé, le saint prélat va recevoir au ciel sa récompense. Il meurt entouré de ses prêtres et de ses Oblats, léguant à ceux-ci le suprême testament de son coeur : "Charité parmi vous; au-dehors, zèle pour le salut des âmes!" il rend le dernier soupir sous la bénédiction de l'Immaculée, au moment où l'on prononce à son oreille les douces invocations et le nom béni: "O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria".

C'était le 21 mai 1861: il avait 79 ans.

"Sacerdos magnus, s'écriait Mgr Chalandon, archevêque d'Aix, sur la dépouille mortelle, qui in diebus suis corroboravit templum, quasi stella matutina in nube, quasi sol refulgens; thus ardens in igne; oliva pullulans, quasi lilia quae sunt in transitu aquae, flos rosarum in diebus vernis, cypressus in altitudinem se extollens."

"Pontife magnifique, qui releva le temple dévasté, dont le ministère fut d'abord, aux jours mauvais, comme l'étoile d'espérance dans la nue sombre, pour briller ensuite, comme le soleil dont le plein midi répand la fécondité: l'encens symbolise sa charité ardente pour Dieu, l'olivier la douceur et l'intensité de son zèle pour le bien: le lis l'éclatante blancheur de son âme et la rose, le parfum de ses vertus, pendant que le fier cyprès figure la grandeur de sa sainteté."

Marseille garde son corps; il repose sous le maitre-autel de la crypte de la nouvelle cathédrale; son coeur, les Oblats le conservent avec leurs règles, c'est leur trésor!



LES SUPÉRIEURS GÉNÉRAUX
de la
Congrégation des Oblats de Marie Immaculée

Depuis la fondation jusqu'à nos jours.

1—Mgr de Mazenod, Chs-Jos. Eug. 1816-1861
2—T. R. Fabre, Joseph......1861-1892
3—T. R. P. Soullier, Louis......1893-1891
4—T. R. P. Augier, Cassien..1898-1906
5—T. R. P. Lavillardière, Aug. 1906-1903
6—Mgr Dontenwill, Augustin......1908

Oblat de Marie Immaculée

17 *février* 1826 — 17 *février* 1926.

Chaque 17 février, la Congrégation des Oblats célèbre l'anniversaire de l'approbation de ses constitutions saintes. Ce jour-là est chez eux un jour de reconnaissance et de prière. Cette année, 1926, ils en fêtent le retour pour la centième fois.

Nos lecteurs seront heureux de remercier et d'implorer le ciel avec nous. Ils remercieront Dieu de ce qu'il a fait. Ils demanderont que, dans les âges les plus reculés, restent toujours aux coeurs de très nombreux Oblats les nobles sentiments qu'a si bien exprimés notre poète.

"Oblat de Marie Immaculée.....
ce nom satisfait le coeur et l'oreille.
c'est un brevet pour le ciel."
(Paroles du vénéré fondateur)

O nom qui satisfait et le coeur et l'oreille !
Nom qui pour tes enfants est le brevet du ciel !
Tes Oblats, ô Marie, ô Vierge sans pareille,
Portent ton nom plus doux mille fois que le miel !

Ils se sont enrôlés sous la sainte bannière
Où brille ton symbole et celui de ton Fils,
Symbole de vertu, d'amour et de lumière:
Le lis immaculé, le sanglant Crucifix.

C'est qu'ils ont contemplé, vision bien amère,
Ton Jésus, écrasé sous le poids des douleurs,
Et, debout près de Lui, toi sa Mère et leur Mère,
Le coeur percé, les yeux aveuglés par les pleurs.

C'est qu'ils ont vu monter vers vous les flots de haine
Du Juif blasphémateur et du Romain moqueur
Et près de vous, autour de votre Croix, à peine
Quelques rares amis consoler votre coeur.

Ils ont vu, loin de vous, dans une nuit profonde,
Sans connaitre l'horreur de leur funeste sort,
Comme l'onde à l'abîme entraîne et pousse l'onde.
Les peuples s'engloutir dans l'éternelle mort !

Ils ont vu, préparant leurs patricides armes,
Les pervers contre vous réunir leurs complots,
Et rendre vain ce sang, rendre vaines ces larmes,
Pour les ingrats pécheurs par vous versés à flots.

Cette plainte en leur coeur bien profonde est empreinte:
"Ah! j'ai foulé tout seul le pressoir des douleurs,
"Et quand la mort saisit leur Dieu dans son étreinte,
"Parmi les nations nul ne verse des pleurs !"

Et leur voix répondant à cet appel suprême:
"O Jésus, ô Marie, à notre âme en émoi
"Vous avez dit: Où donc trouver un coeur qui m'aime?
"Qui sera notre bon Cyrénéen?"—C'est moi !

A vous servir tous deux je consacre ma vie,
A vous chanter tous deux je consacre ma voix,
A jamais j'ai juré dans mon âme ravie
Un éternel amour au Lis et à la Croix !

O nom qui satisfait et le coeur et l'oreille !
Nom qui pour tes enfants est le brevet du ciel !
Tes Oblats, ô Marie, ô Vierge sans pareille,
Portent ton nom plus doux mille fois que le miel !

V. DARRACQ, O. M. I.

Pages Dramatiques

Au temps des anciens missionnaires

Combat entre Sioux et Cris, 30 contre 2000—Courage de Mgr Laflèche—Force de la prière.

(Extrait d'une lettre du P. Lacombe)

Mais venons à ces fameux et intrépides Sioux, qui voudraient faire la loi à tous ceux qui n'ont point de sang *Dakota.* Il faudrait une autres plumes plus habile que la mienne pour vous peindre le caractère de ces valeureux *chanteurs* de guerre avec la chevelure de leurs ennemis pour vous dire les festins de famille qu'ils font avec les membres encore palpitants d'un Métis, ou d'un Sauteux, ou d'un Assiniboine, qui aura été assez malheureux pour tomber entre les mains de ces cruels antropophages. Avant de leur servir de nourriture, son corps leur servira de jouet, chacun lui portera un coup de couteau, pour, ensuite, avoir l'honneur de porter sur la tête, une plume de *kilion,* marque de leur bravoure.

Deux caravanes

Nous étions partis de Pimbina le 16 juin dernier. Notre caravane se composait de 1,300 âmes. Nous avions 1,100 charettes, qu'il s'agissait de remplir de viandes séchées au soleil et ensuite pilées pour être réduites en *pimikchiqan.* Dans le même temps que nous laissions Pimbina, une autre caravane composée seulement d'à peu près 200 charettes partait de la mission de St-Francois-Xavier, du *Cheval Blanc.* Monsieur Laflèche, missionnaire de cette place, accompagnait ce parti.

D'après un avertissement donné, les deux caravanes devaient se rencontrer dans la prairie, à une place désignée, afin de tenir un conseil général sur la marche que les deux camps auraient à suivre pour s'éloigner suffisamment l'un de l'autre, et ne pas se nuire dans la chasse. En effet, au temps marqué et au lieu indiqué, nous découvrîmes à grande joie, le camp du *Cheval Blanc,* qui venait à nous et j'ai pu embrasser le bon M. Laflèche, ce cher compatriote. Dans notre grand conseil, une des principales résolutions qui fut prise, fut qu'on ne laisserait plus entrer les Sioux dans nos camps. Ils font semblant de faire la paix; et ensuite, quand ils en trouvent l'occasion, ils massacrent, voyant qu'on ne se défie pas d'eux.

Les Sioux à l'attaque

Après quelques jours de marche ensemble, on se sépara pour se partager cette grande *commune* et aller chaque camp à sa chance. Déjà quinze jours s'étaient écoulés, depuis l'entrevue des deux caravanes. Nous avions déjà couru la *vache* plusieurs fois; on était plein d'espérance pour un heureux succès. Nous étions proche d'une place appelée la *Maison du Chien (Animuckiwûm),* endroit remarquable pour cacher quelques partis de guerre qui n'en veulent qu'aux chevelures. C'était le dimanche, après la messe, dans le mois de juillet. Notre caravane était en marche; quoique ce fut le dimanche, il avait été permis de lever le camp pour approcher un peu d'une foule de vaches qui se trouvaient proches, afin d'être prêts à *courir,* le lundi. Pendant, dis-je, qu'on était ainsi en marche, un petit parti de Sioux sort d'une embuscade et fonce à l'improviste sur nos traineurs. Mais heureusement ils furent découvert à temps et nos cavaliers leur donnèrent la chasse. Quelques heures après on campait; je fais la prière du soir. En finisant, voilà que tout à coup deux courriers, tout pâles et tremblants, venant du camp de M. Laflèche, arrivent à nous à *course de cheval.* Ils nous annoncent la triste nouvelle que, sans aucun doute, à l'heure qu'il est, M. Laflèche et ses gens, sont devant Dieu; qu'une foule épouvantable de barbares Sioux les entourent, et qu'eux-mêmes sont sortis du camp à la fureur des balles, pour venir nous avertir et demander du secours pour sauver ceux qui vivaient encore. On peut s'imaginer quelle terreur et quelle consternation se répandirent au milieu de nous à cette triste nouvelle!

Les deux camps se trouvaient à une distance de 30 à 35 milles l'un de l'autre. On tint conseil le soir et il fut décidé que le lendemain matin une partie de nos tireurs partiraient en avant au secours, pendant que le reste du camp marcherait après eux pour réunir nos forces. Je confessai toute la nuit ceux qui devaient partir les premiers; tout annonçait une mort certaine pour eux. Je recommandai pour le lendemain un *jeûne général. Oh! ami, ça jeûnait, et puis il passait midi",* comme on se disait ensuite. Je promis deux messes, pour réclamer la protection de Celle qu'on appelle à si juste titre le *secours des chrétiens.*

Leur plan d'action

Pour revenir à l'autre caravane qu'on supposait détruite, il faut vous dire que trois cavaliers de ce parti avaient été faits prisonniers par les Sioux, pendant que ces trois Métis imprudents se tenaient bien loin des leurs. Avec ces trois prisonniers qu'ils firent semblant de bien traiter, les Sioux s'en retournèrent à leur camp, qui était en vue. Ils étaient bien là 800 loges et 2,000 hommes. Ils firent entendre aux prisonniers que, le lendemain, ils voulaient rentrer dans le camp des *priants* pour faire la paix et fumer ensemble, comme à l'ordinaire. Mais il n'avaient pas plus envie de faire la paix que les années précédentes. Depuis plusieurs jours ils examinaient nos marches par leurs découvrements. Voici quel était leur dessein ils voulaient rentrer dans un camp, à la faveur de quelques prisonniers, et ainsi tout mettre à feu et à sang, sans qu'il vint à leur en coûter. Ensuite, après avoir jeté la terreur par un premier massacre, venir forcer l'autre camp pour lui en faire subir autant.

Les pauvres prisonniers n'attendaient plus que la mort, connaissant bien la résolution prise de ne pas laisser entrer les Sioux. Pour les gens de M. Laflèche, prévoyant bien ce qu'il allait arriver, et pensant qu'il valait mieux que trois fussent massacrés plutôt que le camp entier, ils commencèrent à former un rond avec leurs charettes *mâtées,* et à s'en faire un rempart contre les Sioux, car tout annonçait la guerre. En dedans de ce rempart, les femmes creusèrent des trous pour se mettre avec leurs enfants à l'abri des balles; et en dehors, les hommes en firent aussi pour eux, pour combattre de là.

Le courage de M. Laflèche pendant le combat

Le lendemain, dimanche, au soleil levant, voilà que les Sioux s'avancent, tous à cheval, et presque tous armés de fusils. Ils semblaient venir comme pour faire la paix ; cependant ils tenaient les prisonniers en arrière. C'est pendant ce temps-là que deux purent s'échapper: car on leur avait laissé leurs chevaux, pour mieux cacher le dessein cruel qu'on avait sur eux. Quel triste spectacle que le petit camp de chrétiens, composés tout au plus de soixante-dix à quatre-vingts tireurs, en comparaison de cette nuée de barbares qui visaient à un massacre et à un pillage certain. Pour ce cher M. Laflèche, après avoir donné à son peuple les secours de la religion, requis en pareille circonstance, il était blotti dans son trou, attendant la mort. Il suppliait le Dieu des armées pendant qu'on se préparait à combattre avec courage et à vendre chèrement sa vie. C'était chose étonnante que le courage et la présence d'esprit de ce bon missionnaire, dans une circonstance si critique. Seul, il n'a personne pour lui donner une dernière absolution, mais il a confiance et il connait le coeur du Maître généreux qu'il sert. Partout dans le camp on n'entendait que pleurs et que gémissements. Tout à coup des cris d'encouragements se font entendre; les chansons de guerre font oublier le danger. Les Sioux sont proche on leur crie de s'éloigner; on leur dit qu'il n'y a plus moyen de fumer ensemble. Ils avancent toujours. On va tirer, il n'y a plus de paix à faire; qu'ils rendent le prisonnier et s'en retournent. Ils persistent. Un des chefs est auprès des remparts; on lui crie de fuir; il veut entrer, alors un cri part! *à bas les traitres,* et, en même temps, un coup de fusil le renverse de son cheval. C'est alors que le combat s'engage. Les chrétiens s'encourageaient à continuer un feu roulant, et en effet c'était une détonation continuelle. Pour les Sioux, ils commencèrent à mettre à mort, d'une manière épouvantable, le seul prisonnier qui leur restait. Après lui avoir coupé les mains et les pieds et levé la chevelure, ils entourèrent le camp de M. Laflèche, en formant plusieurs cercles à l'entour. Ils poussaient des cris de mort, en élevant ces débris sanglants d'un corps humain. La première attaque dura presque six heures. Aucun chrétien ne fut tué; huit Sioux perdirent la vie. Ils furent obligés de se retirer, par une pluie et une brume épaisse, qui les empêchaient de se servir de leurs flèches et leur nuisaient beaucoup pour tirer. Le lundi matin, ils reparurent encore, avant que le secours de notre camp arrivât; mais après une attaque de presque cinq heures, ils furent encore forcés de lâcher prise, par une pluie toute providentielle, en laissant encore huit des leurs sur la place. Pas un seul Métis ni Sauteux n'avait été blessé à mort.



MGR ALBERT PASCAL, O. M. I., premier évêque de Prince-Albert, Sask.

Comment M. Laflèche et le P. Lacombe empêchent le massacre

C'est après cette seconde bataille que le secours envoyé de mon camp arriva. En peu de temps, les deux camps se trouvèrent ensemble. Que ce moment fut touchant, quand on se revit, après de si tristes circonstances! Des larmes de joie et de reconnaissance coulaient des yeux de tous. On était donc forts contre les Sioux, étant presque certains qu'ils n'avaient plus *d'amonition.* Ils se trouvaient vraiment entre nos mains, et à une très petite distance, campés avec leurs familles. Pour lors mes gens ne demandaient plus que la vengeance et la destruction de leurs ennemis acharnés. Il s'agissait donc d'user de notre influence pour empêcher le masacre de cette multitude d'infidèles. Dans une grande assemblée, M. Laflèche et moi, nous tâchâmes d'apaiser notre peuple et de lui faire comprendre que si Dieu, dans sa miséricorde avait été assez bon pour nous conserver par un miracle, il ne fallait pas profiter de ce secours surnaturel pour faire périr tant de femmes et d'enfants, innocentes victimes, qui seraient enveloppés dans le massacre. A la fin, nos chrétiens cédèrent aux paroles de la religion, et, quoique dans le bon droit comme nous le pensions nous-mêmes, les barbares pourraient être punis, comme ils le méritaient; mais grâce *à la vertu de la prière,* ils purent échapper et s'enfuir à la faveur de la nuit.

Rien de fort comme la prière

Puisse cette circonstance, où le bras de Dieu s'est montré si visiblement, faire comprendre à ces hommes de carnage et de sang qu'il n'y a de fort que la prière, et que ce n'est pas plus difficile pour le Maître de la vie, de combattre avec un petit nombre qu'avec des milliers. Il paraît en effet que les Sioux furent frappés et comme stupéfaits de voir qu'ils ne pouvaient venir à bout de cette poignée de chrétiens, et ils leur crièrent en abandonnant la dernière attaque: *Nous nous retirons, mais remerciez le Wahchidjiwwakan, qui est avec vous ;* (*voulant parler du prêtre*). *On voit bien que sa médecine (sa prière) est trop forte pour la nôtre. Vous l'emportez; votre médecine est puissante.*

Je termine, mon cher ami, en faisant des voeux pour que ce pauvre peuple, qui n'aime qu'à se baigner dans le sang de ses semblables, s'adoucisse enfin et oublie sa férocité devant la croix d'un Dieu qui a donné sa vie pour ses ennemis.

Je suis bien sincèrement, mon cher ami, votre dévoué et obéissant serviteur,

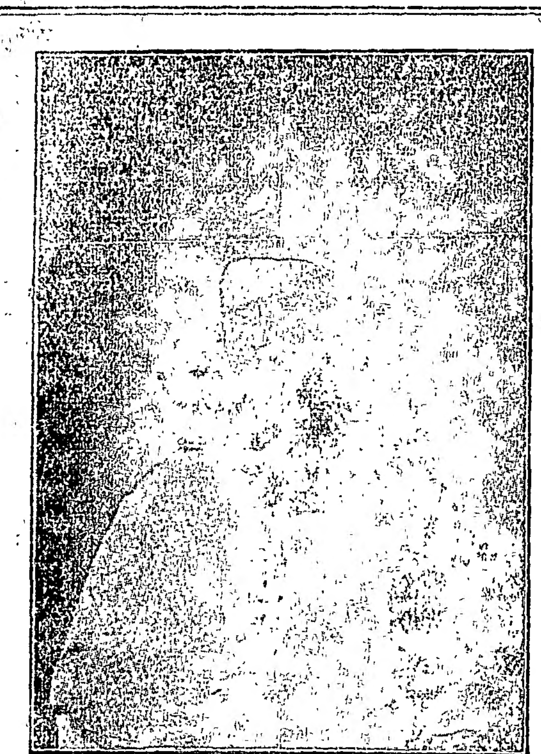
Albert LACOMBE, O.M.I.,
Missionnaire.

—:*:—

Sans les bons cultivateurs qui nous fournissent les substances, tout le monde chercherait son pain.

* * *

Tous ceux qui maudissent les capitalistes rêvent de devenir eux-mêmes de grands propriétaires.



MGR OVIDE CHARLEBOIS, O. M. I., Vicaire apostolique du Keewatin.

La voix du Pape

L'Institution du Musée des Missions

Dans un discours à la clôture de l'exposition missionnaire, le Souverain Pontife voulait insister sur deux précieux résultats de l'Exposition; elle a premièrement manifesté l'universalité vivante de l'Eglise de Dieu, car ce fut un vrai triomphe de discipline affectueuse. A un simple signe du Père commun, on répondit de toutes parts avec un élan, une générosité et une abnégation incomparables. En second lieu, l'Exposition a été et reste comme un livre immense dont chaque objet est une page, une phrase ou une ligne et qui demande, pour être lu, une étude approfondie. "Il est bien vrai, remarqua l'auguste orateur, que certains de ces enseignements frappent immédiatement l'esprit. L'Evangile montre le divin missionnaire Jésus, guérissant les malades et attirant à lui la jeunesse. A ces deux leçons, toute la littérature apostolique joint une troisième, en faisant voir les apôtres constituant des évêques et des diacres pour l'assistance religieuse des futurs fidèles, et leur exemple met en lumière la nécessité, bien comprise par les missionnaires, du clergé indigène.

"Mais, poursuivit le Pontife, outre ces enseignements d'évidence immédiate, l'Exposition qui est un livre immense contient d'innombrables indications sur les moyens à prendre et les défauts à éviter. Aussi le désir a surgi de tous côtés que les pages de ce livre ne soient point dispersées à tous les vents."

Le Souverain pontife, heureux d'exaucer ce désir, a annoncé que ce livre resterait ouvert sous forme d'exposition permanente.

"Le Musée des missions formera, dit-il, avec le musée profane et le musée chrétien, une synthèse magnifique qui rapprochera et permettra de comparer l'aube actuelle de la foi et l'aube qui se leva autrefois sur Rome paienne"

Puis, se tournant en esprit vers les missionnaires, les premiers auteurs de toutes ces joies magnifiques: "Que l'Esprit-Saint, dit-il sur tous les rivages où se déroule leur labeur apostolique, leur accorde de se sentir unis à Nous, comme Nous Nous sentons unis à eux."

con émouvante cette pensée et termina en ces termes: "Ils se joignent ici à Nous, eux qui portent les étendards du Roi divin jusqu'aux extrémités de l'univers et reculent les frontières de son royaume bienfaisant; et Nous Nous joignons à eux pour chanter à l'adorable Roi divin: Regi saeculorum immortali ipsi honor et gloria."

Enfin, après la distribution de nombreux diplômes aux personnes les plus méritantes dans l'organisation de l'exposition-missionnaire, Pie XI prit de nouveau la parole pour adresser un touchant hommage aux femmes qui se consacrent à l'oeuvre des mission et n'ont point pu participer à cette cérémonie, pareilles aux saintes femmes qui se dévouent au service du Christ et ne sortiront de l'ombre qu'au jour des épreuves et du martyre. A elles et à tous les amis des missions il allait donner la bénédiction apostolique.

Les Oblats dans les Missions du Canada

(Reproduit du journal "La Croix" de Paris)

Parmi les nombreuses congrégations de missionnaires datant du siècle dernier, celle des Oblats de Marie Immaculée tient un rang des plus honorables, tant par le développement de ses oeuvres et de son personnel, que par le zèle de ses pionniers dans les missions les plus pénibles et les plus éloignées.

Fondée le 25 janvier 1816, par M. l'abbé de Mazenod, à Aix-en-Provence, la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée s'adonne par vocation au ministère des missions paroissiales dans les centres ouvriers et les campagnes, en France d'abord, plus tard en Suisse romande, dans les Iles Britanniques, en Belgique, en Allemagne, au Canada, aux Etats-Unis et au Mexique. Puis l'Italie, l'Espagne, la Pologne et la Tchéco-Slovaquie ont été ouvertes à l'activité des Oblats, et la quantité des travaux qui leur sont proposés constitue la preuve très claire de l'estime générale des prêtres et des populations. Simples et dévoués, ils se prêtent facilement aux désirs et aux besoins des paroisses qui les appellent; leur predication est pratique, pieuse, surnaturelle; leur commerce n'a point de morgue et leur fraternité absolue avec le clergé séculier les fait apprécier sous tous les climats.

C'est en 1841 que, après avoir failli entreprendre l'évangélisation de l'Algérie, les Oblats furent demandés par Mgr Bourget, évêque de Montréal, pour le Canada.



MGR DE MAZENOD
le fondateur.

Leur fondateur était alors évêque de Marseille (1837-1861).

A cette époque les Oblats de Marie-Immaculée étaient peu connus: missionnaires de la Provence et de la Corse, leur nombre ne dépassait pas la quarantaine. Jusque-là, Mgr de Mazenod ne leur avait demandé que le sacrifice de leur famille et de leur toute petite patrie. Mais l'esprit d'abnégation qu'il leur avait inculqué était si grand, si profond, qu'il lui suffit d'un seul appel pour les voir se lever presque tous, prêts à suivre Mgr Bourget au delà des océans. Il en choisit quatre, avec deux Frères coadjuteurs.

Le fondateur, dont l'intelligence s'élevait aussi haut que son coeur s'étendait loin (et M. l'abbé Combalot a pu dire de lui *qu'il avait un coeur vaste comme le monde)*, voyait plus loin que l'objectif de cette première caravane. Dix jours après leur départ, il écrivait déjà au P. Honorat, leur chef: Montréal n'est peut-être que la porte qui introduira la famille à la conquête des âmes dans plusieurs pays".

AU CANADA ET DANS LES GLACES POLAIRES

Jamais prévision ne s'est mieux réalisée.

Arrivés le 2 décembre 1841, ils étaient les premiers religieux que l'on voyait là-bas depuis la cession du pays à l'Angleterre: ce fut pour Montréal un événement. Et puis, ne venaient-ils pas de France, la patrie jamais oubliée?

L'éloquente parole d'un grand Français, Mgr Forbin-Janson, ami personnel de leur fondateur, préside à leur premier établissement, à Saint-Hilaire. Ils rayonnent bientôt dans toute cette région de Québec et de Montréal, si française de langue et de coeur, prêchant des missions et des retraites, cherchant toujours les plus pauvres et les plus abandonnés.

Mais ce ministère ne leur suffit plus, dès qu'ils apprennent l'existence d'âmes encore plus déshéritées: ils poussent vers l'Ouest, vers le Nord, parcourant les chantiers dans les forêts immenses et suivant les pistes des sauvages pour les atteindre à leur tour.

Tout leur est bon: le traineau cahotant durement sur les routes défoncées, le coffre de farine pour dire la messe, les blocs de sapins pour reposer leurs membres, sans souci de la fièvre qui rend les heures plus rudes et la couche plus misérables. Et tel d'entre eux meurt un soir dans le Témiscamingue, au fond des bois, sans soulagement ni remède, après trois ans de cette vie incroyable, en disant à son compagnon son unique et sublime préoccupation: "Laissez-moi ici, allez vers nos gens, faites comme si rien n'était, tâchez de les intéresser le plus possible et ne craignez pas de me fatiguer par le bruit."

Vers l'Ouest, en commençant par Ottawa

On leur dit que Bytown est un pays de mission, où tout reste à faire, ils y courent, prêchent, organissent, bâtissent et travaillent si bien qu'un diocèse est institué, avec un des leurs, le P. Guigues, comme premier évêque. Bytown est aujourd'hui Ottawa, la capitale politique du Canada.

Dans les villes, ils choisissent les faubourgs, dans les campagnes, les missions les plus reculées, et cela ne les satisfait pas encore: là-bas, très loin vers l'Ouest, il y a un monde d'une effrayante étendue (près de 5 millions de kilomètres carrés), où Mgr Provencher se déclare impuissant à retenir les quelques prêtres qu'il a pu recruter. C'est là qu'ils vont s'élancer, à travers les steppes, les bois, les lacs, la neige et le froid intense pour s'occuper des âmes les plus abandonnées de ce monde, les chasseurs de fourrures, les Métis et les Indiens du Grand Nord.

Débuts héroïques

Les débuts seront hérissés de difficultés surhumaines: des paroisses, dont les dimensions se chiffreront longtemps par milliers de milles, des courses de 400 lieues, pas d'autre abri que la forêt ou le ciel le plus inclément qui existe, pas d'autre couche que la neige glacée, une température pouvant aller de 30 à 40o. sous zéro, des vents cinglant le visage de glaçons aigus et gelant les doigts, le nez, les oreilles et les joues, et puis, souvent, la faim...

Si, pourtant, il y aura des réconforts.

1o. La joie de pouvoir s'écrier, comme cet admirable P. Grollier, qui porta un asthme crucifiant jusqu'aux régions polaires et mourut à 38 ans, après onze ans de courses et de crises continuelles: "Je mourrai content, maintenant que j'ai vu l'étendard de Notre-Seigneur élevé jusqu'aux extrémités de la terre".

2o. La consolation d'entendre ces paroles, par exemple, dites par un pauvre Indien au P. Gasté: "Oh! que je suis heureux que tu sois venu vers nous! Mon coeur aurais pleuré si tu t'étais montré paresseux; mais, en te voyant, en voyant surtout ton visage défiguré par le gel, je connais aujourd'hui que ta religion est forte, puisque ni la longueur de la route ni la rigueur du froid ne t'arrêtent".

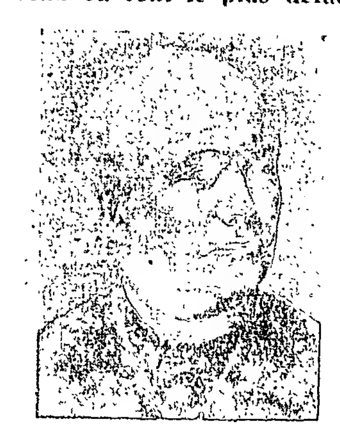
3o. Le bonheur de pouvoir convertir, malgré les efforts haineux et les tracasseries des ministres et traiteurs protestants, non seulement quelques sauvages, mais, en bien des endroits, presque la totalité.



MGR TACHE, O. M. I.,
premier archevêque de S. Boniface.
1897—1920

Seize évêques Oblats se sont succédé dans ces terres de souffrances, dont six vivent encore et continuent la tradition des Taché, des Faraud, des Grandin, des Pascal et des Clut. Des centaines de missionnaires y sont morts; dans les privations et la solitude, plusieurs d'une manière tragique: les PP. Fafard et Marchand, tués lors d'une insurrection qu'ils voulaient pacifier; les PP. Rouvière et Le Roux, victimes de la férocité bestiale des Esquimaux qu'ils venaient convertir; le Frère Alexis, martyr de la chasteté; et tant d'autres, noyés dans les rapides, sous la glace ou dans les baies traîtresses, sans avoir donné la mesure de leurs talents ni atteint la limite de leurs forces.

Pour plusieurs, la question de sainteté est nettement posée, et si diocèses ou vicariats n'étaient pas de ceux où font le plus défaut et



MGR GRANDIN, O. M. I.,
1er évêque de S. Albert.
1859—1902

le temps de mener de telles causes et le moyen de les pousser, avant longtemps, nous verrions sur les autels un Mgr Grandin, pour ne citer que l'évêque immortalisé par Louis Veuillot, ou, parmi bien d'autres, le P. LeDoussal, qui vient de mourir, il y a un an.

Tableau succinct des oeuvres oblates d'Ottawa au Pôle Nord

Mais quel est le bilan de l'évangélisation par les Oblats de ce Canada immense?

Ils ont pratiquement établi les archidiocèses d'Ottawa, Saint-Boniface, Winnipeg, Régina, Edmonton, Vancouver; les diocèses de Chicoutimi, Pembroke, Haileybury, Mont-Laurier, Prince-Albert et Saskatoon, Calgary; les vicariats apostoliques du golfe Saint-Laurent, de l'Ontario septentrional, du Yukon, de l'Athabaska, du Mackenzie, du Keewatin.

A Ottawa, Mgr Guigues; à St-Boniface, NN. SS. Taché et Langevin; à Edmonton, NN. SS. Grandin et Legal; à Vancouver, NN. SS. d'Herbomez, Durieu et Dontenwill, ce dernier Supérieur général actuel de la Congrégation; à Prince-Albert, Mgr Pascal, ont solidement assis les bases des diocèses et assuré l'avenir des oeuvres. Les autres diocèses sont de formation plus récente et ont été détachés de divisions établies par les Oblats.

Dès que les fondations devenaient stables, ils abandonnaient leurs postes aux prêtres séculiers ou à d'autres religieux, s'enfonçant eux-mêmes plus avant vers l'inconnu; ceux des leurs qui étaient titulaires des sièges épiscopaux étaient normalement remplacés par d'autres, les Oblats gardant comme apanage les missions indigènes ou les paroisses des blancs en cours d'établissement. En bien des endroits ils constituent encore l'ossature et le soutien de l'organisation religieuse, mais les quatre derniers vicariats cités leur restent confiés exclusivement, et il est facile de se rendre compte que ce sont les plus reculés, les plus pénibles et les plus froids de tous.

Le Yukon (vicaire apostolique, Mgr Bunoz, de la Savoie) compte 8,200 catholiques, soit le huitième de la population blanche et indigène. Vivariat immense, où les tribus indiennes, trop récemment entreprises, ne sont pas encore toutes converties.

Le Mackenzie (vicaire apostolique, Mgr Breynat, du diocèse de Valence) est tout entier catholique, pour ce qui regarde les indiens proprement dits. Restent les Esquimaux, dont les premiers essais d'évangélisation nous ont coûté déjà les vies des PP. Rouvière, Le Roux et Frapsauce, tous morts dans la force de l'âge.

L'Athabaska (où se sont dévoués NN. SS. Faraud, Clut, Grandin et aujourd'hui NN. SS. Grouard, âgé de 84 ans, et Joussard, son coadjuteur) a 12,000 catholiques, plus du tiers de la population indienne.

Le Keewatin enfin (vicaire apostolique, Mgr Charlebois, Canadien-français), érigé en 1910, compte près de 6,000 catholiques, plus du tiers de la population totale et presque tous les Indiens. La mission des Esquimaux, fondée malgré des difficultés et des souffrances inouïes par un vaillant Normand, le P. Turquetil, commence à donner des résultats consolants; si bien que Sa Sainteté Pie XI a cru bon de l'élever au titre de Préfecture Apostolique de la Baie d'Hudson, avec Mgr Turquetil comme 1er préfet.

On trouvera ces chiffres bien faibles: il ne faut pas perdre de vue que ces étendues prodigieuses sont de véritables déserts de neige et de glace et que la nature est incapable d'y faire vivre d'autres hommes que les pauvres nomades, chasseurs et pêcheurs, qui s'appellent Esquimaux, Montagnais et Cris. Ces deux dernières races sont d'ailleurs en décroissance. Le mérite de cet apostolat ne doit pas être considéré dans la magie des nombres, mais dans les efforts héroïques tentés par les missionnaires, dans les vies humaines sacrifiées, dans les ressources employées à une telle oeuvre, et dont l'histoire ne pourra jamais assez relever la grandeur (1).

(1) On ne pourra se faire une idée de pareils efforts qu'en lisant le livres *Aux glaces polaires*, par le R. P. Duchaussois, o.m.i. Ce volume, couronné par l'Académie française, en vente à la Librairie Beauchemin. Prix: $1.25.

L'arrivée des Oblats dans le Nord-Ouest canadien fut vraiment providentielle, et ce sera une gloire pour leur famille religieuse que d'avoir été choisie pour sanctifier et illuminer les derniers siècles



MGR LANGEVIN, O. M. I.,
le grand blessé de l'Ouest.
1851—1894

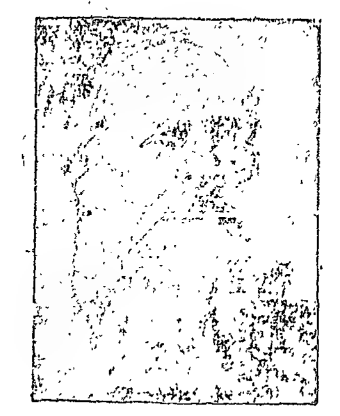
d'une race qui semble s'éteindre, refoulée par la civilisation européenne dans les réserves exigües ou rejetée par le flux des colons vers l'Extrême-Nord et obligée de changer radicalement ses coutumes, ses moyens d'existence et son genre de vie même. Cette douce et lente agonie aura été plus douce et ce sera prolongée davantage, du fait de ces apôtres ardents et bons, qui ont mis leur joie à réaliser dans les "glaces polaires" la devise imposée à tous les Oblats de Marie Immaculée par leur généreux fondateur: "Il m'a envoyé évangéliser les pauvres."

Pendant ce temps, les membres de la Congrégation restés dans l'Est du Canada continuaient l'oeuvre des chantiers et, de longues années encore, ils furent les seuls à se charger de ces dures et fructueuses missions.

D'autres instituaient à Ottawa un collège, devenu Université, qu'ils dirigent encore, ainsi que le Grand Séminaire du diocèse. A Saint-Boniface, à New-Westminster, ils ont fondé et gardé les collèges, passés à d'autres dès que la situation en était stabilisée. Dernièrement, ils ont accepté le collège de Gravelbourg et le maintiennent pour la population de langue française dans des conditions particulièrement difficiles.

La presse est aussi l'objet de leurs efforts: quatre grands quotidiens de langue française leur doivent l'existence, outre plusieurs périodiques en langues indigènes et nombre d'ouvrages de linguistique et d'histoire, un hebdomadaire en anglais, un en allemand, un en polonais et un en ruthène.

Non contents de se prêter à tous les besoins, anciens et nouveaux, de la population canadienne ou immigrée, ils essaimaient aux Etats-Unis, où ils possèdent aujourd'hui trois provinces avec plus de 900 sujets, tandis que le Canada comporte 3 provinces et 5 vicariats (750 sujets).



MGR GROUARD, O. M. I.,
vicaire apostolique, d'Athabaska.
Le vétéran des évêques missionnaires, âgé de 86 ans.

Mgr Grouard, O.M.I., vicaire apostolique d'Athabaska—Une aventure

"Mon bidet s'était largement repu dans les hautes herbes de la prairie; et, quand je le sanglai le matin, il avait un ventre parfaitement arrondi. Bon, me dis-je, il pourra fournir une longue carrière. Je l'enfourchai et partis... Il y avait plusieurs heures que je marchais quand je rencontrai le plus vilain des marécages... J'y dirige ma monture. La malheureuse bête y entre, s'y enfonce, s'en retire, s'y replonge plus avant, fait des efforts inouïs et des bonds désordonnés pour s'arracher de la fondrière. Mais le temps n'était plus où elle avait le ventre si plein; la nature avait fait son oeuvre; la sangle s'était relâchée sans que je m'en doutasse. Au milieu de ces secousses répétées pour se tirer du bourbier, la selle s'ébranle, tourne, et me voilà désarçonné, le dos dans la vase. Je me relève, un peu abasourdi de cette chute imprévue sur un sol sans doute assez moelleux, et je me console en trouvant mon cheval immobile et presque aussi penaud que moi. Je lui sus bon gré de me faire une mine aussi sympathique, le pris par la bride, me chargeai de la selle et sortis enfin, non sans quelques éclaboussures... Me remettre en selle et atteindre une vaste prairie qui n'était pas loin de là, lâcher ma pauvre bête dans l'herbe et me sécher moi-même au soleil: voilà toute la suite et la conclusion de ce récit."



MGR LEGAL, O. M. I.,
1er archevêque d'Edmonton.
1897—1920

L'évêque pouilleux

L'anecdote suivante nous rappellera que ce titre donné un jour à Mgr Grandin par Louis Veuillot peut s'appliquer également à tous les évêques et missionnaires Oblats qui se sont dévoués à l'évangélisation des indiens de l'Amérique du Nord. Mgr Clut écrivait du fort Rae en 1872:

"J'ai confessé pendant trois heures aujourd'hui. Mes chers pénitents et pénitentes, tout en se débarrassant de leurs péchés, se défaisaient un peu de leur vermine, que je voyais se promener sur leurs habits. Ma soutane en ramassait tant qu'il fallait pour me faire souffrir un vrai martyre. Et rien pour me changer... Pendant que nous dînions, le Père Roure et moi, le grand chef des Plats-Côtés-de-Chiens, tout à fait distingué et considéré dans la tribu, vint se pencher sur moi, pour me proposer un cas de conscience. Il voulait savoir si la manducation des poux rompait le jeûne eucharistique. Qu'eusiez-vous répondu? Après avoir résolu le cas à ma façon, j'eus beau lui faire entendre que les Blancs n'aimaient pas à s'entretenir sur un sujet de ce genre pendant le repas, il nous tint "morceus" là-dessus jusqu'à la fin..... Assis sur mon paqueton, je faisais tout à l'heure le catéchisme. Un moment, j'aperçois une jeune fille passant la main sur sa poitrine et en retirant un gros parasite, qu'elle dépose sans gène sur ma couverture. Je lui fais reprendre aussitôt l'insecte. Elle le porte à sa bouche pour le croquer.

Oh! lui dis-je, ne mange pas cela devant moi!

Alors une vieille octogénaire à l'humeur enjouée me dit:

Mais pourquoi défends-tu de manger les poux?

Parce que ces animaux sont sales et dégoutants!

Eh, eh! Ma fille ne pense pas comme toi, Grand Chef de la Prière. Elle en fait ses délices. Si tu savais comme c'est bon!"

Pour l'Ecole et le Foyer

L'Idéal de l'Institutrice catholique

Contemplons-le ensemble ce but de la Ligue des Institutrices Catholiques de l'Ouest. Ne nous contentons pas de l'entrevoir. Qu'il soit aussi resplendissant à nos âmes que le soleil brillant à son midi, dans un ciel sans nuage. Ce que nous voulons? *"C'est le triomphe de la Foi dans l'Ouest Canadien".*

Ce but, ce grand but, va peut-être faire sourire plus d'un philosophe, plus d'un prudent qui le trouveront disproportionné avec notre petitesse, notre infirmité ! Mais qu'importe! c'est le nôtre!

Nous voulons nous élever vers Dieu, attirer après nous les âmes des enfants, pour que Dieu règne chez nous. Nous voulons une Foi vive, ardente, féconde, pour le grand pays de l'Ouest. Cette ambition ressort des besoins de notre époque.

"S'il faut se connaître, dit encore l'abbé Rouzie, il faut aussi, et c'est important, connaître son temps, connaître son pays."

Connaissons notre temps

C'est le temps où la fièvre du plaisir emporte les âmes. Elles courent au bonheur et ne le trouvent pas. Elles courent à l'extérieur d'elles-mêmes, il faudrait les faire rentrer dans leur intérieur. Elles courent hors de Dieu, il faut les Lui ramener. Les esprits sont avides de lumière, de mouvement: c'est l'agitation énervante, fébrile qui semble donner plus facilement cours à toutes les passions.

Plusieurs sont tentés de s'attrister des temps actuels, de regretter d'être venus au monde à une époque difficile, où il semble que Dieu et la morale sont laissés au second plan dans la vie de bien des hommes.

Le meilleur temps pour nous est celui où la divine Providence nous a placés ici-bas. Réjouissons-nous, c'est un temps où nous pouvons donner au Christ la preuve d'un grand amour. *"Je me réjouis,* disait Ozanam, *de vivre à une époque où il y a beaucoup à faire et beaucoup à souffrir".*

Ce doit être notre parole.

De Montalembert écrivait: "S'il nous eût été donné de vivre au temps où Jésus vint sur la terre, et de ne le voir qu'un moment, nous eussions choisi celui où Il marchait couronné d'épines et tombant sur le Calvaire. De même, *nous remercions Dieu d'avoir placé le court instant de notre vie mortelle, à une époque où la religion est tombée dans le malheur et l'abaissement, afin que nous puissions lui sacrifier plus complètement notre existence, l'aimer plus tendrement, l'adorer de plus près!"*

Connaissons notre pays

Notre pays, notre Ouest, le connaissons-nous bien ? *Savons-nous notre passé?* Ne sommes-nous pas exposées à oublier trop vite, que ces immensités, encore habitées par les Sauvages il y a cent ans, ont été conquises à Jésus-Christ par les missionnaires, au prix de fatigues incalculables, au prix de leurs sueurs, de leur sang? Leurs pieds ensanglantés ont écrit notre histoire sur les plaines alors incultes, et sur les lacs glacés, qu'ils ont sillonnés en tous sens, manquant de tout, mourant de faim, soutenus par l'espoir qu'ils enfantaient un peuple chrétien. *Le savons-nous?*

Savons-nous le présent

L'envahissement de notre pays par l'immigration ; les religions non-catholiques qui se coudoient et qui subjuguent les âmes faibles ; l'indifférence qui gagne chaque jour du terrain; les villes qui attirent au plaisir et menaçent de dépeupler les campagnes?

L'avenir que sera-t-il? Il sera ce que nous le ferons, ce que nous le voudrons. Que voulons-nous? Nous voulons, disons-le bien haut: *"Le triomphe de la Foi dans notre pays de l'Ouest".*

C'est une folie, nous dira-t-on peut-être. Votre idéal est une pure utopie! A quoi bon tenter l'impossible? A cela nous pourrions répondre ce que Paul Doncoeur dans son article: "Rebâtisseurs d'Eglises", de juillet dernier, disait à ceux qui auraient traité de folie, son espoir de voir le règne total du Christ en France: "Cela est pure folie! Heureusement! car il n'y a que les folies qui réussissent! parce qu'on ne joue sa vie que pour les folies! parce qu'il n'y a au fond, que les folies qui vaillent qu'on se lasse tuer pour elles!"

Ajoutons: Il n'y a que les folies qui aient réussi au Canada. Depuis les folies d'héroïsme de Maisonneuve, de Dollard, de la Vérendrye, depuis les folies inconcevables de nos martyrs et de nos missionnaires, auxquelles ont fidèlement répondu, dans notre Ouest, les efforts magnanimes de Mgr Taché, de Mgr Grandin, de celui dont la mémoire est bien vivante parmi nous et qui s'est appelé Mgr Langevin, "le grand blessé de l'Ouest", nos vaillants chefs les Evêques, les Prêtres, les vrais Patriotes, défenseurs de l'Eglise et du Canada, n'ont cessé de continuer cette sublime folie et de souhaiter des âmes prêtes, comme eux, à lutter, à souffrir, à mourir même pour hâter: *Le triomphe de la Foi catholique dans notre pays de l'Ouest!"*

Semer la foi

Travaillons à cette grande cause, non comme des vaincues, mais pleines de confiance dans le succès à venir.

Joseph de Maistre demandait à un général:

"Qu'est-ce qu'une bataille gagnée?

Le général répondit:

C'est une bataille que l'on croit avoir gagnée".

La conviction ne constate pas seulement la victoire, elle la fait. Une armée qui se sent victorieuse, devient invincible. Il en est de même dans le domaine de l'esprit, dans le domaine moral ou religieux!

Confiance! Une bonne semence, jetée en terre, produit, tôt ou tard, son fruit. "Si tu n'as le temps de dire qu'un mot dans la vie, que ce mot soit sublime", disait Longfellow. Que tous nos actes visent le but que nous poursuivons... tous... même un mot.

Semons à pleines mains. Semons la Foi. Semons la en priant, en souffrant. Semons-la humblement, mais constamment, avec confiance et redisons sans cesse: *"Je veux le règne du Christ dans mon pays. Je le veux d'une volonté invincible".*

UNE INSTITUTRICE

(Bulletin de la Ligue des Institutrices Catholiques de l'Ouest.)

Réponse à une mère

J'ai reçu une lettre signée "Mère", lettre à laquelle je veux répondre ici.

Cette "mère" se plaint de l'esprit d'indépendance de ses enfants, filles et garçons, de leur façon de parler et d'agir. J'emploie le mot résume tout: de leur impolitesse. Cette dame se souvenant du passé me dit qu'elle n'eût jamais osé agir ainsi; qu'elle n'eût jamais employé les expressions qui, tout naturellement, sortent de la bouche de ses fils, voire même de ses filles, qu'elle était désolée d'une pareille façon d'agir.

C'est vrai, la jeunesse oublie volontiers les plus élémentaires règles de la politesse; c'est vrai que tous les détails exquis, toutes les prévenances qu'on ne négligeait point autrefois sont mis de côté (on n'a plus le temps!) mais à qui la faute? A vous les parents!

Comment voulez-vous que vos enfants soient polis et aient des manières avenantes quand vous gênez si peu devant eux, oubliant que les jeunes sont essentiellement imitateurs?

Comment voulez-vous que vos fillettes aient de ces gentillesses d'autrefois, de ces gestes respectueux pour les vieux, comme le salut et la révérence? vous ne leur enseignez que des pas de danses et quelles danses!

Comment voulez-vous que vos garçons sachent saluer? vous les laissez vous parler casquettes ou chapeaux sur le tête: vous recueillez ce que vous avez semé! C'est tout.

L'indépendance ! Certainement, elle est à la mode, même à la toute dernière mode! Dans votre lettre, vous me dites: "on ne demande plus de permission". Mais non; pourquoi faire? Vous avez habitué vos enfants à agir à leur guise, à vous parler d'une chose quand elle est bien décidée, à vous l'imposer et non prendre votre avis. Tout naturellement on vous oublie, c'est encore heureux qu'on vous instruise après. Le refrain d'une vieille chanson me revient en mémoire "C'est tout ce que je peux faire pour vous."

Les enfants d'aujourd'hui ne sont plus respectueux! Les parents respectent-il leurs enfants comme ils ont été respectés par leurs pères et mères? Non encore. Devant la jeunesse, on raconte toutes les nouvelles du jour. A table, on parle des scandales dégoûtants que publient certains journaux, on lit tout haut les détails de ces faits immondes, on commente, on juge, on emploie des mots malheureux. Les jeunes filles, les garçons ouvrent grandes leurs oreilles et le diner fini, c'est à qui prendra la feuille en question; on se dispute pour la lire et on laisse de côté le journal qui parle de bonnes moeurs, le livre qui renferme les enseignements saints et dignes d'être mis en pratique. Comment voulez-vous que vos enfants emploient des expressions choisies après dévoré des lignes et des lignes qui ne parlent que de crimes atroces, que d'extravagances de créatures éhontées ! de faits et gestes de voyous!

C'est votre faute; je le répète. L'enfant, en naissant, est enclin à mal faire. C'est à vous de lui montrer le droit chemin. C'est à vous de lui apprendre à discerner le bien et le mal. C'est à vous de diriger son intelligence. C'est à vous, la mère, que revient la noble tâche de former son coeur. Je suis sûre que, si vous suiviez avec attention les agissements de vos tout petits, que si, avec douceur, vous repreniez leurs travers, si vous les guidiez vers le bien et le beau sans brusquerie, mais avec fermeté, vous n'auriez jamais à vous plaindre plus tard de leur esprit d'indépendance, de leur façon d'agir et de parler.

Les jeunes ne sont pas plus méchants qu'autrefois, la génération actuelle vaut celles qui l'ont précédée. Les enfants ont les mêmes instincts, les mêmes aspirations, le même bon coeur, ils aiment peut-être un peu plus l'indépendance, ce n'est pas un mal si on sait l'indiguer, car elle permet l'initiative qui a un peu manqué aux générations précédentes.

En somme nos jeunes filles, nos jeunes garçons valent leurs aînés. Ils ont la même intelligence, les mêmes aspirations, le même bon coeur, et si tout cela n'est pas dirigé ce sont des forces perdues. Parents, vous êtes responsables et si vos enfants sont mal élevés, frappez-vous la poitrine et dites: c'est ma faute!

THERESE.

La Maison

Je sais un coin perdu, loin de la grande ville,
Encerclé de coteaux et de buissons épais,
Un lieu calme et secret qui semble un vaste asile
Pour les coeurs affamés de silence et de paix.

De blancs chemins fermés par de vertes barrières,
Des vallons regorgeant de blés drus et mûris,
Des forêts, des ravins, de profondes clairières,
D'où sort l'odeur des pins et des pommiers fleuris.

Il n'est pas de montagne. Une côte un peu rase,
Où l'on voit, ça et là, fumer une maison,
—Car de sa masse la montagne nous écrase
Et cache à notre rêve un magique horizon........

Aucun lac ne sommeille au sein du voisinage,
—Un lac est traître et cache en lui des coups de vent,
Aucun lac, mais tout près, dans un lit de feuillage,
Un ruisseau gazouilleur, tortueux et vivant.......

Un ruisseau babillard dont l'eau toute moirée
Au midi, lutte de splendeur avec le ciel
Et dont l'ombre a parfois, dans sa robe dorée,
Un reflet qu'on pourrait croire immatériel.......

Un ruisseau gracieux, semé de coquillages,
Dont on peut d'un regard embrasser la largeur,
Qui ne donne jamais le goût des grands voyages,
Mais retient près de lui le poète songeur........

Je sais un coin rustique, un paradis du rêve,
Où sont de vieux lilas aux rameaux parfumés,
Où jamais les aulniers n'ont vu tarir leur sève,
Où de jeunes époux jadis se sont aimés.

A l'abri de tout vent, au pied d'un monticule,
Entre des peupliers au dôme retombant,
Pour nous asseoir à l'aube ou bien au crépuscule,
Nous aurons sous l'épaisse feuillée, un vieux banc.

Et, quand tout tombera dans l'humaine paresse,
Que le soir étendra partout son ombre soeur,
Nous sentirons alors, ainsi qu'une caresse,
Descendre sur nos fronts sa tranquille douceur......

II

Dans ce recoin paisible où la broussaille pousse
Et tend ses clairs rameaux habillés de gazon
Nous irons habiter, tous les deux, une douce
Maison.
Ce sera cette vieille maison décrépite,
Dont le toit chaque jour par l'aube est rajeuni,
Et dont les murs poudreux ont des trous où palpite
Un nid.
Cette ancienne maison jadis hospitalière,
Dont le seuil s'offre encore à nos pas et sourit,
Dont la mousse s'étend sans cesse, dont le lierre
Fleurit.......
Ce sera la maison dont la cour, coin agreste,
Au sein des ronces cache un robuste rosier
Qui dans l'or des couchants, semble quelque céleste
Brasier!.......
Du cri perçant des trains il ne nous viendra guère
Que de faibles échos perdus au bout d'un champ,
Nous serons loin du pâle envieux, du vulgaire
Méchant!.......
Dans cette paix, parmi ces choses qui suffirent
A ceux qui ne voulaient que de se faire ignorer,
Disparaîtront tous ces êtres faux qui nous firent
Pleurer!.......
Loin de tous les regards, loin du monde et des hommes,
Un candide horizon venant remplir nos yeux
Peut-être pourrons-nous oublier que nous sommes
Très vieux.......
Et soustraits au mensonge, aux louanges, au blâme,
Sauvés de tout par le grand calme triomphant,
Nous pourrons, peu à peu, reconquérir notre âme
D'enfant.......
Et laissant,—tel le gai ruisseau sous l'herbe tendre,—
Couler nos jours, sans peur, sans souci, sans remords,
C'est là que nous pourrons joyeusement attendre
La mort!.......

Blanche LAMONTAGNE-BEAUREGARD.

Reste au Foyer

Ami, ne quitte pas pour un autre horizon,
Le seuil riant et frais de ta blanche maison,
Et le calme jardin d'enfance où les abeilles
Suspendent leur murmure aux fleurs de tes oreilles!
Reste au foyer où rêve en frissonnant l'aïeul
De crainte qu'au retour tu t'y retrouves seul!
Car sur les vieux parents inquiets que l'on quitte,
O mon ami, mon pauvre ami, les jours vont vite:
Et quand ils ne sont plus, les vieux parents aimés,
Quand résignés, leurs doux yeux las se sont fermés
Et qu'un prêtre les a mis dormir côte à côte,
Sous le tertre d'argile où déjà l'herbe est haute,
L'on songe, en tisonnant les cendres de son coeur,
Qu'on les aima trop peu, qu'on troubla leur bonheur,
Et, triste, on donnerait le restant de sa vie,
Pour retrouver l'ivresse, hélas si tôt ravie!
D'appuyer sur leurs fronts ses lèvres doucement
Ou pour pleurer sur leurs genoux, rien qu'un moment".

Adolphe HARDY.

Douze femmes députés et quatre sénateurs

Prague.— Le nouveau parlement de la Tchécoslovaquie compte douze femmes députés et quatre femmes sénateurs, sur un total de 450 dans les deux chambres.

La proportion relativement petite des femmes est plutôt une surprise, vu que plus de la moitié des 7,000,000 d'électeurs se compose de femmes.

—:*:—

Plus facile à convaincre

Les psychologues prétendent que l'on convaine un homme plus facilement qu'une femme. C'est sans doute que l'homme a plus l'habitude et qu'il connait depuis longtemps l'inutilité de la discussion.

Le radio lui rend l'ouie



Mademoiselle Elsie Hayes, que nous voyons ici est âgée de 25 ans et habite Winnipeg. Elle était sourde et muette depuis l'âge de trois ans. Dernièrement un ami l'invita à coiffer un casque téléphonique et à écouter un concert irradié de CNRW, le poste de radio du Chemin de fer National du Canada à Winnipeg. A sa grande surprise elle put non seulement entendre des sons, mais distinguer différents instruments de musique. Bien plus, à la conclusion du concert elle entendit sa mère lui demander si elle avait entendu la musique et inclinant la tête affirmativement elle émit un son se rapprochant assez bien du mot "Mother". Le lendemain, se rendant à son travail elle entendit pour la première fois les bruits de la rue. Elle peut maintenant entendre un phonographe placé près d'elle.

Des spécialistes des oreilles disent qu'il se peut très bien que des vibrations radiotéléphoniques aient pu lui faire entendre des sons pour la première fois après 22 ans de surdité, mais que ce phénomène existe seulement lorsque le sens de l'ouie demeure latent, même après une longue période de surdité.

Les Femmes-Coqs..Nées

Un être hybride, me dites-vous? Oui, mais il existe, hélas!

En avez-vous connu? Non? Alors faites-vous bénir, afin que la chance vous protège encore...

Mais, pour votre édification, je vais vous en dépeindre une... et vous connaîtrez les autres, car elles varient peu, de l'une à l'autre, dans la manière de se rendre exécrables.

Première période: Les amours.

Beau temps fixe. Soleil brillant et chaud. La mer est d'huile et la brise berce légèrement les plantes parfumées dans les champs et les jardins. Bref, le baromètre est au "beau" pour 24 heures et notre femme coq... en puissance, c'est-à-dire la jeune fille, est toute pimpante, frisée, poudrée, pommadée, parfumée et.... armée d'un sourire qui semble tout naturel et fait pour durer toujours. Son ami est accueilli avec le plus gracieux des sourires. Une agréable conversation se poursuit pendant des heures; les taquineries du futur sont toujours trouvées de bon aloi et jamais la plus petite "malice" ne sort de ses lèvres. Ce que veut ce pauvre moucheron d'amoureux, elle, l'araignée qui tend sa toile habilement, l'approuve toujours sans trouver à redire ni à critiquer. Quel ange de douceur et quelle charmante enfant, toute empreinte de bonté, d'indulgence, de bonne volonté; et aussi quel soin dans la toilette, dans la tenue, le langage! Quel beau couple et comme il vont être heureux quand ils seront unis à jamais par les liens du mariage!

Lui, en garçon sage, a attendu pour se marier, d'être en mesure de faire vivre une femme, car il a aujourd'hui une bonne position et il a fait quelques économies, qui lui permettent de fonder un foyer sans s'endetter. Elle, qui possède un certain verni d'éducation, une langue bien pendue et un joli minois, s'est étudiée, tout le temps de la cour, à se montrer sous son plus beau jour; jamais elle n'aurait voulu contredire son amant, et encore moins lui faire une observation désobligeante. Ce qu'il propose fait loi et son choix est toujours approuvé en toute chose. Mais Madame en puissance se promet bien de le mettre à sa place... plus tard.

Deuxième période: La Geôle

Le noeud est fait. C'est pour toujours. Un auteur français l'a dit:

On se courtise pendant trois ans.

On s'aime d'amour durant trois mois.

Puis l'on s'embête mutuellement pendant trente ans.

La femme coq née ne perd pas de temps; dès qu'elle est assurée que son homme ne lui échappera pas, la tendre poulette commence à faire sentir ses éperons et son bec. Ah! oui, certes! Son roi et maitre; celui qu'elle adorait presque jadis; l'homme dont toutes les paroles étaient des oracles; le "chéri" dont elle cherchait à deviner les pensées, pour aller au-devant de ses désirs — oui, ce même individu ne tarde pas à déchanter, le pauvre!

Le malheureux, il s'était cru un grand homme; un homme dont les projets étaient jadis accueillis avec tous les signes d'approbation, parce que ces projets n'étaient que le produit d'un grand esprit; cet homme qui croyait posséder un stock de qualités évalué au-dessus du pair, se voit bientôt sous-évalué et tomber bien bas dans l'échelle d'appréciation de son seul et unique... enchérisseur. Madame a pris tranquillement du galon et Monsieur, un peu par amour, beaucoup par esprit de conciliation et pour avoir la paix... a cédé petit à petit son autorité; il a abandonné la conduite... à son épouse qui, naturellement, affirme que son mari n'y entend goutte.

Les petites misères de la parenté sont ensuite venues élargir le fossé entre les deux époux. Madame n'a d'attention que pour les siens, qui ne manquent pas, naturellement, de toujours approuver sa ligne de conduite.

Un jour que Madame a ses nerfs, et qu'elle se plaint des défauts de son mari à quelqu'un qui est cher à celui-ci, dans sa famille, on lui répond du tac au tac et voilà qu'une scène violente achève de brouiller à jamais les beaux parents.

Bref, de fil en aiguille, Madame a toujours raison et son mari n'est plus qu'un gros bêta, un sans génie et un rustaud, quand ce n'est pas pire et plus humiliant.

Voyez-vous la déchéance! Jadis il était un être supérieur, aux yeux de Madame. Aujourd'hui, elle le prend quasi en pitié et l'humilie sans se demander si jamais ce bon mouton ne se rebellera pas, car il n'y a rien comme un mouton qui se fâche, dit-on.

Madame a la bourse. C'est elle qui est devenu le gérant de la compagnie. Le mari, gros bénet, n'a qu'à lui apporter son salaire et elle verra à le bien employer.

Ca, c'est la théorie, mais la pratique révèle parfois autre chose. Les comptes pour loyer, épiceries, boucheries, pains, lait, chaussures, etc., s'arrondissent, s'enflent, pendant que Madame renouvelle ses manteaux, ses robes, ses chapeaux, et aussi: disons-le *in petto,* qu'elle fait la partie de carte avec des petites femmes de son humeur; il n'y a pas de mal à jouer une "petite paire", n'est-ce pas?

Un bon jour, ou plutôt, un mauvais jour, la catastrophe arrive. Monsieur voit son salaire saisi et, pour se protéger, il se met sous le couvert de la loi Lacombe.

Troisième période: Le dénouement

Monsieur s'est fâché, ah! mais, fâché comme... un mouton qui se fâche, quoi!

Madame, naturellement, lui a tenu tête et a trouvé, par dessus le marché des reproches à lui adresser, des injures à lui crier, des menaces à lui faire.

C'était trop fort en vérité! Monsieur a bondi et, du revers de sa *tendre main, a giflé* Madame, en lui lançant un formidable: "Tais-toi, écervellée!"

Voilà un ménage brouillé à tout jamais. Monsieur a repris en main la direction du service intérieur et il sera dorénavant l'intendant de son foyer. Mais Madame ne voudra jamais admettre qu'elle fut une piètre gérante et elle continuera à pointer son époux, à le harceler de son sarcasme et à le faire mourir à petit feu, à coups répétés de sa jolie langue rose.

Monsieur endurera longtemps mais un jour, sentant la mesure pleine, il osera encore clore le bec à sa pétulente épouse.

Et puis ce sera la séparation. On s'arrachera les enfants. Le scandale animera la langue des bonnes commères, qui en vivent comme les corbeaux se délectent de charognes.

Madame avait promis qu'elle ne se laisserait pas mener. Elle s'était vantée que c'était elle qui aurait le contrôle de tout dans la famille. Forte de sa grande éloquence, elle s'était encore imaginé que les tribunaux lui accorderaient enfants, forte pension, le ménage, etc. Il lui a fallu déchanter. Le juge a été juste et ferme, comme celui de Berlin.

La femme-coq a été déplumée ; on lui a rabattu le caquet; raccourci les ergots. Elle est retournée chez ses parents, seule, avec une petite pension. Chacun la fuit comme la peste. Ce n'est plus une poule et encore moins un coq: c'est un être désexé, hybride, amorphe, quasi chaponné.

* * *

Morale: — Madame, si vous vous êtes éloignée de ce qui fait la femme aimable, soit au moral, soit au physique, vous avez eu tort et vous le regretterez un jour. Une femme n'est agréable, aux yeux d'un homme, qu'en autant qu'elle reste femme en tout et partout. Soyez femme par le caractère, par le coeur, par les manières, par les occupations, par les préoccupations, par l'habillement, par le langage, par la timidité, par la pudeur, par la délicatesse. Et si vous ne voulez pas être malheureuses plus tard, jeunes filles d'aujourd'hui, tuez dans la coquille la femme-coq qui sommeille dans le coeur de trop de fillettes modernes.

MISTIGRIS.

(Guide de l'acheteur)

Etat actuel de la Congrégation des Oblats

Cent dix ans se sont écoulés depuis que le Père de Mazenod et le Père Tempier fondèrent la première maison d'Aix, le 26 janvier 1816.

Quelle fut l'oeuvre de ce siècle? Qu'est devenue la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée? Un rapide tableau d'ensemble va vous le montrer.

Sans nous préoccuper de l'ordre chronologique des fondations, mais la géographie à la main, nous allons parcourir l'Europe d'abord, puis l'Amérique, l'Afrique, l'Asie, et enfin l'Océanie.

1o. *Maison Générale*

Résidence du T. R. P. Général et de son conseil, la maison générale, centre de la congrégation, est à Rome, à l'ombre du Colisée, (Via Vittorino da Feltre, 5).

Sous le même toit que le T. R. P. Général et sous son regard, sont réunis, des diverses provinces de la congrégation, de jeunes Oblats qui ont le bonheur d'achever leur formation, au centre même de la catholicité; ils fréquentent les Universités romaines et suivent en particulier les cours de l'Université Grégorienne où ils conquièrent leurs grades.

2o. *Les provinces de France*

Il y avait en France deux provinces: il y en a encore deux; elles possédaient plus de vingt établissement: elles n'en possèdent plus aucun... La persécution a tout détruit; mais elle n'a pu éteindre le zèle apostolique... L'Oblat n'a pas abandonné le sol où Dieu plaça son berceau; il attend, sous les armes et en pleine bataille, l'heure de la Providence et le premier rayon de liberté!

Mais que le sacrifice fut douloureux! Les positions étaient si bien choisies, les oeuvres qu'il fallait abandonner si prospères! Il y avait, en particulier, des sanctuaires de Marie, d'où l'Oblat aimait à descendre pour aller au nom de la bonne Mère, évangéliser les populations voisines, et où il aimait à revenir pour recevoir les pèlerinages qui, à la belle saison, s'y pressaient nombreux.

Il y avait surtout Montmartre. Dès le début, les Oblats furent chapelains du temple ex-voto de la France au Sacré-Coeur. Après trente ans de travaux, quand le Jeudi saint 1903, ils descendirent de la butte, le sanctuaire, dans sa blancheur de pierres, la couronnait de ses cinq dômes, pendant qu'à ses pieds déferlaient, en vagues pressées, les flots de prière et de réparation, que la dévotion au Sacré-Coeur répandue partout, poussait vers Montmartre, comme vers le centre des expiations et des espérances nationales.

Les deux provinces ainsi dévastées durent reformer leurs maisons de recrutement; elles le firent hors des frontières.

3o. LES AUTRES PROVINCES

I. — En Europe

Outre la France, les Oblats possèdent en Europe: la province britannique comprenant les maisons d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande; la province d'Allemagne; la province de Belgique; la province d'Alsace et de Lorraine; la province d'Italie; la province de Pologne et le vicariat de Tchécoslovaquie.

II. — En Amérique

En Amérique, ils ont la province du Canada, comprenant les maisons du Québec et de l'Ontario; une première province des Etats-Unis, comprenant les maisons de langue anglaise de l'Est et de l'Ouest des Etats-Unis; une deuxième comprenant les maisons du Mexique, du Texas et de la Nouvelle-Orléans ; la province de St-Jean-Baptiste de Lowell, comprenant les maisons de langue française des Etats-Unis; la vice-province de St-Henri de Belleville, comprenant les missions desservies par les Pères Allemands du Nord du Manitoba; la province d'Alberta - Saskatchewan et le vicariat de la Colombie-Britannique.

III. — En Océanie

La maison de Fremantle en Australie forme le vicariat d'Australie.

4o. LES MISSIONS

Les Missions des Oblats de Marie Immaculée se divisent en deux séries: — 1o. celles qui leur ont été confiées par la Sacrée Congrégation de la Propagande et dont ils ont l'entière responsabilité (diocèses, vicariats, préfectures); et 2o. celles qu'ils tiennent de NN. SS. les Evêques, souvent dans des diocèses autrefois entièrement fondés et régis par la Congrégation, et dans lesquels ils s'occupent de l'évangélisation des peuplades indigènes ou métisses.

I. — Missions confiées aux Oblats de Marie Immaculée par la S. C. de la Propagande.

EN AMERIQUE :			
1. Vicariat du Yukon (*Canada*)	980.000 km.	14	Missionn
2. " Mackenzie	1710.000 km.	47	"
3. " Athabaska	640.000 km.	48	"
4. " Keewatin	720.00 km.	39	"
5. Préfect. de la Baie d'Hudson	2695.000 km.	7	"
6. Préfect. de Pilcomayo (*Bolivie*)	120.626 km.	6	"
EN AFRIQUE :			
7. Vicariat du Natal	37.850 km.	42	"
8. " Kimberley	320.000 km.	25	"
9. " Transvaal	101.500 km.	32	"
10. " Basutoland	30.450 km.	32	"
11. Préfecture de Cinbébasie	568.000 km.	49	"
EN ASIE :			
12. Archidiocèse de Colombo	11.515 km.	133	"
13. Diocèse de Jaffna	16.150 km.	67	"
Total	7951.091 km.	541	"

II. — Missions confiées aux Oblats de Marie Immaculée par les évêques, pour les Indiens et Métis

14. Vancouver	23	Missionn.
15. Calgary	5	"
16. Edmonton	29	"
17. Prince-Albert	15	"
18. Régina	1	"
19. Winnipeg	8	"
20. Saint-Boniface	11	"
21. Baie James	23	"
22. Haileybury	6	"
23. Mont-Laurier	6	"
24. Chicoutimi	5	"
25. Corpus Christi	25	"
26. Santa-Fe	5	"
27. Sioux-Falls	2	"
Total	173	"

Missionnaires occupés dans les Vicariats et Préfectures relevant directement de la Propagande: 541.

Missionnaires occupés au ministère des indigènes dans les Diocèses non confiés aux Oblats de Marie Immaculée: 173.

541 plus 173: 714.

Aperçu des Constitutions et du gouvernement de l'Institut

I.—LA FIN DE LA CONGREGATION

Fondée par l'abbé de Mazenod pour lui permettre d'étendre son propre ministère, sa société ne pouvait avoir d'autre fin que ce ministère lui-même qui, nous l'avons vu, était l'apostolat du pauvre et le soin de la jeunesse.

Toute prédication apostolique de nature à ranimer et maintenir le sentiment chrétien parmi les populations les plus déshéritées, soit agricoles, soit ouvrières, surtout quand elle pourra revêtir la forme d'une mission paroissiale, sera donc le but primordial de la congrégation; par elle tout d'abord, l'Oblat est missionnaire.

Intervenir ainsi directement, mais en passant et de loin en loin, dans le travail de la sanctification du peuple, serait faire oeuvre précaire, si les populations évangélisées n'avaient à leur tête des pasteurs et de bons pasteurs; urgence donc de travailler au recrutement et à la formation d'un bon clergé. Aussi les Oblats pourront accepter la direction des séminaires.

Et c'est le pauvre qui peuple l'hôpital, qui d'ordinaire remplit la prison, et c'est un malheureux, pauvre entre tous, l'infortuné qui gravit l'échafaud: l'Oblat sera à son poste, à l'hôpital, à la prison, au pied de l'échafaud.

Enfin, nous avons vu comment, à ce but premier de la congrégation et qui lui reste essentiel, est venu s'ajouter l'apostolat dans les pays lointains. En réalité, cet apostolat n'est que la réalisation plus complète encore de la devise: "Evangelizare pauperibus misit me". Où trouver plus profonde misère, plus navrante détresse, matérielle et morale, que chez le Tamoul ou le Singhalais de Ceylan, le Cafre de l'Afrique du sud, et surtout le Peau-Rouge que la civilisation envahissante relègue dans les glaces du Pôle? Les missions étrangères, sont donc, comme les missions paroissiales, la fin de la congrégation; et dans les missions étrangères, aucune oeuvre nécessaire ou utile pour faire germer, croître ou s'épanouir la moisson d'âmes, ne sera opposée à la fin de l'Oblat; il les entreprendra et les dirigera toutes; mais quand, par ses soins, des chrétientés seront nées, des diocèses constitués, des provinces ecclésiastiques tout entières établies, avec un clergé séculier bien formé et assez nombreux pour remplir des postes devenus plus faciles, l'Oblat se retirera, sa tâche de pionnier est faite; il ira recommencer plus loin, ou bien, s'il reste dans ces champs qu'il a ensemencés, il ne se réservera de la moisson que les pauvres, établissant pour eux surtout, les missions paroissiales.

II.FORMATION ET VIE RELIGIEUSE

L'Oblat n'est pas l'ascète ou le moine cloîtré dans de silencieuses et mystiques abbayes; sa vie est d'une activité extérieure très intense, qui lui serait à lui-même funeste, qui l'exposerait au péril redouté de l'Apôtre de se perdre lui-même en sauvant les autres, s'il n'était bon religieux en même temps que zélé missionnaire. Sa formation religieuse sera donc très soignée: une année de noviciat, suivie des voeux d'un an, renouvelés trois fois, et, après ces quatre années écoulées dans la pratique des plus austères vertus et des plus minutieuses pratiques, sonne l'heure de la profession définitive; pour toujours le jeune profès se donne à Dieu par les voeux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de persévérance; mais son oblation perpétuelle ne change rien à sa vie extérieure; pendant trois, quatre et même cinq années encore, il demeure dans sa communauté sans aucun contact avec le monde, poursuivant ses études philosophiques, scripturaires et ascétiques, et achevant de disposer son âme aux héroïsmes du lendemain.

Entre temps, il gravit les degrés de l'autel; il y monte. Devenu prêtre, l'obédience, qui lui fixera le champ de son activité, intervient; c'est le Supérieur Général qui la donne et d'une façon souveraine, selon les besoins des oeuvres et les dispositions du sujet; le jeune apôtre a dû parvenir à ce degré de l'obéissance religieuse que son coeur adhère pleinement à la volonté de Dieu que lui manifeste la voix de son chef.

Reste-t-il en Europe, il s'adonne à la prédication; ses aînés l'initient et l'entraînent.

Est-il parti pour les "*Missions Etrangères*", il reprend l'étude; les langues sauvages, généralement fort difficiles l'immobilisent à peu près deux années encore et c'est enfin la chevauchée apostolique qui commence.

Mais *ni* en Europe, *ni* dans les missions lointaines, la règle de l'Oblat ne cesse d'être pour lui un guide, un conseil et une sauvegarde. Non seulement elle lui indique les méthodes les plus sages pour assurer le succès de son apostolat, mais elle lui trace son règlement de vie intérieure; elle encadre chacune de ses journées d'exercices de piété, méditations et oraisons, elle lui fait un devoir du silence et du recueillement en la présence de Dieu: il fera sa visite quotidienne à l'Hôte du tabernacle et en sa présence, il aimera à réciter le bréviaire; il dira son chapelet chaque jour et ira prier à l'autel de Marie; il fera l'examen particulier vers le milieu de la journée et l'examen général le soir. Est-il en voyage, chaque clocher lui sera un avis de ne pas oublier le Maître présent et de lui rendre ses hommages.

Chaque mois, un jour de retraite le soustraira au travail extérieur; même dans les missions étrangères, cette retraite se fera autant que possible, en communauté; les missionnaires d'un district se réuniront pour se retremper en commun dans la régularité religieuse et la vie de famille, sous la présidence de leur supérieur, qui profitera de la circonstance pour donner à chacun les ordres et conseils opportuns.

Il en sera de même, et à plus forte raison, pour la grande retraite annuelle qui durera huit jours!

Aussitôt que le travail qui le tient éloigné de ses frères sera terminé, l'Oblat rejoindra son couvent. Le désir du Fondateur est que chacune de ses maisons compte un nombre assez considérable de sujets pour qu'aucun de ses missionnaires ne soit toute l'année sur la brèche et que tous jouissent, quelques mois du moins de la vie de communauté, dans la paix et le silence de leur cellule. Ils pratiqueront alors la parfaite observance religieuse, avec tous les exercices de règle faits en commun et la psalmodie en choeur du saint office. Ce temps leur sera précieux aussi pour se perfectionner dans les sciences sacrées, pour compléter et mettre au point leurs instructions; chaque semaine, une conférence théologique permettra à tous les missionnaires présents d'échanger leur savoir et le fruit de leur expérience.

Par-dessus tout, il retrouvera la vie de famille; il recevra de ses confrères et leur donnera lui-même l'exemple du support mutuel, de la délicatesse joyeuse et de la bonté prévenante, car la douce et surnaturelle charité fraternelle doit caractériser toute maison d'Oblats; le Fondateur l'a voulu: "La charité parmi vous!"

III.—LE GOUVERNEMENT DE LA SOCIETE

L'Oblat, par son voeu d'obéissance, est d'abord soumis au Souverain Pontife; le Pape est son premier supérieur.

Un Supérieur Général gouverne toute la société; il est nommé à vie.

Chaque fraction importante de l'Ordre est sous l'autorité immédiate d'un Supérieur Provincial. Une province comprend un certain nombre de maisons, les unes de pleine activité, les autres de formation. Ces dernières sont de trois sortes, les juniorats, où les jeunes gens qui se destinent à entrer un jour dans la congrégation, font leurs études secondaires; les noviciats, où ils se forment à la vie religieuses; les scolasticats; où ils s'adonnent aux sciences philosophiques et théologiques.

Dans les missions, étrangères, la province devient un *vicariat de missions*, sous la direction d'un père Vicaire, dont l'autorité est assez semblable à celle d'un Provincial.

Chaque maison a son Supérieur local.

Chaque Supérieur, à quelque degré que ce soit, est assisté d'un conseil, qui s'appelle selon le cas, généralice, provincial ou local.

Tous les six ans, le Chapitre Général se réunit sous la présidence du T. R. P. Général. En font partie, de droit, les membres du conseil généralice, les divers provinciaux ou vicaires de missions, et, par élection, les délégués, choisis un par province ou vicariat.

Le Chapitre Général discute et décide des intérêts majeurs de l'Ordre et nomme les membres du conseil généralice. Convoqué après le décès du Supérieur Général, il choisit le nouveau chef de la famille.

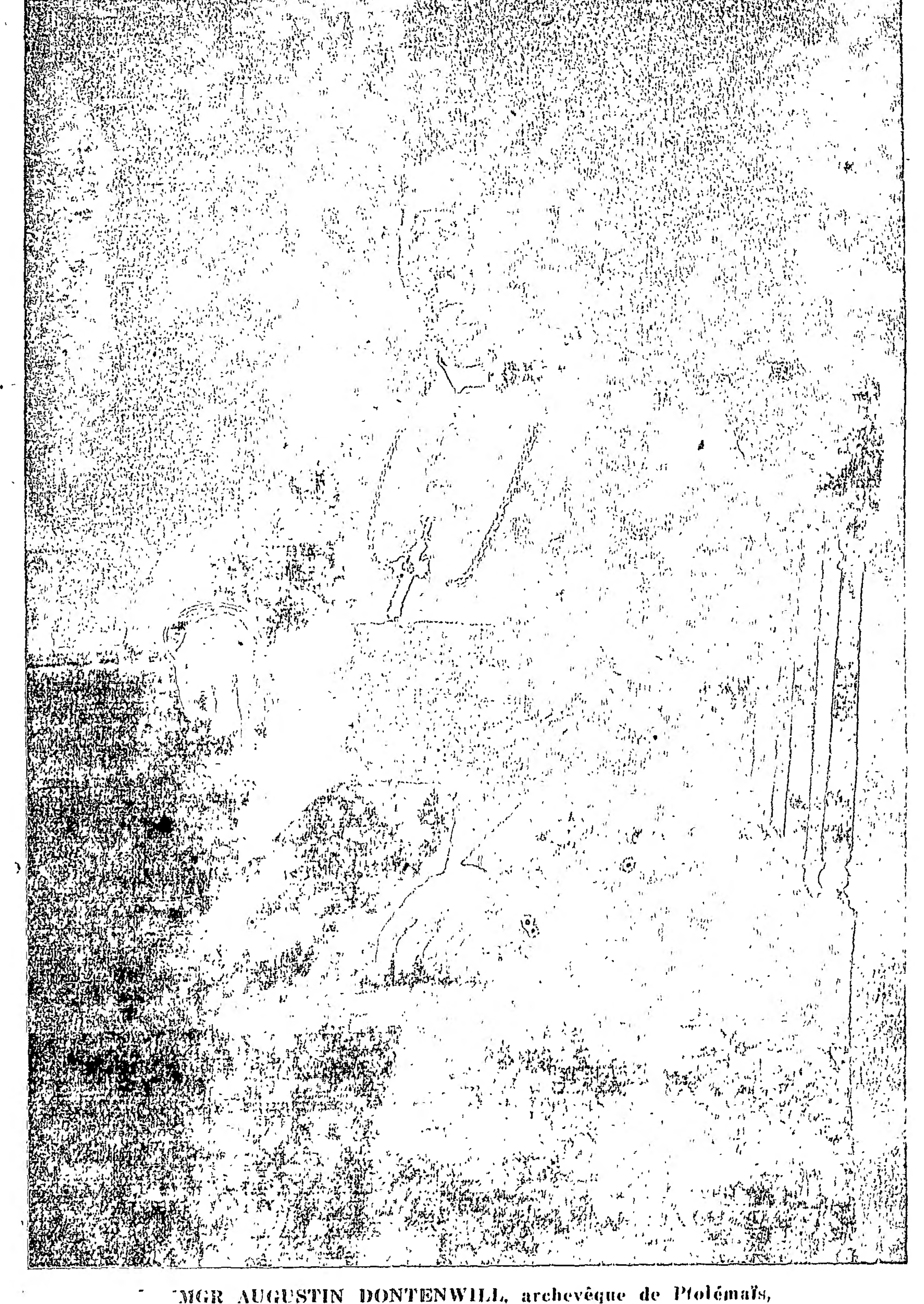
Chef de la famille, le Père de tous, c'est bien ainsi que, selon le Fondateur, doit se considérer le Supérieur Général et après lui, tout supérieur provincial ou local. Chacun, dans l'exercice de sa charge, doit se montrer père et agir, avec sagesse et fermeté sans doute, afin de faire respecter l'autorité, mais aussi avec patience et bonté pour la faire aimer.

Episode miraculeux de la vie du Père Gasté

Le P. Gasté demeura au lac Caribou de 1861 à 1901. Il mourut en 1919. De lui le P. Bonnald a écrit: "Ce bon P. Gasté, je l'ai toujours appelé le *Moïse des Montagnais.* Il a fallu sa patience, sa longanimité, sa persévérance inébranlable, pour venir à bout de l'indifférence que témoignaient les *Mangeurs de Caribous.*"

Le P. Turquetil rapporte ainsi une scène qui se passa, à la messe du P. Gasté, servie par le F. Guillet, daté et événement qui marquèrent le commencement du mouvement de conversion. C'était le 5 novembre 1870. Le P. Gasté célébrait le service anniversaire de tous ses confrères Oblats défunts:

"—Il revêt les ornements sacrés et s'avance à l'autel. Aussitôt les assistants aperçoivent à quelques pieds de l'autel, au-dessus de la crédence, de légers nuages de fumée, au travers desquels se dessine une figure humaine, noircie par le feu. Les traits accusent la souffrance résignée. Sur la poitrine, la croix d'Oblat, et sur le col de la soutane, un petit collier de perles blanches imitant le col romain. Seuls, le Père Gasté et le Frère Gaillet n'ont rien aperçu. La figure devient blanche et radieuse à l'élévation; autour de la tête un nimbe lumineux qui fait briller les nuages environnants. La vision suit tous les mouvements du prêtre à l'autel. A l'absoute, elle se tourne vers le catafalque, faisant face aux assistants, et, après la dernière prière, disparait légèrement et avec grâce, laissant aux spectateurs l'impression d'une âme grandement réconfortée et joyeuse. Chacun s'empresse de faire mille questions au Père Gasté qui ne soupçonnait rien. Le Père fait une enquête; tous les assistants, sous la foi du serment, témoignent de la vérité de leurs dires. Interrogés séparément, leurs assertions concordent parfaitement, le doute n'est plus permis. Or, le visage, les traits, le collier de perles, tels que décrits par les témoins, tout indiquait qu'il s'agissait du Père Mestre, ancien maître des novices à Saint-Boniface. C'est sous sa direction que le Père Gasté avait fait son noviciat. Mais on ne savait pas qu'il fût mort. On devine l'émotion du Père Gasté quand le courrier de février lui apporta la nouvelle de la mort du Père Mestre, décédé à Paris, le mois d'avril précédent."



MGR AUGUSTIN DONTENWILL, archevêque de Ptolémaïs, élu Supérieur Général des Oblats, le 20 septembre, 1908.

Avant l'arrivée des missionnaires

La mort, non par meurtre brutal, mais par abandon, était jadis la destinée du vieillard. Il le savait, et, le jour arrivé, il se soumettait sans récriminer.

Peut-être serait-il injuste toutefois d'accuser toujours les Dénés nomades de cruauté voulue, à l'endroit des vieillards impotents. Pour juger ces actes, il faut avoir vu les Indiens du Nord dans la réalité de leur misère. Les vivres sont épuisés depuis longtemps. Le renne et l'orignal fuient toujours. La faim torture le camp. Il est nécessaire de partir afin de rejoindre le gibier errant. Que faire alors du pauvre perclus, que l'on ne peut porter? Toute la famille va-t-elle se condamner à mourir avec lui, ou bien l'abandonnera-t-elle à son sort fatal? Seul le christianisme pouvait trancher en faveur des faibles et des petits, ce poignant problème, en envoyant au vieillard, au malade, à l'orphelin le missionnaire et la soeur de charité.

Le jour où il ne pouvait plus suivre la caravane, le vieillard était prévenu. On lui faisait un petit feu; on lui laissait les dernières provisions; et chacun de lui *toucher la main,* en lui recommandant de se glisser sous un tas de bois, préparé à cet effet, quand il se sentirait mourir, afin que ses restes ne fussent pas dévorés par les bêtes de la forêt

—Nous repasserons, dans les lunes de l'été, nous ensevelirons les os, et ton esprit sera en paix.

C'était l'adieu.

Bien peu, sans doute, survécurent à cette épreuve. Nous ne savons qu'un fait, arrivé vers l'année 1900, pour nous dire quelque chose de la longue lutte que devaient soutenir ces abandonnés, contre la mort.

Deux jeunes gens, d'une tribu des Montagnes Rocheuses, qui avaient *refusé* le baptême, vivaient avec leur mère chrétienne. Un automne, ils lui annoncèrent que sa fin était venue. Ils lui préparèrent un feu; lui laissèrent un peu de viande desséchée, ainsi qu'un grelot de collier de chien et un tambourin, qu'elle avait demandés comme dernière faveur; et, s'éloignant, lui promirent qu'ils reviendraient lorsque les neiges seraient fondues, pour lui rendre les derniers devoirs.

Sept mois après, ils revinrent en effet.

Leur canot amarré, ils s'avancent dans la forêt, avec les prostrations et les lamentations d'usage, dans le rite païen des funérailles. Comme ils abordent le "tas de bois", quelle n'est pas leur stupeur d'entendre s'en échapper un gémissement, tout faible, presque imperceptible. Un squelette, à peine respirant, se dégage peu à peu... Leur mère! Ils veulent fuir. Mais, de ses mains décharnées, elle les supplie de l'écouter. Haletante, et comme si elle en demandait pardon, elle leur raconte comment il se fait qu'elle vive encore... Elle avait ménagé et ménagé, sa petite provision; après cela, elle avait mangé des racines, puis des écorces, puis ses mocassins, enfin sa robe. Longtemps elle avait réussi à conserver le feu, pour éloigner les loups, qui hurlaient tout autour. Afin de ne dépenser ses forces que le moins posible, elle allait, marchant doucement sur ses mains et ses genoux, chercher des branches mortes. Avec les lanières de ses mocassins, elle s'attelait au petit fagot et le traînait dans la neige, jusqu'au foyer... Un jour, il n'y eut plus de branches mortes, et le feu s'éteignit. Les loups accoururent. Elle les empêcha encore quelque temps de la mordre, en agitant sa clochette et en frappant son tambourin... A la fin, n'ayant plus rien à manger, elle s'était mise sous les troncs d'arbres, pour mourir...

Les jeunes gens ne purent se défendre d'un mouvement de pitié. Ils firent un brancard, portèrent leur mère au canot, et la conduisirent, à 300 kilomètres de là, chez de braves chrétiens, Boniface et Madeleine Laferté, qui nous ont eux-mêmes, raconté ce trait.

La vieille Indienne vécut encore deux ans dans leur maisonnette, revit le missionnaire, reçut le saint Viatique, et mourut tout heureuse.

Tel était le peuple sauvage que la Croix vint aborder, en 1844, et sur lequel elle rayonne aujourd'hui.

Le Culte des Ancêtres

Il existe au Japon, dans l'Extrême-Orient, une forme de religion appelée Shintoïsme. Le shintoïsme n'est autre chose que le culte des ancêtres et par extension le culte de ceux qui ont bien mérité de la patrie. C'est la loyauté vivante et permanente. Je me suis souvent dit que si je n'étais né de parents chrétiens et si je n'avais eu le bonheur de grandir dans la religion catholique, j'aurais voulu être shintoïste pour honorer la mémoire de mes ancêtres et chanter les gloires des grands hommes qui ont dépensé leur vie à faire le bien au milieu de leurs concitoyens.

Heureusement pour les enfants de l'Eglise, il existe dans notre sainte religion un culte sacré, que les disciples de Notre-Seigneur ont résumé par un mot qui dit infiniment plus que tous les shintoïsmes du monde païen; ce mot, c'est la "communion des saints". Nous honorons tous ceux qui forment au ciel l'Eglise triomphante du Christ: nous aimons à nous rappeler leurs oeuvres, qui ne doivent jamais périr. Leur souvenir est une invitation à la reconnaissance et à l'imitation de leurs vertus. C'est là ce qui fait la beauté de la célébration d'un centenaire chrétien. Faire revivre la mémoire des défunts, que nous croyons couronnés dans le royaume des élus du Seigneur, chanter leur gloire pour nous encourager à marcher sur leurs traces; voilà le culte que nous aimons. (Mgr Cherrier, aux fêtes du centenaire de Mgr Ritchot).

Souvenirs de l'Ouest

Les premiers colons des paroisses du Sud de la province qui faisaient affaires à Moose-Jaw, se rappelleront sans doute la route qui nous conduisait chez nous, dans le sud.

On quittait la rue River pour traverser la voie ferrée près du moulin à farine, puis on passait sur le petit pont de bois et l'on se dirigeait vers la brasserie.

On laissait à droite, assez éloignée de la route, la chapelle de M. l'abbé Passaplan, ce missionnaire vétéran des prairies. Sa petite chapelle s'élevait toute modeste, bien seule, dans cet immense basfond qui s'étendait entre la ligne principale du Pacifique Canadien et sa branche au nord-ouest de la ville.

Franche hospitalité d'autrefois

Pendant le temps qu'il demeura là, le bon abbé partageait généreusement avec les colons qui le visitaient en passant, les maigres provisions que son humble bourse avait achetées.

On voyait donc souvent de braves gens, assis autour d'une boite, qui servait de table, dégustant le "bacon" et les pommes de terre traditionnels. Le soir venu, on voyait parfois deux ou trois hommes couchés par terre sommeillant du sommeil des justes, ayant pour toute couverture le drap mortuaire du bon abbé, avec sa grande croix blanche.

Le lendemain matin, ceux qui avaient ainsi reçu l'hospitalité, donnaient quelques heures de leur travail à la construction inachevée de la chapelle, avant de s'en aller.

Tous n'étaient pas ouvriers, mais tous semblaient animés de bonne volonté. Je m'en rappelle un en particulier, un de ces Suisses qui ne dédaignent pas un petit morceau de fromage et un grand verre de bière. Il regardait avec appréhension l'échelle appuyée sur l'édifice Il hésitait quelque peu, puis après avoir fait dévotement une couple de signes de croix, il montait bravement sur la toiture pour la couvrir de bardeaux.

De Moose-Jaw à Gravelbourg

De la brasserie, les colons avaient le choix de deux chemins. Ceux qui désiraient passer par le sud du lac La Vieille, s'en allaient droit au sud, et ceux qui préféraient passer au nord du lac, se dirigaient vers le sud-ouest.

Ce lac "La Vieille" qui se trouve entre Moose-Jaw et Gravelbourg était aussi appelé par les Anglais: "Old Wives Lake". Aujourd'hui, il porte le nom de "Lac Johnson". Il est malheureux de voir disparaitre peu à peu les vieux noms français de l'Ouest et il me parait quasi-criminel d'effacer ainsi le cachet français que lui avaient donné les premiers pionniers du pays.

Ceci me rappelle le mouvement d'impatience qu'avait eu, un jour, M. l'abbé Pierre Gravel, missionnaire colonisateur, lorsqu'il baptisa Laflèche, colonie canadienne française très prospère située au sud de Gravelbourg.

Le bon abbé avait trouvé un peu d'opposition de la part d'un vieux colon canadien-français de la place qui préférait de beaucoup à ce que l'endroit s'appelât "Buffalo Head". C'est ça, lui dit l'abbé, nous allons appeler la localité "Buffalo Head", en votre honneur!"

Les colons suivaient généralement la route du Sud.

Je me rappelle avoir pris celle du nord, un jour que je rejoignis M. Alphonse Legros en route.

Un barbier typique

Les Canadiens faisant affaires à Moose-Jaw se rappelleront aussi ce barbier typique qui tenait sa boutique dans un char à marchandises du Pacifique Canadien, qu'il avait installé près du trottoir sur la rue River. Le char était divisé en deux. On entrait dans la boutique, mais une chambre avait été aménagée à gauche, dans laquelle le barbier vivait et dans laquelle il recevait ses nombreux amis. La boutique n'était pas très achalandée, mais la chambre d'à côté était toujours remplie de Canadiens qui venaient y fumer une pipe et faire la partie de cartes.

Comme tous les barbiers, M. Legros était farceur. On dit qu'un jour, prétendant avoir pris plus de bière qu'il n'en avait pris en réalité, il ouvre tout à coup la porte de la chambre où étaient réunis ses amis et leur dit en français afin de n'être compris que d'eux, d'une voix un peu empâtée: "Mes vieux, j'ai un client sur la chaise et je lui vois deux visages. Ce qui m'embête le plus, c'est que je ne sais lequel des deux raser!". On peut penser qu'il retourna à son travail au milieu d'un éclat de rire.

Un feu de prairie

Je voyageais donc en compagnie de M. Legros et nous arrivions à la chaine de collines qui s'étend au nord du lac La Vieille. Le vent avait soufflé avec force toute la journée. L'horizon au sud-ouest et à l'ouest était caché comme par un nuage de poussière. Bientôt ce nuage s'épaissit et semblait se rapprocher de nous. Au bout d'une heure environ, il devint évident qu'un feu de prairie, activé par un vent de quarante milles à l'heure, nous arrivait du sud ouest avec une rapidité étonnante. M. Legros dont l'expérience sur les prairies de l'Ouest était encore plus limitée que la mienne; n'avait aucune suggestion à faire. Quant à moi, je me rappelais vaguement avoir entendu dire, ou avoir lu quelque part, que le feu de prairie se combattait par le feu.

Il n'y avait plus à hésiter. Une vague énorme de feu s'avançait vers nous avec un bruit sourd comme le grondement du tonnerre. Cette vague rouge, haute de plusieurs pieds, qui semblait rouler sur le sol était surmontée d'un nuage épais de fumée qui s'en dégageait. Nul ne peut espérer vivre après avoir passé à travers un enfer pareil. Je me hâtai donc de mettre le feu à l'herbe sèche immédiatement au sud de la route. Puis je remontai sur ma voiture et après avoir quitté le chemin, je suivis mon feu dans l'espace noirci du sol qu'il laissait derrière lui. Il était plus que temps. La vague terrible nous arrivait avec la même rapidité que le vent. Arrivé au chemin que nous avions quitté, le tourbillon dévastateur n'avait plus de combustible à brûler puisque c'était déjà fait. D'un autre côté, nous n'avions pas eu le temps de nous rendre bien loin et quoiqu'il n'y eut plus de flammes pour nous atteindre, la chaleur qui nous arriva avec le vent était tellement intense et la fumée tellement suffocante, que je me jetai la face contre terre dans l'espérance d'y trouver un peu d'air respirable. Je crus un instant que c'était la fin. Heureusement, ce ne fut que l'affaire d'un instant. Le tourbillon passé, nous pouvions respirer à l'aise, à pleins poumons. Nous avions pu maintenir nos chevaux sans trop de difficulté.

Enfin nous pûmes continuer notre route sur la prairie calcinée. Rien de plus triste que cet immense manteau noir qui couvre la prairie après un feu. Cela occasionne aussi des pertes énormes aux ranchers dont le paturage est perdu pour l'année courante. Ils sont alors obligés de conduire leurs animaux dans d'autres localités où le feu n'a pas passé.

Et nous cheminions en silence dans ce décor sévère de la prairie en deuil. Je songeais à mon compagnon, à ce barbier devenu colon et à tous ceux qui comme lui, sont nés sur une terre mais que la destinée a jeté dans les villes du Canada et des Etats-Unis. Je songeais au travail patriotique de nos missionnaires - colonisateurs qui nous ramènent ces déracinés pour les installer sur les terres fertiles du sol natal. Je songeais au courage et à la ténacité de ces braves colons qui tiennent et qui restent malgré les misères et malgré les dangers comme celui auquel nous venons d'échapper. Je songeais à toutes ces choses et je me disais: Oui, le sol de la patrie triomphe, la terre triomphe, la terre franche et honnète qui remplit ses promesses avec la régularité de ses saisons et qui récompense infailliblement ceux qui savent la travailler et l'aimer.

Emile GRAVEL

NEW-YORK EST INTÉRESSÉE

Ce totem exposé dans la vitrine des bureaux du Chemin de fer **national du Canada**, sur la Cinquième avenue, à New-York, soulève un **grand intéret** dans les journaux et parmi les passants. Tout le monde **s'arrête pour** admirer ce spécimen de l'art canadien primitif et lire la **légende qui** se rapporte à ce curieux monument, réplique authentique **d'un totem** des indiens Haida de la Colombie-Britannique. Comme on **le sait** le totem symbolise un mythe religieux ou l'histoire d'une noble **famille** indienne. C'était la coutume autrefois de le planter à travers **le corps** d'un prisonnier de guerre déposé vivant au fond de la fosse. Les blancs ont fait cesser cette coutume barbare.

La fierté française en affaires

Réclamer partout des commis qui parlent notre langue

Imprimer ses cartes d'affaires en français

Placer des étiquettes françaises sur ses marchandises

Faire affaires sous une raison sociale française

Rédiger ses annonces en bon français

Donner des reçus français

N'employer que des formules de chèque françaises

N'utiliser que des formules de bordereau françaises

Correspondre en français

Envoyer des factures françaises

Exiger des marchandises étiquetées en français

Se servir de calendriers français

Faire du français la langue de ses affaires

Acheter par l'entremise de voyageurs français

Réclamer des catalogues français

Acheter des maisons canadiennes-françaises.

Ce que coûte une automobile

On a coutume de dire que les cultivateurs sont devenus malheureux le jour où ils ont appris la comptabilité; mais c'est une **plaisanterie**. La vérité, c'est qu'ils sont devenus prudents et sages. **Ils** ont réglé leur administration avec soin et ils ont évité les gaspillages qui étaient autrefois ruineux. **La comptabilité, c'est l'ordre dans la dépense. Et** le plus malheureux n'est pas celui **qui sachant qu'il dépense trop pour** son revenu, s'arrête quand il est encore temps, mais bien celui qui ne sachant pas ce qu'il dépense ne s'arrête pas de lui-même, mais est arrêté brusquement par la faillite ou la misère qui lui barrent la route.

Beaucoup de citadins **qui règlent** *scrupuleusement* **leur budget en affaires**, qui tiennent au bureau des comptes rigoureux, ne s'occupent pas de **contrôler les dépenses familiales ou leurs déboursés personnels**. *C'est une erreur sérieuse que* l'automobilisme a accentuée en ces dernières années.

Tout d'abord, **on doit établir une** distinction fondamentale entre l'automobile employée pour ses *affaires* et l'automobile de promenade. Il n'est point question de dénoncer la première, qui est devenue une nécessité, et qui rend de très *grands services. Il n'est même pas* question de dénoncer non plus la seconde qui est l'un des plus grands *agréments de la vie moderne. Il en* est ainsi cependant de tous les luxes. Mais il convient de signaler à nos lecteurs un abus qui pourrait à la longue devenir dangereux pour le portefeuille de notre population. Ainsi, tandis qu'une foule de gens hésiteront, par exemple, à se payer un loyer cher afin d'être logés suivant toutes les exigences du confort et de l'hygiène, ou d'acquérir des oeuvres d'art pour orner leur maison parce qu'ils les considèrent un luxe de gens riches, ces mêmes gens, par contre, n'hésiteront pas à avoir une automobile à seule fin de se promener ou d'épater leurs relations sans s'arrêter à calculer ce que ce luxe leur coûte. S'ils le savaient, ils en seraient effrayés.

On peut dire sans crainte d'errer beaucoup que 75 pour cent de ceux qui possèdent des automobiles de promenades ne devraient pas en avoir et que 99 pour cent de ceux qui en ont, ne savent pas ce que cela leur coûte.

Notre but en publiant les quelques chiffres qui suivent est simplement d'éclairer le public.

Nous divisons à cette fin les automobiles en deux classes, en ayant soin d'exclure les automobiles de luxe que ne se payent, sauf les fous, que ceux qui en ont le moyen.

Prenons l'automobile à meilleur compte qui ne coûte que $700. C'est à peu près le prix minimum. Qu'est-ce que la comptabilité, basée sur des estimations très modérées, établit à son sujet? Voici:

Intérêt sur le capital	$ 42.00
Dépréciation (4 ans)	175.00
Licence	20.00
Assurance	50.00
Garage	100.00
Gazoline	128.00
Huile	28.00
Réparations	100.00
Total	$618.00

Ce tableau est basé sur une course annuelle moyenne de 6,000 milles. Ce qui représente plus de 10 cents du mille parcouru. Et il est à noter, une fois de plus, que l'estimation est très modérée puisque nous n'avons mis que $75.00 au compte des réparations. Or on sait que plus une automobile vieillit, plus le coût d'entretien augmente. Il monte, en réalité, en proportion géométrique de l'âge de l'automobile.

Qu'est-ce que coûte maintenant une automobile d'un prix très modéré encore, soit $1,500?

Voici le tableau:

Intérêt 6%	$ 90.00
Dépréciations (4 ans)	375.00
Licence	25.00
Assurance	50.00
Garage	100.00
Huile	50.00
Réparations	100.00
Total	$978.00

Soit plus de 16 cents du mille parcouru.

N'est-ce pas un grand luxe en dépit de la modération de nos estimés! que l'on s'amuse à calculer quel serait le capital en assurance sur la vie, qu'un homme dépensant mille dollars par année pourrait prendre avec une pareille prime; quel serait aussi le revenu au bout de dix ou de vingt ans de cette somme placée à l'épargne ou en obligations tous les ans à cinq pour cent, et l'on comprendra mieux que l'automobile est un luxe.

Mais il faut voyager et se distraire, ajoute-t-on. Sans doute cela est vrai; et ceux qui ont les moyens de voyager en automobile choisiront bien le mode le plus agréable de locomotion, mais aussi le plus dispendieux.

Quant à se servir de sa voiture pour se rendre à son travail quotidien, sous prétexte d'économie, c'est pure folie, quand on tient compte du fait que le mille automobile coûte dans le premier cas 10 cents, et dans le deuxième cas, 16 cents. Le mille en tramway, à Montréal, par exemple, pour le trajet maximum, ne coûte pas un demi sou, mais à supposer que l'on ne voyage que deux milles par jour, ces deux milles ne coûtent chacun au tarif moyen du tramway, qu'un peu plus de 3 cents et un huitième. Cette même comparaison s'applique avec le chemin de fer.

Souvent aussi l'automobile occasionne des pertes de temps considérables. Combien de commerces seraient plus florissants si le patron ne dépensait pas tant d'heures de son temps à se promener? Il ne s'agit pas, qu'on nous comprenne bien, de condamner l'industrie de l'automobile, au contraire, mais simplement d'inviter les gens à réfléchir et à mettre en ordre leur comptabilité personnelle. Ceux qui auront fait le calcul réel de ce que leur coûte leur automobile ne seront pas plus malheureux. On n'est jamais malheureux quand on apprend la vérité à temps pour remédier à une situation fausse; on n'est malheureux que lorsqu'on l'apprend trop tard. — (La Débenture).

:*:

La Solution

On demande à un gamin de dix ans:

"Je suppose que tu donne à ton petit frère 9 pommes, et que tu lui en reprennes 8, qu'est-ce que ça lui fera?

—Ça lui fera... ça lui fera de la peine!"

:*:

Rions !

"Rire est le propre de l'homme" professait le joyeux Rabelais. Et la sagesse des nations elle-même n'a-t-elle pas décrété que le "rire est la santé du corps"? Tous ces aphorismes dont nos devanciers ont eu la prescience, un médecin belge vient d'en démontrer le bien fondé par un raisonnement méthodique.

Le rire, dit-il, est comparable à cette merveilleuse panacée à quoi rêvèrent, au moyen âge, tant de patients chercheurs. Il prévient tous les maux depuis les vulgaires maux de gorge jusqu'aux maladies les plus compliquées des bronches, de l'estomac et de l'intestin.

Il est, en effet, un massage interne des organes. Quand nous rions, le diaphragme descend et remonte tour à tour comprimant, puis distendant le foie, l'estomac et la rate, ce qui constitue le meilleur des massages. Grâce à lui, la respiration, la digestion, la vascularisation et l'innervation se font normalement.

Rions donc tant que nous pourrons, en toute occasion et à tout propos, seul ou en compagnie, bêtement ou avec esprit. Rions! Si des gens graves nous prêchent la décence, rions-leur au nez, si une fâcheuse nouvelle nous parvient, si un importun nous aborde, rions jaune, s'il le faut, mais rions!

(Guide de l'acheteur).

:*:

A la Cie d'Assurance

—Non, nous ne pouvons vous assurer.

—Pourquoi?

—Vous avez 94 ans.

—Mais la statisque démontre qu'il meurt moins de gens à cet âge-là qu'à tout autre.

La langue plus longue que le bras

"Il ne faut pas avoir la langue plus longue que le bras", affirme le bon sens populaire.

Eh! oui, c'est absolument vrai. *Il ne faut pas avoir la langue plus longue que le bras.*

Les parlementaires très diserts, en France, font de fort beaux discours littéraires, et la France est en face du désordre et de la banqueroute. C'est que beaucoup de députés français ont la maladie *d'avoir la langue plus longue que le bras.*

"J'entends bien le moulin, dit un proverbe allemand, *mais je ne vois pas la farine".*

"Je préfère la force du raisonnement à l'éloquence; les choses valent mieux que les mots", disait Napoléon 1er.

En Italie, Mussolini parle à temps et agit tout le temps, et l'Italie se relève et s'organise. Mussolini *n'a pas la langue plus longue que le bras.*

"Un pays où les honnêtes gens n'ont pas autant d'audace que les coquins est un pays perdu", disait Roosevelt.

* * *

"Il ne faut pas avoir la langue plus longue que le bras", c'est vrai pour tout et partout.

Il ne faut pas avoir la langue plus longue que le bras pour sauver son âme; il ne suffit pas, en effet, d'avoir le nom de Dieu dans la bouche, il faut avoir Dieu dans son coeur. "Ce n'est pas celui qui dit: "Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père". *Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Eh! oui, encore: *il ne faut pas avoir la langue plus longue que le bras*, bonnes mamans, pour bien élever vos enfants. Il ne suffit pas en effet pour cela de disputer toute la journée, il faut agir quand il est temps.

"Faisons-nous forts, car la maladie de ce siècle, c'est la faiblesse." —Ozanam.

Eh! oui encore: *il ne faut pas avoir la langue plus longue que le bras*, braves discoureurs, qui avez plein la bouche de paroles apostoliques et ne faites pas oeuvre de vos dix doigts pour soutenir et aider les bonnes oeuvres.

"Les bons mouvements ne sont rien s'ils ne deviennent de bonnes actions". — Joubert.

C'est encore *avoir la langue plus longue que le bras*, par exemple, que de se dire catholiques intègres et de ne pas se donner la peine de se conduire en conséquence en se soumettant aux directions de Dieu et de la sainte Eglise.

"La foi sans les oeuvres est le figuier stérile de l'Evangile, c'est un arbre sans fruit, une vigne sans raisins, un bois inutile. — Mgr de Ségur.

N'ayons pas ou n'avons plus, s.v.p., *la langue plus longue que le bras*; car cette infirmité, physiquement parlant, tient du monstre.

Jean des Friches.

* * *

P.S.—J'oubliais une autre manière assez fréquente *d'avoir la langue plus longue que le bras*: c'est de se déclarer avec emphase en faveur de la bonne *presse* et de s'abonner à .... l'autre. — *J. des F.*

(Le Messager de Sherbrooke)

Le Miroir

Cela se passait en Chine. Un Chinois se prépare à se rendre au marché. Le marché est à quelques jours de chez lui. C'est le soir. Il fait ses adieux à sa femme:

—"Au revoir, Miel de Chrysanthème, qu'est-ce que tu veux que je rapporte du marché?"

—"Je voudrais bien un peigne!"

—"Un peigne? Soit. Mais j'ai beaucoup d'acquisitions à faire. Comment me rappelerai-je?"

—"Tu n'auras qu'à regarder la lune. Tu la vois, elle est en croissant eh bien! le peigne que je veux est exactement de cette forme."

—"C'est entendu, au revoir."

—"Au revoir."

Et le Chinois s'en va. Il arrive au marché. Il fait ses emplettes. Et les ayant terminées au soir, il se rappelle sa promesse. Mais il ne se souvient plus du tout de l'objet désiré. Il est chez un marchand et lui dit:

"Voilà. J'ai promis à ma femme *de lui rapporter quelque* chose, mais je ne me souviens plus du tout ce que c'est. Ah! si, *attendez.* Je me rappelle qu'elle m'a dit de regarder la lune."

—"Regardez-la. Elle est ronde. (La lune qui était à son premier quartier lors du départ du Chinois, était à présent dans son plein.)

—Ce doit être un objet rond.

—Un miroir sans doute?

—Elle n'en a jamais eu, ce doit être cela.

Et le Chinois choisit un miroir, le paie, l'empaquette et se met en chemin.

Arrivé chez lui, il est reçu par sa femme qui lui dit:

—"Bonjour, mon mari. M'as-tu rapporté ce que je t'ai demandé?"

—Voilà.

Et le Chinois tend le paquet à son épouse qui s'empresse de l'ouvrir (pas le Chinois, le paquet. Mais cette femme n'avait jamais vu de miroir. Elle aperçoit un visage et elle s'indigne:

—"Mon mari a acheté une autre femme!"

Et Miel-de-Chrysanthème pleure toutes les larmes de son petit coeur.

Les sanglots font venir sa mère.

—"Ah! maman, maman, s'écrie-t-elle! Viens voir. Mon mari a rapporté une autre femme à la maison."

La mère prend le miroir, le regarde, et dit à sa fille:

—Qu'est-ce que ça peut te faire, elle est si vieille et si laide!"

:*:

Si vous vous gourmez lorsque l'on vous dit que vous avez de l'esprit, c'est que vous n'en avez pas.

La vie du missionnaire de nos jours

Ceux qui, les yeux fixés sur la carte géographique, contemplent les nombreuses lignes de chemin de fer qui sillonnent en tous sens les vastes plaines du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta et même les Montagnes de la Colombie se disent sans doute: finis pour le pauvre missionnaire les longues courses à la raquette, les interminables nuits passées à la belle étoile, les périlleux voyages en canot d'écorce.

A ceux-là nous répondrons que la station de chemin de fer la plus septentrionale est encore à quinze cents milles de l'Océan Glacial où se rendent les Pères Oblats depuis plus de soixante ans; que le vicariat du Mackenzie à lui seul représente une superficie d'environ mille milles carrés, que ce vicariat et la plus grande partie de ceux du Keewatin, de la Baie d'Hudson et du Yukon verront s'écouler encore bien des années avant de pouvoir jouir des bienfaits de la civilisation.

Le R. P. Duchaussois, o.m.i, ayant été chargé de visiter cette région pour en faire l'historique, écrivait à son supérieur général, Mgr Dontenwill: "Nous nous lançâmes (Mgr Breynat et le Père Duchaussois) dans les immensités arctiques, en esquif l'été, en trineau l'hiver, logeant d'ordinaire à l'enseigne du désert ou de la forêt.

Un à un, nous trouvâmes, à leur poste de joyeux dévouement, tous les missionnaires, depuis les vieillards à la barbe de neige jusqu'aux derniers venus. Une à une, du lac Athabaska aux abords de l'Océan Glacial, nous admirâmes toutes leurs missions... Toutes? Non, je ne puis le dire — et c'est la seule déception que j'eus à emporter de mon heureuse vie du Nord —: l'une d'elles, la mission Saint-Raphaël du fort des Liards, ne voulut point de nous. Et pourtant, quelle fête nous y avait été promise par le R. P. Vacher, son curé errant, que nous avions rencontré, durant l'été, au fort Simpson, confluent du fleuve Mackenzie et de la rivière des Liards! Il avait tant supplié Mgr Breynat d'aller, coûte que coûte, encourager ses pauvres Indiens qui, dans leurs bois presqu'inaccessibles, n'avaient pu voir leur évêque depuis longtemps, que le voyage avait été décidé. Nous partirions en traîneau, l'année suivante du Grand Lac des Esclaves, et nous irions attendre, au fort des Liards, un mois, deux peut-être, que le dégel nous permît de revenir en pirogue. En fin de mars, tout fut prêt, en effet; et déjà nous fouettions nos coursiers, lorsqu'arriva une lettre dépêchée depuis quatre mois par le P. Vacher, lequel suppliait le vicaire apostolique et son compagnon de ne point paraître chez lui, "attendu que la pêche et la chasse avaient complètement manqué et qu'il lui serait impossible, avec les quelques patates sauvées de la gelée de l'automne, de nourrir huit jours nos personnes et nos chiens."

Ces quelques lignes peuvent nous donner une idée de la vie du missionnaire Oblat de nos jours. Au point de vue humain, elle n'est guère plus attrayante que celle d'il y a cinquante ans; et cinquante années s'écouleront bien encore avant que l'apôtre des sauvages puisse se promener en "char-chapelle".

La soif, la pire des tortures

"Si vous écrivez sur notre pays, disait un bon frère, vieux routier des lacs du Nord, qui battit des milliers et des milliers de lieues à la raquette, mettez que la pire des tortures, c'est la soif; mais la soif de Tantale, qui voudrait se jeter, à chaque pas, sur la neige allèchante, et qui ne le peut pas, parce que manger de la neige dans une course échauffante, c'est fatal, nous le savons: la soif s'avive davantage, les forces tombent à l'instant, les entrailles se bouleversent. Vous êtes fini!"

Le Père Laity qui passa plus de 40 années de sa vie dans les missions de l'Athabaska et du Makenzie, disait la veille de sa mort:

Ah! que j'ai donc souffert, durant ces heures où l'on ne pouvait s'arrêter pour faire fondre un peu de neige, et où il était impossible de casser une glace trop épaisse! Que j'ai donc envié le sort des chiens, happant la neige pour se désaltérer! Mais aussi, il fallait voir lorsqu'un endroit se rencontrait, où l'on savait qu'un courant plus fort amincissait la glace! Deux coups de hache faisaient jaillir l'eau vive. Je pouvais boire. A la première gorgée, on eut dit qu'une boule de glace prenait la place du cerveau... Il a fallu bien aimer le bon Dieu et les pauvres âmes, allez, je le vois bien maintenant, pour supporter cela! La soif, la soif dans les courses de l'hiver, ce fut le vrai sacrifice de ma vie de missionnaire, le seul. Les autres ne comptent pas... Puisse le bon Dieu qui va me juger bientôt, l'avoir eu pour agréable! Je le lui ai offert tant de fois, en union avec le *sitio* du Calvaire pour la conversion et pour la persévérance des sauvages, mes chers enfants!"

La pêche sous la glace

Fragment de lettre du R. P. Lecorre, supérieur de la mission de la Providence, sur le fleuve Mackenzie.

"*La pêche sous la glace*: cela est bien vite dit, et, en France, on ne conçoit guère ce qu'il y a de fatigues et de souffrances, sous ces quatre petits mots: *pêcher sous la glace*.

D'abord, il faut aller bien loin; car le poisson, en hiver, se réfugie dans les profondeurs des grands lacs; et la moindre distance d'ici pour l'atteindre, est au moins deux jours de marche. Voilà donc deux de nos bons Frères obligés d'aller séjourner durant quatre ou cinq mois loin de nous, sous une tente de peau. S'ils avaient encore du bois à discrétion pour résister, par un bon feu, à des températures de 35 à 40 degrés de froid! Mais non: ils vont se rendre dans une île bien dépourvue sous ce rapport. Puis quel travail, et même, peut-on dire, souvent quel martyre, de se tenir, le jour entier, par des froids pareils, sur une plaine de glace immense et à découvert, exposés à des vents glacés et à des poudreries de neige aveuglantes; de creuser des bassins dans une glace de quatre, cinq et six pieds d'épaisseur, bassins qu'il faudra refaire le lendemain, car le froid de la nuit se chargera bien de les refermer; d'avoir des heures et des heures les mains nues dans l'eau et la glace, tandis que les pieds restent immobiles dans la neige; ce qui occasionne parfois des douleurs intolérables! Et puis, ce poisson que l'on prend au prix de tant d'épreuves, il faut bien le rendre ici. Encore deux Frères et deux traîneaux à chiens continuellement en route à cet effet: quatre jours de marche à la raquette. Ce ne sont pas des voyages d'agrément dans ces rigueurs de la saison. Les hommes endurent de grandes fatigues, et les chiens encore plus: qu'ils gagnent bien la triste pitance qu'on leur réserve pour chaque soir en voyage! Encore, Dieu soit loué si la pêche réussit dans ces conditions! Mais parfois le poisson manque dans ces rudes hivers. Et alors!... Comprenez-vous cet *alors* de souci pour le pauvre père de famille? N'avoir rien pour calmer la terrible faim des siens! Heureusement, nous avons affaire à la divine Providence, et nous pouvons toujours avoir recours à la prière, à celle surtout de nos chers petits enfants. Notre bon Père du ciel ne nous délaissera pas..."

La maison-chapelle

Toutes les missions du nord commencèrent par des maisons-chapelles: une pièce unique, avec un réduit aménagé pour l'autel et caché par un rideau ou par une porte à deux battants. le rideau tiré, ou la porte ouverte, toute la salle devient église. Les murs de cette maison-chapelle sont des arbres grossièrement équarris, placés l'un sur l'autre, et enchevêtrés l'un dans l'autre aux extrémités, pour former les angles, ce qui a nom d'*architecture en tête de chien*, dans l'archéologie du Nord. Les interstices des arbres reçoivent des paquets de limon mêlé d'herbe: c'est le *bousillage*. Le plancher est en rondins de petits sapins contigus. Une couche de terre constitue la toiture.

Un incident arrivé à Mgr Clut, au Grand Lac des Esclaves nous dira l'inconvénient de ces maisons-chapelles transformées pour la circonstance en cathédrale.

C'était à Noël, Mgr Clut officiait *quasi-pontificalement*, comme il disait, pour marquer qu'il *manquait* toujours quelque chose d'essentiel à l'appareil épiscopal. Cette fois encore, il portait la mitre. Au *Gloria in excelsis Deo*, il fut s'asseoir sur un joli trône, fait du seul meuble convenable que l'on avait pu trouver, et recouvert d'une couverture de peau de jeune caribou. Les Plats-Côtés-de-Chiens chantaient "comme des orgues vivantes". La jouissance du spectacle transportait l'évêque parmi les anges du *Gloria* de Bethléem, lui faisant oublier l'atmosphère compacte d'exhalaisons visibles de tous ces Indiens tassés autour de lui. Cependant la chaleur de cette étuve grouillante amollissait les chandelles de suif de caribou. S'apercevant que celle du sauvageon *porte-bougeoir*, accroupi aux pieds du prélat, penchait trop vers Sa Grandeur, le P. Roure s'approcha et lui dit avec calme:

"Attention! Tâche de ne pas mettre le feu au trône: Monseigneur est assis sur le baril de poudre."

Mgr Clut entendit. Vif lui-même comme la poudre, il n'eut pas besoin de la détonation pour bondir. De ce mouvement involontaire, il s'écrasa la mitre contre l'une des "solives" surplombantes.

La Poudrerie

Anecdotes de la vie de Mgr Grandin.

La *poudrerie!* Jamais mot moins reconnu dans ce sens par le dictionnaire français n'eut signification plus expressive, plus descriptive, que celui-là. Il a été trouvé du premier coup par les coureurs des bois, et il s'est incrusté aussitôt dans la langue du Nord.

La poudrerie, c'est le simoun du sahara de neige. Plus elle s'avance vers le pôle, moins elle est fréquente; mais plus elle est violente et tenace.

Elle se lève tout à coup, souffle en bourrasques ininterrompues, ressaisit toute la neige tombée sur le sol et la relance en furie de cyclone dans l'espace. Aucun abri, excepté la profondeur des bois et l'iglou de l'Esquimau, ne peut défier ce poudroiement. Le voyageur, surpris sur le lac, se voit enveloppé d'une nuit blanche: tout rivage, tout point de repaire s'évanouit devant lui.

Ce fut le cas de Mgr Grandin qui pendant la nuit du 14 au 15 décembre 1863 faillit périr sur le Grand Lac des Esclaves avec son compagnon bien qu'il ne fut qu'à un mille de la mission lorsque la tempête commença.

"Tout à coup, raconte-t-il, s'éleva un vent très violent lequel, soulevant la neige qui était sur le lac, et la mêlant à celle qui tombait en abondance, nous empêcha de rien distinguer, et nous perdîmes bientôt la trace du courrier. Le vent seul pouvait encore nous servir de guide. Nous nous dirigions, nous semblait-il, vers la mission; mais rien n'est variable comme le vent; il avait changé de direction. Nous avons marché encore plusieurs heures avant la nuit complète, criant et écoutant si on répondait à nos cris. La tempête seule se faisait entendre. Dans l'espoir que nos chiens nous conduiraient vers un lieu sûr, nous les abandonnons à eux-mêmes, mais le lac se déploie toujours devant nos pas sans aucun horizon. Si nous eussions été au milieu des glaçons (bordillons), nous aurions pu nous en faire un abri pour passer la nuit et ne pas nous geler, mais nous étions sur la glace vive.

Pas même un peu de neige pour s'abriter durant la nuit

Le vent balayait la neige à mesure qu'elle tombait. Il nous était impossible de nous en servir pour nous protéger. Comprenant que plus nous avancions, plus nous nous exposions, nous essayâmes de camper sur la glace. Je détachai notre traîneau avec toute la diligence possible. C'est, dans cette circonstance, une opération très dangereuse; car pour défaire tous ces noeuds et toutes ces cordes, il fallait enlever nos mitaines. Chacun à notre tour, nous travaillions à cette oeuvre, plus longue qu'on ne le supposerait; et pendant que l'un travaillait, l'autre se battait les flancs pour se réchauffer. Nous cherchâmes à nous protéger contre le froid au moyen de nos chiens, de notre traîneau, de nos raquettes et de nos couvertures.

Plus d'espoir, il faut se préparer à mourir

Assis sur la glace, le dos appuyé sur le traîneau, mon petit garçon assis sur moi et appuyé contre moi, tous deux enveloppés dans nos couvertures, que le vent soulevait malgré toutes nos précautions, nous nous préparâmes à la mort, le pauvre enfant en se confessant, et moi en faisant des actes de contrition et de soumission à la volonté du bon Dieu. Bientôt nous sentons que le froid nous gagne, nous nous relevons, gardons sur nous chacun une couverture, attachons les autres en grande hâte sur le traîneau et nous marchons de nouveau, comme pour fuir la mort dont nous sommes poursuivis. Notre dîner avait été bien mince, car nous étions au terme de notre voyage et au bout de nos provisions, et cependant je ne sentais nullement le besoin de manger. Je ne sentais même plus mon mal de pied. Nous marchons ainsi longtemps, en nous arrêtant quand nous n'avions pas trop froid; mais mon petit garçon commençait à s'endormir malgré lui et malgré moi.

Le missionnaire ne meurt pas sans offrir quelque résistance

Je compris que le moyen de lui sauver la vie était de camper encore. Je trouvai heureusement une épaisse couche de neige. J'y fis un trou avec mes raquettes, j'y étendis mes couvertures et j'y couchai mon cher compagnon. Puis, je plaçai les chiens sur le coin, et je recouvris le tout de neige. Quand toutes mes opérations furent finies, je m'introduisis comme je pus auprès du petit garçon; mais il aurait fallu une troisième personne pour me couvrir à mon tour. Quelques précautions que je prisse, le vent pénétrait toujours jusqu'à nous. Cependant, m'étant très fatigué pour faire notre lit, j'éprouvai d'abord une forte chaleur qui fit fondre la neige que j'avais dans mes habits. Le vent gela bientôt le tout, de sorte que je ne savais plus où mettre mes mains pour leur éviter de se geler. Mon compagnon était dans le même état. Tout couchés que nous étions, nous passâmes la nuit à nous remuer, à nous frotter, à souffler pour nous réchauffer.

A quelques pas du rivage

Enfin, une dernière fois, n'en pouvant plus, je sors de dessous mes couvertures pour prendre mes ébats plus à l'aise. Je crus alors apercevoir la terre. Vite, je fais lever mon petit garçon, nous plions bagage et nous nous dirigeons vers l'endroit où nous espérons pouvoir faire du feu. Je sens qu'un de mes talons se gèle. Mon compagnon éprouve la même chose dans ses deux pieds. Nous ne pouvons plus chausser nos raquettes. Après une marche assez longue, nous arrivons à terre. Nous avons eu beaucoup de peine à trouver du bois et plus encore à allumer notre feu. Nous aperçûmes alors deux traîneaux. Nous crions de toutes nos forces. C'étaient le père et l'oncle de mon compagnon à notre recherche. Nous campions sur l'île où se trouve la mission, et nous n'en étions qu'à un quart d'heure de distance...

Les Oblats durant la guerre de 1914

Ils partirent résolus, je ne dirai pas joyeux. Joyeux, cela ne pouvait pas être. Pendre le clou de sa misérable chambrette la soutane et la croix du missionnaire, renoncer à la moitié de sa vie sacerdotale et au reste de sa vie religieuse, se jeter les yeux clos dans un avenir de fer et de sang, à combien d'Oblats, quand vint la minute du départ, la paupière se mouilla-t-elle pas d'une inexprimable émotion!

En France, ils furent deux cents ou environ qui échangèrent l'uniforme du bon Dieu contre l'uniforme de la patrie: deux cents qui, suivant les appels des classes ou les prises et reprises des révisions, essaimèrent dans les différentes formations, fantassins, chasseurs, zouaves, marins, dragons, hussards, artilleurs, infirmiers, brancardiers, tous les costumes et toutes les armes.

Outre les missionnaires français accourus à l'appel de la patrie, de tous les coins du monde, pour remplir un devoir très grand peut-être mais à coup sûr très douloureux et souvent très peu en harmonie avec le caractère sacerdotal les Oblats tant en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, aux Etats-Unis qu'au Canada, fournirent aux diverses armées de nombreux infirmiers, chapelains et aumôniers.

Le livre d'or des Oblats au service de la France contient les éloquentes statistiques qui suivent, à la louange des 200 mobilisés de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée:

Morts: 25;
Cités et décorés: 67;
Nombre de citations: 103;
Croix de guerre: 64;
Légion d'honneur: 9;
Médaille Honneur Epidémies: 3;
Décorations étrangères: 7;

---:*:---

Il est bien difficile de se donner un air de prospérité à moins d'être dans une bonne situation, et, par contre, il faut être dans la prospérité pour décrocher une bonne situation.

Journal de Voyage

Echos de la Survivance

par Perrette

(suite)

Mercredi 23 décembre, 8 hrs du matin — Nous atteignons avec piété et recueillement ému, le faîte du Mont-Royal où se dresse l'Oratoire S. Joseph, cet oratoire béni, déjà consacré par tant de miraculeux événements! Aux pieds de notre cher Protecteur, ce bon S. Joseph, pour qui nous avons toujours eu une dévotion toute particulière, plus que jamais, je songe à vous tous! Communion des Survivants, messe à leur intention, sermon, salut. Nous sommes heureux de rencontrer M. l'abbé Rondeau, des missions étrangères, auteur de la Montagne de Bois; autrefois de chez nous, et venu exprès pour saluer les Survivants. A la sortie, nos yeux s'égarent ravis, sur le merveilleux spectacle qui se déroule à nos pieds: Outremont dans son immense étendue avec ses dômes et ses clochers! St-Laurent, tout là-bas!

9hrs du matin — Délicieux déjeuner dans le beau couvent neuf des Révérendes Soeurs de Jésus-Marie. Salle artistement décorée. Chant de circonstance, accueil des plus affectueux. Partout, on est fêté acclamée choyé, comme des enfant gâtés.

10 hrs — Promenade en ville — Réception à l'Université! Quelle chaleur de démonstration! Les étudiants sont là! Comme on se sent aimé et compris! Et comme on vous le rend bien, chers compatriotes! D'impressionnants discours! Ce ne sont plus des réceptions; mais des apothéoses! Quel voyage! Quel triomphe! On n'a plus une minute à soi! Il me faut bien vous aimer pour trouver le temps de vous griffonner quelques mots! Mais si on peut difficilement vous le dire, notre pensée se reporte constamment vers vous, avec un seul regret, toujours le même! "Que n'êtes-vous là, vous aussi!"

Je me fie aux journaux pour vous renseigner exactement, donc ici, ce n'est pas du convenu! mais plutôt de l'imprévu! et de l'inédit! mes réflexions toutes personnelles, telles qu'elles se présentent, c'est-à-dire avec une belle confusion. Mais on est bien excusable de perdre un peu la tête! de plus solides s'y perdraient, en face de tant de grandioses démonstrations!

Une fête n'attend pas l'autre! Les réceptions se succèdent sans interruption, et comme le disait si justement Mgr Brodeur: "Des jours de 24 heures ne suffisent plus pour toutes les belles démonstrations qu'on nous fait!" C'est un enchaînement de fêtes, qui est un enchantement! Aux acclamations enthousiastes des foules assemblées en notre honneur, aux sons des joyeuses fanfares et des chants patriotiques, on nous fait visiter les édifices religieux et autres, on nous en explique la destination, l'architecture, les souvenirs historiques qui s'y rattachent!

Puis encore de beaux discours, qu'on entend avec un plaisir, dont on ne se lasse jamais! Pendant des heures, on écoute avec un recueillement ravi, les brillantes envolées de nos éloquents tribuns, et au retour, on en cause encore! on les discute, on les commente, on les médite, on en rêve!

Partout, sur notre passage, on entonne : "O Canada", auquel répond le chant de la "Survivance": "Le pays des Blés d'or"

Doulce province, en ce beau jour,
Tes enfants de là-bas t'apportent
l'espérance,
Qu'ils seront Canadiens toujours
Fils de la France!
Oui! Gardons "au pays des blés
d'or"
Les droits de la France nouvelle.

Dans nos multiples randonnées, nous n'avons pas à nous inquiéter de la route à suivre; des guides empressés sont là pour nous conduire. Enfin nous ne sommes pas embarrassés de nos bagages qu'on laisse sur le train et qu'on retrouve à leur place en bon ordre, au retour! détail un peu prosaïque, penserez-vous, détail qui nous permet de jouir du voyage sans qu'aucune préoccupation terre-à-terre ne nous fasse descendre des hauteurs où nous planons!

Midi — Grand banquet chez Kerhulu, 400 convives. Refrains de chez nous! Discours! Bref une telle jouissance pour le palais et pour l'esprit qu'on en oublie l'heure du train. Et quand après une nouvelle promenade en ville on atteint enfin la gare, notre convoi a quitté depuis 45 minutes; parce qu'il bloquait 6 voies et que "tout gens de l'Ouest que nous sommes, il ne nous est pas permis de bouleverser l'Est".

Cet incident n'a pas de suites fâcheuses! La compagnie met immédiatement à notre disposition le train régulier et nous filons vers St-Hyacinthe. A peine, avons-nous à subir quelques taquineries "sur les gens qui s'amusant trop en ville, manquent leur train"! Comme nous sommes près d'une centaine dans le même cas, la plaisanterie est légère à supporter!

Mercredi, 23 décembre 6 hrs du soir — Les personnages influents, les notables de la ville nous attendent deux heures, avec une patience admirable et nous accueillent avec la même exquise politesse que si nous étions exacts! Splendide réception! M. Tremblay, professeur d'agriculture, que nous avons rencontré, à l'Université de Montréal, nous escorte jusqu'ici; ça nous permet de jaser un peu; on rappelle les beaux jours d'antan : ceux du Parlement Modèle et du Drapeau de Carillon! Il a conservé son rôle et espère le rejouer à W.-B. car il va probablement nous revenir au printemps. Il s'informe des membres de notre cercle littéraire et de ses anciens élèves. Il refait connaissance avec M. Michaud, qui fut son confrère de classe. Il nous promet un article au *Patriote*, sur l'Exposition qui l'a tout particulièrement intéressé.

Lévis — 24 décembre, jeudi matin — Les fanfares! O Canada ! Vive la Canadienne! La réception au Collège, l'une des plus touchantes! Des anciens élèves, qui saluent avec tant d'émotion leur Alma Mater!; de vieux professeurs qui leur répondent avec autant d'attendrissement. Tout est indiciblement impressionnant!

Il me faut une certaine dose de volonté pour trouver moyen de vous écrire, au milieu de tant d'amusements divers! On nous amène en carrioles, au son des clochettes, accompagnés de joyeuses fanfares et des gais refrains de chez nous, par des rues pavoisées de drapeaux tricolores et d'inscriptions de bienvenue, sur le sommet des côtes qui dominent la ville. Quel ravissant coup d'oeil! A nos pieds: Lévis, le fleuve, dans toute sa majesté, Québec fièrement campé sur son roc inébranlable symbole de notre irréductible tenacité de Survivance.

A 1 h. p.m., nous quittons Lévis et côtoyons la rive Sud. De jolis villages et leurs clochers, les terres, les clôtures de perches, les érablières — les "sucreries" disions-nous — et leurs cabanes! Que de chers souvenirs s'évoquent, surgissent et défilent en face de ces blancs paysages de chez nous! Et nous voilà sur le "Pont de Québec", célèbre de par le monde.

Québec, 24 décembre, 2 hrs de l'après-midi.

Salut Québec, terre de l'espérance,
Doulce province, orgueil national
Vois tes enfants, gage de survivance
Venir joyeux vers le pays natal
Les pèlerins de douce souvenance
Hâtent vers toi leur retour
triomphal.
O doux pays, berceau de notre
enfance
Accueille-nous au foyer ancestral !
Tes fils de l'Ouest aux routes de
l'histoire
Ont entendu ton cri de ralliement.
Salut Québec, terre de l'espérance
Doulce province, orgueil national.

Toute une population, encore plus affectueusement démonstrative, si c'est possible, nous reçoit à bras ouverts, avec de touchantes manifestations de tendresse! Et ce chaleureux accueil résume pour nous les sentiments maternels de la vieille et bien-aimée Province, à la vue de ses enfants de l'Ouest, éloignés, mais si aimants et si aimés! Je me souviens! nous dit-elle avec effusion. "Nous nous souvenons"! répondons-nous, le coeur débordant. Nous nous souvenons! Oh combien!

Visite au Parlement, réception par le lieutenant-gouverneur et le premier ministre Taschereau; et par les autorités religieuses, à l'archevêché, à l'Université Laval Banquet au Frontenac — c'est là le magnifique programme que la bonne ville de Québec a préparé aux Survivants de l'Ouest. Tout est beau et bon pour nos âmes de patriotes et nos coeurs de Franco-canadiens.

Quand nos brillants orateurs font retentir l'immensité des salles de leurs nobles accents, comme on vibre d'émotion et de fierté! Comme on est bien convaincu que les 125,000 Canadiens que nous sommes dans l'Ouest lointain, sauront survivre! Nous nous souvenons!

24 décembre — 10 hrs du soir — Nous quittons la chère ville de Québec, en route pour SteAnne. La nuit est douce et étoilée. La terre est blanche! Le ciel est bleu. Nous nous arrêtons pour contempler la majestueuse beauté de la Chute Montmorency,son mugissement s'élève, dans le calme de la nuit; ses eaux bouillonnantes semblent du cristal en fusion! Nous repartons, le train serpentant entre la chaîne des collines et les rives du fleuve. Les cloches de Beaupré nous invitent et nous appellent! C'est l'attendrissement des veilles de Noël! Les Noëls anciens qui font battre d'émotion nos coeurs de croyants et mouillent nos yeux de si douces larmes! Minuit, chrétiens! nous pénétrons dans le sanctuaire, tandis que les orgues chantent et pleurent de si touchantes mélodies, que les voix entonnent l'angélique harmonie du Gloria in excelsis! Noëls anciens. Noëls bénis, avec quelle intensité vous revivez, ranimant en nous la candeur de notre enfance heureuse toute la ferveur de nos jeunes années. Communion générale de la Survivance. Enfin tout émus, nous allons réveillonner à la mode canadienne, chez les bonnes Soeurs, où l'on se croirait à la "vieille maison", celle des grands parents, toujours si accueillante, surtout au temps des fêtes!

Noël, 9 hrs du matin — Nous parcourons tous les endroits renommés du pèlerinage, que nous connaissons bien pour les avoir visités, il y a quelques 20 ans! Que d'émouvants souvenirs montent en essaims pressés, à chacun de nos pas, sur cette terre miraculeuse et béni! La vieille basilique a été anéantie par les flammes; mais *Ste Anne* nous reste et le nouveau temple, dans sa rigide structure d'acier promet tant de somptueuses grandeur ! Sermon, Salut. nous quittons Ste Anne, où nous avons vécu des heures inoubliables, en ce beau jour de Noël"!

Joyeux Noël à vous tous, mes chéris! Que devenez-vous en ce jour d'universelle allégresse? Le petit Jésus a-t-il passé, comme d'habitude, chez nous? Comme il emplit généreusement d'ordinaire, tous les bas, petits et grands! depuis le chausson du papa, jusqu'à la mignonne chaussette de bébé ! sans oublier le long bas de maman, que quelqu'un, à mon insu, se charge de suspendre et qui, au matin, déborde de friandises et de cadeaux comme les autres. Quel mystérieux messager, secondé ainsi dans sa douce tâche en faveur de maman, le petit Jésus? dites ? Et cette année, je suis loin, bien loin! et mon coeur se gonfle au souvenir de ces jours bénis, vécus dans la douce intimité de la maison !

Noël, 10 hrs du matin — Nous suivons maintenant la rive nord, plus accidentée et combien pittoresque! Dans ses aspects divers, c'est si bien le décor de chez nous! Laurentides, aux paysages variés, imprévus et charmeurs, de quels regard ému nous vous revoyons.

25 décembre, 6 hrs du soir, — Joliette — La bien nommée, où tout est charme et joliesse. Pendant 2 heures la foule nous attend dans la neige, autour de la gare, et quand enfin on apparait, quel accueil ! les acclamations! les fanfares! les chants joyeux! On nous décore d'un joli ruban azur, en nous souhaitant la plus chaleureuse bienvenue! la procession, à travers la ville, la splendide réception au séminaire, à la cathédrale, les inscriptions symboliques en notre honneur, les éloquents discours ! bref, c'est le triomphe de notre marche triomphale et qui clôt l'excursion de la "Survivance".

Ma toute aimable compagne, celle qui partagea avec moi tous les bonheurs de notre indicible voyage; ma chère et gaie compagne me quitte et j'en suis tout attristée ! C'est un peu le sentiment que l'on éprouve en voyant arriver l'heure de la séparation. Nous avons, nous les "membres de la Survivance, vécu ensemble des heures que nous n'oublierons pas! cette excursion est entre nous un bien fort et doux lien qui nous rapproche à jamais! et quand de retour chez nous, nous causerons de "Survivance", nous aurons l'impression de mieux nous connaitre, de nous apprécier davantage et de plus nous aimer!

Après les fêtes de famille, si douces au coeur, le retour s'effectue sans encombre et sans ennui, ce que l'on avait d'abord redouté. On retrouve sur le train quelques survivants, qui, eux aussi, retournent à leur foyer. Alors les heures s'écoulent paisibles et calmes, dans l'évocation des souvenirs inneffables de la Survivance.

Avec l'affectueuse tendresse des miens, avivée par l'absence, je retrouve ma bonne vie d'autrefois, ses multiples devoirs, sa tranquille félicité.

Ma promenade n'a pas duré quatre semaines! Elle renferme pourtant tout un monde de sentiments divers d'émotions très douces, de joies indicibles, qui éclaireront de leur rayonnante lueur, mes jours à venir. Et je reviens à ma tâche coutumière avec beaucoup de courage et un nouvel entrain!

Je retrouve ici, en même temps que mes lettres et les nombreuses photographies de notre groupe, toute une collection des journaux racontant notre merveilleuse odyssée. Je recueille le tout; j'y joins mille petits riens: une branche de sapin, mon ruban insigne, celui de Joliette, une grappe d'avoine, mon crayon, mes petites tasses, gravées au chiffre de la Survivance, un épi de blé. Petites choses sans valeur, mais pour moi si précieuses par les choses charmantes qu'elles rappellent! et pieusement je dépose dans un coffret, mes chères reliques. Toi aussi, joli calepin du *Devoir*, gentil confident sur lequel, je redige ces dernières lignes, toi aussi, tu iras bientôt rejoindre mes doux souvenirs!

Et si aux heures de dépression, de lassitude et d'ennui, auxquelles si peu échappent — l'angoisse où le doute viennent ébranler de leur souffle mauvais, notre énergique vaillance; j'irai puiser dans le coffret mystérieux, cette ardeur virile qui rend victorieux les croyants et les forts! J'y retrouverai cette indomptable volonté de vivre et de *survivre* "au pays des blés d'or"!

Canadiens toujours!
Fils de la France!

Survivance Franco - Canadienne, d'immortelle mémoire, profondément je te salue!

St-Ignace des Saules -- janv. 1926
PERRETTE.

L'Apotre des chantiers

Peut-être était-ce le plus petit des chantiers de la Rivière-Noire; et pourtant, ce soir-là, il y avait bien cinquante hommes assis en rond, qui se chauffaient les genoux et s'écrasaient les coudes, autour du feu de la cambuse.

Tous des pur sang, originaires d'un peu partout. Les uns de Sorel, les autres *d'en bas*, du Bic ou de Rimouski; mais la plupart des vétérans venus de Hull, une nouvelle place qui commençait à *retiger* autour d'une petite chapelle rouge. Tous rompus au métier, pouvant manoeuvrer la hache comme un notaire la plume et chanter toute la veillée, après une journée passée la gorge au vent et les pieds dans la neige fondue.

Ce soir-là, ils étaient-là, mornes et silencieux, les yeux obstinément fixés sur la flamme du foyer. Pas une histoire! Pas une chanson!

Pierre Duval, le vieux conteur n'en finissait plus de bourrer et de débourrer sa pipe. Louis Morin, le violoneux, se défendait mal contre les rafales de fumée qui piquent et rougissent les paupières, pendant que Toine Lévêque, le plus jeune de la bande — un enfant de seize ans — enfermé, *sortant de souper*, dans un tiroir à momies, se roulait en soupirant sur sa couche de sapin.

Evidemment un nuage de tristesse planait comme un suaire sur ce bivouac de soldats vaincus.

Au retour de Moscou, le froid avait réduit à l'impuissance les armées de Napoléon; mais ici, comment ces rudes bûcherons, endurcis à toute les rigueurs de l'hiver, avaient-ils pu être terrassés?

Une pensée, un simple souvenir avait suffi. Ce soir-là, c'était *la* veille de Noël et voilà que tout à coup dans ces âmes rustiques s'étaient élevées, comme un vent de tempête, une soif dévorante d'émotions religieuses, une faim atroce du pain de chez nous, pétri et servi par les mains d'une mère, d'une soeur ou d'une épouse.

Depuis des heures, tous sans se lasser suivaient le capricieux travail de la braise.

Quand la flamme s'élançait haute et droite en léchant la résine d'un rameau d'épinette ou de sapin, il leur semblait voir rayonner dans l'ombre la silhouette d'un clocher. Dans les vides des tisons entrelacés, les uns distinguaient des autels, des vitraux illuminés, pendant que d'autres l'oreille tendue, croyaient saisir dans le bourdonnement du bois qui éclatait sous les morsures du feu, mille échos lointains: des soupirs d'orgues, des carillons joyeux, voire même des lambeaux de cantiques.

Tout à coup, Louis Morin, comme mu par un ressort, dressa vivement la tête.

—Pts ! Ecoutez, murmura-t-il, c'est un bruit de cloches que j'entends là maintenant.

—C'est sans doute le premier coup de la messe de minuit, répondit le père Duval, avec un sourire amer.

A ce moment la porte du chantier s'ouvrit avec fracas, un petit homme nerveux bondit par-dessus le seuil, la figure ruisselante de frimas.

—Bonsoir, les amis! Suis-je à temps pour le réveillon? Les hommes se regardaient un instant tout interdits, puis un cri formidable, un cri fait de surprise, de joie et de délivrance, un cri poussé par cinquante poitrines vigoureuses ébranla le chantier jusque dans ses fondements.

—Hourra pour le Père Reboul!

Pendant un petit temps ce fut un pêle-mêle indescriptible de poignées de mains énergiques, un torrent d'exclamations joyeuses, d'éclats de rire sonores et de questions sans réponses. La digue était rompue.

—Allons, mes vieux, interrompit le Père Reboul, il n'y a pas de temps à perdre, si vous voulez avoir la messe de Minuit. Pendant que je vais prendre une bouchée, préparez l'autel et piquez la couverte dans le coin - vous allez tous communier - c'est entendu. Et toi, Morin, graisse ton archet et fais-nous de la belle musique. En un clin-d'oeil, la toilette du chantier était faite: les *cierges*, les burettes et le missel étaient en place.

Pendant que les anciens, le coeur gonflé, l'oeil humide, défilaient tour à tour aux genoux du Père Reboul, Toine Lévêque, échappé à sa cachette et absolument *reconsolé*, s'acharnait à battre du marteau au coin du foyer. L'enfant ne comprenait pas une Messe de Minuit sans crèche et il prétendait en bâtir une avec une boite à vermicelle, des branches de sapin et du frimas authentique. Les hommes touchés de cette foi naïve fouillèrent à la hâte leurs gros sacs de toile écrue, les pages jaunies de leurs paroissiens et les poches de leurs vestons. Bientôt la crèche improvisée fut tapissée d'images pieuses et de statuettes représentant tous les saints du paradis. Une seule chose manquait et c'était bien la principale: la statue de l'Enfant-Jésus.

On se consulta gravement.

Les uns voulaient en fabriquer une avec la neige blanche de la forêt.

—Elle nous fondra dans les mains, fit remarquer le *cook* avec raison, prenez plutôt ma farine à pâtisserie.

Les choses en étaient là, quand le Père Reboul mis au courant, envoya chercher une poignée de paille à l'étable — et en couvrit le fond de la boite: puis détachant lentement son crucifix de missionnaire avec respect il le déposa sur la litière en disant:

—Celui-là nous suffira pour ce soir.

Que se passa-t-il alors, dans cet obscur chantier, entre le ciel et la terre? La légende nous a conservé bien des versions. Tout ce que l'on sait, c'est que jamais, sous les arceaux des vieilles cathédrales, cantiques de Noël furent enlevés avec un pareil brio. Ce que l'on sait, c'est que Morin se surpassa et que le vieil apôtre dut se reprendre en trois fois, pour finir son sermon.

Ce que l'on sait, c'est qu'au moment de l'action de grâces, lorsque le Père annonça: "Un Pater et un Ave pour vos parents, vos femmes et vos petits enfants", on lui répondit par un sanglot.

Ce que l'on sait enfin, c'est que cette cérémonie, qui se termina le mouchoir à la main, ne fut jamais surpassée.

Tant il est vrai, que dans toute âme française, âme de laboureur ou âme de bûcheron, quand la foi et l'amour ont dit leur mot, il n'y a plus rien à ajouter; l'ivresse est complète.

A. J. GUERTIN, O.M.I.

Martyre des Pères Rouvière et Le Roux

Le sang des martyrs est une semence de chrétiens

Les missionnaires Oblats prirent contact avec les Esquimaux en 1860, à l'embouchure du Mackenzie.

Leur premier missionnaire fut le Père Grollier qui fit deux fois le voyage de Good-Hope à la Mer Glaciale.

Leur deuxième tentative d'évangélisation eut pour théâtre les côtes de l'Alaska, depuis la Pointe Barrow jusqu'à l'île St Michel (mer de Berhing). De 1873 à 1874 le Père Lecorre suivit toutes les baies qui fouillent le continent, baptisa beaucoup d'enfants mais ne fit pas de conversions.

En 1875 le R. P. [illegible] ne réussit pas davantage auprès des Esquimaux du Labrador où il passa deux ans.

En 1911, les Pères Turquetil (aujourd'hui Mgr Turquetil) et Leblanc se dirigèrent vers le nord-est de la baie d'Hudson. En 1912, ils arrivaient à Chesterfield Inlet où ils furent plusieurs années sans pouvoir faire de conversions.

Le cinquième champ de l'apostolat esquimau fut confié en 1911, aux Pères Rouvière et Le Roux. Étendu sur les confins de l'océan Glacial, il comprend le bassin du fleuve Coppermine, le Golfe du Couronnement avec ses archipels et la grande île Victoria.

Les deux apôtres partirent du fort Norman, pour la *terre-stérile*, à la mi-juillet 1912 et passèrent l'hiver, à étudier la langue esquimaude, à leur cabane du lac Imerenick.

Quand et comment arriva le martyre de ces deux jeunes Oblats âgés respectivement de 25 et de 32 ans, les lignes suivantes vous le diront.

Les dépositions consignées par écrit, les aveux des meurtriers, les renseignements de M. Arden, et la découverte, à l'endroit même de l'assassinat, des débris du *Journal* de pauvre papier rugueux, sur lequel le Père Rouvière écrivait au crayon indélébile ses notes quotidiennes, ont permis de reconstituer tous les actes de la sanglante tragédie.

Les deux Pères se confient à leurs bourreaux

Les missionnaires étaient partis du lac Imerenick, le mercredi 8 octobre 1913, tous deux malades, le Père Le Roux souffrant d'un rhume, et le Père Rouvière d'une blessure qu'il s'était faite en bâtissant la maison de la baie Dease. Un groupe considérable d'Esquimaux étaient venus, la veille, pour les emmener. Parmi eux se trouvaient Sinnisiak et Kormick.

Les voyageurs mirent une douzaine de jours à parcourir les 140 kilomètres qui les séparaient de la mer Glaciale. Le *Journal* note continuellement "des froids intenses", "des temps affreux", "des chemins difficiles", "des vents contraires", la "fatigue des chiens affamés".

Le terme de ce voyage fut une île située dans l'estuaire de Coppermine.

Le 20 ou 22 octobre, le Père Rouvière écrivait:

"Nous arrivons à l'embouchure de la rivière de Cuivre (Coppermine). Des familles sont déjà parties. *Désenchantement* de la part des Esquimaux. Nous sommes menacés de famine, aussi nous ne savons que faire."

C'est la dernière phrase écrite par notre regretté missionnaire.

Le mot *désenchantement* apparaît, non souligné, mais fortement appuyé. C'était la première fois que le Père Rouvière parlait avec quelque amertume de ses ouailles.

La famine menaçait le camp parce que la pêche était fort précaire et que la renne faisait défaut. Les pères s'étaient munis de provisions, mais elles leur furent bientôt volées. Une nuit l'Esquimau qui hébergeait nos confrères depuis près d'une semaine se glissa au chevet du Père Le Roux, lui enleva sa carabine et la cacha.

Quel que fût le protocole indigène, qui prescrit de ne point refuser ce que l'on vous demande, les missionnaires ne pouvaient tolérer ce dernier larcin: se risquer sans fusil dans ces pays, c'est pour un blanc, se condamner à mourir de faim. L'arme fut donc reprise par son propriétaire. Ce que voyant, Kormick entra en colère et se rua sur le Père LeRoux pour le tuer. Mais un brave vieillard, Koha, saisissant l'agresseur à bras le corps, le maîtrisa.

On leur conseille de fuir

Koha, prenant à part les missionnaires, leur représenta alors que leur vie était en danger.

"—Kormick et ses gens leur dit-il, vous feront un mauvais parti. Vous devriez retourner tout de suite à votre cabane du lac Imerenick. Vous reviendrez l'année prochaine en meilleure compagnie."

Il les aida à appareiller leur équipage qui consistait en un traîneau et quatre chiens. Puis il les accompagna durant une demi-journée, autant pour les défendre d'autres attaques possibles que pour les placer dans la bonne direction. Il s'attela même au traîneau avec les chiens. Lorsqu'il eurent remonté le fleuve jusqu'au chemin qui s'engage dans le *Barren Land* il leur dit:

"—Il n'y a pas d'arbres ici. Continuez d'avancer aussi loin que vous le pourrez. Après cela vous n'éprouverez plus autant de difficultés. Je vous aime et je ne veux pas qu'on vous fasse de mal."

Et, sur une cordiale poignée de main, ils se séparèrent.

Quatre nuits devaient encore rester aux missionnaires. Comment passèrent-ils les trois premières? Nous ne l'apprendrons jamais. Ils durent souffrir beaucoup: car il faisait très froid, et ils n'avaient ni tente pour s'abriter, ni bois pour se chauffer.

Deux Esquimaux à leur poursuite

C'est pendant la seconde de ces nuits que Sinnisiak et Ouloutksak quittèrent à la dérobée la tribu endormie et se mirent à suivre les traces laissées dans la neige par le traîneau. Ils rejoignirent les missionnaires vers le milieu du jour. Ceux-ci comprirent leurs desseins perfides. Ils connaissaient la mauvaise réputation de Sinnisiak et ses relations avec Kormick. Ils leur firent cependant bon accueil.

Afin d'expliquer leur présence, et surtout de se donner le temps de choisir le moment favorable, les Esquimaux dirent qu'ils allaient au devant d'un groupe de leurs parents, attardés dans leur retour du Grand Lac de l'Ours à la mer, et qu'ils avaient à cette fin, amené deux chiens de relai.

"Puisque nous allons dans la même direction, proposèrent-ils, nous vous aiderons à traîner votre charge jusqu'au moment où nous rencontrerons notre monde."

Les Esquimaux trouvent naturel de prendre le harnais d'un traîneau et n'estiment pas qu'il y ait rien d'humiliant dans ce travail. Au cours des longs voyages, tous les membres de la famille s'y emploient: les femmes halent en tête, les chiens sont au milieu, et les hommes en queue. Et combien de fois les missionnaires du Nord n'ont-ils pas rendu ce service à leurs coursiers trop faibles!

Le soir venu, Sinnisiak et Ouloutksak se retirèrent vers le fleuve afin de camper à part.

Le matin ils revinrent au traîneau; mais ils ne purent encore frapper, ce jour-là.

Pour la nuit suivante, ils construisirent un *iglou*, et tous quatre s'y abritèrent, côte à côte: nos pères pouvaient compter sur la loi de l'hospitalité qui rend inviolable tout étranger, tant qu'il se trouve sous la maison de neige de l'Esquimau.

Le lendemain, la caravane se remit en marche. En avant, le Père Rouvière battait la neige de ses raquettes pour tracer le passage. Le Père LeRoux était à la tâche, non moins pénible de retenir, avec des cordes, l'arrière du traîneau qui, sans cela, aurait chaviré à chaque cahot.

Chemin faisant, le vent se leva et une tempête se déchaîna. La neige tombait tant en flocons épais et aveuglants. La marche devenait de plus en plus pénible...

Le meurtre

Sinnisiak jugea le moment propice. Il murmura quelques mots à l'oreille d'Ouloutksak; et tous deux se débarrassèrent du harnais.

Sinnisiak s'en alla derrière le traîneau; mais le Père Le Roux, mis en défiance, le suivit du regard... Le misérable eut alors recours à un stratagème: il fit mine de détacher sa ceinture en disant qu'il avait à satisfaire à un besoin naturel. Le prêtre détourna les yeux; et le scélérat, se rapprochant de lui vivement, le frappa de son grand coutelas dans le dos.

Le blessé se précipita en avant, en poussant un cri; mais à peine avait-il dépassé le traîneau qu'Ouloutksak, à son tour, se jetait sur lui, pendant que Sinnisiak criait:

Achève-le. Moi je vais m'occuper de l'autre!

Le Père LeRoux saisit les épaules du sauvage en faisant appel à sa pitié; mais, sourd à ses supplications, Ouloutksak lui porta deux coups de couteau: le premier dans les entrailles, le deuxième dans le coeur.

Cependant, averti par le cri de détresse de son confrère, le Père Rouvière accourait. En le voyant s'affaiser sur le sol, et Sinnisiak armer la carabine qu'il avait prise dans le traîneau, le missionnaire s'enfuit vers le fleuve. La première balle que lui envoya l'assassin le manqua; mais la seconde l'atteignit dans les reins, et le fit tomber assis sur la neige.

Les deux esquimaux accoururent.

Le Peau Rouge altéré de Sang

—Achève-le! commanda de nouveau Sinnisiak.

Ouloutksak lui plongea dans le flanc sa lame encore fumante.

Le pauvre père, alors, s'étendit tout de son long dans la neige rougie... Comme il respirait et que ses lèvres remuaient encore, Sinnisiak alla chercher, au traîneau, la hache de travail des missionnaires; et, revenant au moribond, il lui coupa les jambes, les mains et la tête.

Puis, déchirant les entrailles, Ouloutksak arracha une portion du foie; et les deux monstres en mangèrent.

Ayant jeté le corps dans un ravin, ils retournèrent au Père Le Roux, l'ouvrirent et lui dévorèrent pareillement le foie.

L'horrible festin fini, ils s'emparèrent des carabines et munitions et revinrent au camp où ils racontèrent ce qu'ils avaient fait. "Nous avons déjà tué les Blancs", dirent-ils à Kormick, en arrivant.

Le crime fut commis, entre le 28 octobre et le 3 novembre 1913, l'après-midi, à une trentaine de kilomètres de l'océan Glacial, sur la rive gauche du Coppermine, trois lieues en amont de la *Chute du Sang*.

Jamais dans l'Eglise de Dieu, la moisson n'a manqué de lever sur les champs arrosés du sang des martyrs. Déjà les successeurs des Pères Rouvière et LeRoux recueillent les fruits de leur holocauste.

AU XXIe SIECLE

Ils seront tous centenaires

Un sociologue américain vient de dire dans une réunion de ses collègues qu'au XXIe siècle la longueur de la vie humaine sera de cent ans et que bien des gens qui naîtront en ce siècle-là, vivront jusqu'à deux cents ans et au-delà. Ce savant se fonde, pour parler ainsi, sur le fait que, depuis 1850, la moyenne de la vie humaine a passé de 21 ans à 5 ans. Les gens sont, dit-il, mieux vêtus, mieux logés, mieux nourris qu'en 1850, l'eau de boisson, l'état hygiénique de la masse sont meilleurs, les conditions du travail se sont très sensiblement améliorées, la société fait une guerre infatigable à la diphtérie, à la tuberculose, à la petite vérole, à la syphilis, à la typhoïde, au choléra, à la fièvre jaune, à la malaria et à plusieurs autres types de maladies dont l'existence très répandue a jusqu'ici fait des millions de morts chaque année. Tout cela est excellent; et s'il ne fallait compter que sur la disparition des fléaux de ce genre, la prédiction du sociologue semblerait très vraisemblable. Mais il y a les guerres, les catastrophes et, dans certains pays, la vague de plus en plus grande de la criminalité et des accidents d'automobile. Ainsi, rien qu'à New-York, l'an dernier, en moins de dix mois, l'automobile a tué plus de 850 personnes, tandis que dans telle grande autre cité américaine plus de 400 personnes meurent assassinées chaque année. Le sociologue serait plus près de la vérité s'il disait que les personnes qui échapperont à de pareils massacres, dans son pays, deviendront centenaires ou même *bicentenaires*. Mais à combien de risques il faudra se soustraire pour arriver à vivre jusqu'à un tel âge! Cela sera impraticable, à coup sûr. G. P.

(Le Devoir)

Différentes espèces de noces

Tout le monde sait ce que sont les noces d'argent et les noces d'or. Quant aux autres anniversaires, ils sont moins connus.

En voici une liste:

Noces de coton, premier anniversaire;

Noces de papier, deuxième anniversaire;

Noces de cuir, troisième anniversaire;

Noces de bois, cinquième anniversaire;

Noces de laine, septième anniversaire;

Noces d'étain, dixième anniversaire;

Noces de soie, douzième anniversaire;

Noces de porcelaine, vingtième anniversaire;

Noces d'argent, vingt-cinquième anniversaire;

Noces de perles, trentième anniversaire;

Noces de rubis, quarantième anniversaire;

Noces d'or, cinquantième anniversaire;

Noces de diamant, soixantième anniversaire.

Une seule controverse subsiste, c'est à propos des noces de diamant que certains placent au soixante-quinzième anniversaire.

Les grands moyens

Je ne suis pas plus malin qu'un autre, mais j'ai voulu avoir la paix chez moi, mille millions de pétards de bombes, et j'y suis arrivé.

Ca n'a pas marché tout seul; il m'a fallu de l'énergie, de la volonté, de la fermeté, de la résolution, de la patience, parce que ma femme était une de ses natures indomptables qu'on ne sait jamais par quel bout prendre et à qui, ma foi, on serait tenté de tordre le cou, si l'on ne se retenait pas. Mais, ce que je veux, je le veux bien et puisqu'il n'y avait rien à faire, j'ai employé les grands moyens, cinq cents milliards de tonnerre de Brest.

Dès le lendemain de notre mariage, Eulalie se montra différente de ce qu'elle avait été pendant ses fiançailles.

Avant que je ne la conduise devant monsieur le Maire, Eulalie était un agneau, une perle, un oiseau, un ange; aussitôt qu'elle fut ma femme elle commença par me faire des réflexions qui avaient le don de m'agacer, de m'irriter, de m'exaspérer: "Essuie tes pieds, quand tu reviens du jardin avec des mottes de terre après tes souliers...."; "Prends donc l'habitude de remettre à sa place chaque chose dont tu te sers...."; "Ne lis donc pas ton journal en mangeant...."

—Ma petite, pensais-je, il faudra que je te guérisse de cette manie que tu as de toujours récriminer, de me faire constamment des remontrances. Tu as besoin d'être dressée; attends un peu, rira bien qui rira le dernier. Et, tonnerre de bois! si je n'accompagnai pas cette réflexion d'un formidable coup de poing sur la table, c'est que je fus assez maître de moi et assez habile pour me contenir.

—Comment, tu fumes la pipe? me dit-elle un jour, fi! quelle horreur.

Tranquillement je remisai ma pipe au ratelier et ne pipai pas un mot. J'achetai une provision de cigares.

—C'est coûteux, me dit Eulalie, avec le prix des cigares que tu réduits en fumée, nous pourrions acheter des fauteuils pour le salon.

Je n'achetai plus de cigares; j'avais mon plan.... Eulalie ne perdrait rien pour attendre.

Quelques jours après, elle entreprit de me démontrer que je dépensais au cabaret des sommes qui nous eussent permis d'acheter des titres de rentes.

Je grinçai des dents, je serrai les poings, et je résistai au désir que j'avais de briser la vaisselle et même de mettre feu aux quatre coins de la maison.

Je ne mis plus les pieds au café et j'attendis.

Encouragée par ma passivité, Eulalie me dit un jour que je perdais mon temps à la chasse, que je rentrais mouillé et que je risquais de détériorer ma santé.

Mon sang ne fit qu'un tour; j'empoignai mon fusil et j'allais faire un malheur, mais je me calmai aussitôt. Je remis mon arme au ratelier sans proférer une menace, sans exhaler ma colère.

—Il faut pourtant que je prenne de l'exercice physique, m'écriai, ou plutôt balbutiai-je doucement.

—Eh bien! reprit Eulalie, scie du bois, bêche le jardin, arrache les herbes dans la cour, frotte les parquets.

Sans maugréer, sans qu'un seul muscle de ma face eût bougé, je me mis à scier du bois avec rage, je bêchai le jardin avec fureur, j'arrachai les herbes dans la cour avec emportement, je frottai les parquets avec démence.

Ma femme était loin de se douter de l'agitation qui fermentait dans mon sein, de la tempête qui bouillonnait sous mon crâne.

Un pressentiment m'avertissait que mon heure viendrait, que j'aurais ma revanche. Les Annales de la Cour d'Assises révèlent le cas de criminels qui ont coupé des femmes en morceaux sans avoir les motifs de le faire; ceux-là m'eussent excusé de les imiter.

Eulalie voyant que je m'ennuyais après le dîner me proposa d'essuper la vaisselle, pour me distraire.

J'essuyai chaque jour la vaisselle mais quand je tenais les couteaux entre les mains, je m'éloignais d'elle, par précaution, de crainte d'un mouvement irréfléchi de ma part. Un crime est si tôt commis!.... Et ce sont, ensuite, des histoires qui n'en finissent plus....

Bref, je parus céder à toutes les requêtes et à toutes les injonctions d'Eulalie, et cela pendant plus de vingt ans.

Depuis plus de vingt ans je ne fume plus, je ne chasse plus, je ne vais plus au cabaret, je scie du bois, j'accomplis toutes les corvées du ménage mais, ma vengeance, je la tiens: Eulalie ne trouve jamais le plus petit mot de reproche à m'adresser.

Je mène une vie de forçat, mais je me console en pensant que cette chipie a beau se mettre l'esprit à la torture, elle ne peut pas trouver une observation à me faire.

Ah! mais.... J'ai fini par la dompter, par avoir la paix chez moi, mille millions de pétards de bombes!

Et savez vous ce qu'elle m'a dit quand je lui ai présenté traîtreusement des fleurs pour le vingtième anniversaire de notre mariage? Savez-vous la réflexion qu'elle m'a faite, la scélérate?

Eh bien! elle m'a dit que j'étais un agneau, un toutou, un chien-chien, un ange...

MONTENAILLES.

Ballastage des voies du Pacifique Canadien en pierre concassée

Le Pacifique Canadien, jusqu'à date, a ballasté de pierre concassée plus de mille milles de voies dans la partie Est de son réseau, disait ces jours-ci M. A. C. Mackenzie, ingénieur préposé à l'entretien des voies du Pacifique Canadien, dans une conférence devant l'Engineering Institute of Canada, à Montréal.

Il a fallu, pour accomplir ce travail gigantesque, utiliser 3½ millions de tonnes de pierre concassée, une quantité suffisante pour charger 70,000 wagons. Les avantages du ballast de pierre sont multiples, s'il faut en croire M. Mackenzie. Il augmente la force du remblai, rend la voie plus solide et facilite sensiblement le drainage, trois conditions excessivement importantes aujourd'hui, avec l'augmentation continuelle du poids des locomotive et du matériel roulant en général. Ce genre de ballast est encore avantageux en ceci qu'il élimine pratiquement la poussière à l'arrière des trains, cette poussière aveuglante qui fait le désespoir des voyageurs assis sur la plateforme du wagon-observatoire, soit pour prendre le frais ou admirer les paysages.

C'est vers 1916 que le Pacifique Canadien commença à ballaster de roc concassé ses voies des environs de Montréal. Il utilisa d'abord la pierre que l'on tirait du tunnel du C.N.R. sous le Mont-Royal, puis, lorsqu'il eut épuisé cette quantité, il se procura la pierre concassée aux mines de nickel de Sudbury pour la voie principale, à l'ouest de Chalk River et à l'est de Port-Arthur. Pour le ballastage de la ligne de Québec, le roc employé provenait des carrières de Saint-Vincent de Paul, tandis qu'une carrière située à une quinzaine de milles à l'est de Smith's Falls fournit celui qui servit à ballaster les lignes de Toronto et d'Ottawa.

Au cours de son entretien, M. Mackenzie donna d'intéressants détails sur la façon de procéder au ballastage d'une voie. Il faut, pour accomplir ce travail rapidement et efficacement, des équipes d'hommes entraînés qui savent travailler sans retarder le mouvement régulier des trains. On enlève d'abord le vieux ballast de gravier, puis l'on remplace toutes les traverses défectueuses avant de déposer le ballast de cailloux. Il faut environ quarante wagons de pierre par mille de voie et le déchargement s'effectue au taux de un wagon à la minute.

Le ballastage de pierre concassée a déjà prouvé son utilité en divers pays et il est certainement appelé à se généraliser de plus en plus au Canada, où nos chemins de fer ne peuvent manquer d'en apprécier les nombreux avantages.

Le Programme des Sports d'Hiver à Québec



L'attelage de chiens de [illegible] (Médaillon) Course de chevaux sur la neige
[illegible] Le Château [illegible] et la glissoire de la Terrasse.

Choses et Autres

Le fusil de Robinson Crusoé

Londres. — Les amateurs de romans d'aventures [illegible] pièce [illegible] au livre anglais [illegible] c'est-à-dire environ [illegible] mille francs. Cette pièce rare est le fusil qui appartint à Alexander Selkirk, lequel est généralement plus connu sous le nom de Robinson Crusoé. C'est un libraire de Londres qui en est le propriétaire actuel. On ne nous dit pas si le fusil de Robinson peut encore servir.

L'age du beton

Nous lisons récemment dans la "Patrie":

"Le monde entre maintenant dans l'âge du béton qui durera toujours après avoir connu l'âge de pierre, l'âge du fer et l'âge de la vapeur, a déclaré T. J. Clark, de l'Institut des ingénieurs constructeurs, dans une conférence faite à l'École technique de Gloucester en Angleterre.

Déjà, dit-il, nous marchons sur des trottoirs de béton, nous voyageons sur des routes de béton, nous vivons dans des maisons de béton, travaillons dans des bureaux de béton, entreposons nos grains dans des silos de béton.

Et, dit-il, nous reposerons pareillement sous une pierre tombale en béton."

En attendant que nous allions — cela viendra — nous reposer tout doucement, ainsi que le souhaitait le poète des *Nuits*, sous le frais ombrage d'un saule ou, comme l'affirme le conférencier anglais, à l'ombre beaucoup plus prosaïque d'une stèle en béton, il faut bien nous plier aux exigences de notre temps. Or, M. Clark n'a eu que très peu de mérite à énoncer les remarques que nous citons plus haut: il suffit d'ouvrir les yeux pour constater qu'il dit vrai. Où l'homme a-t-il pénétré de nos jours qu'il n'ait semé sur son passage quelques parcelles de ciment? Et pourtant nous ne faisons que commencer. Le béton (matériau à base de ciment) entre pour une part de plus en plus large dans les constructions de toute catégorie. Le fer et l'acier ont supplanté le bois; ils cèdent maintenant la place au béton dans les charpentes, [illegible] de toute espèce.

Le béton est plus solide, plus [illegible], plus durable, plus économique aussi, sans compter qu'au point de vue esthétique, il donne de bien meilleurs résultats. L'industrie [illegible] est sûrement une de celles qui peuvent envisager l'avenir avec le plus de sérénité. (La Patrie.)

On pourrait aller au Pôle Nord en dirigeable, mais non en avion

Québec. — Le Pôle Nord attend toujours d'être découvert, en dépit des prétentions contraires du feu contre-amiral Peary et du Dr Cook, a déclaré le capitaine J.-E. Bernier, explorateur polaire canadien hautement réputé, en commentant la dispute actuelle entre le capitaine Ronald Amundsen et le Dr Cook, d'une part, et le général Greely d'autre part.

Après avoir écarté de quelques mots les prétentions de Cook, le capitaine Bernier dit que le point le plus faible dans les records de Peary est le fait allégué par ce dernier que, en dépit des conditions difficiles de déplacement dans la mer glaciale, l'expédition de Peary semble avoir fait 30 milles par jour après avoir atteint un endroit situé à environ 115 milles du Pôle, "déclaration que ne pourront jamais avaler des hommes de mer," dit le capitaine Bernier.

Un avion ne pourra jamais découvrir le Pôle, conclut-il, à cause de la trop grande vitesse de ces appareils: mais un dirigeable, étant plus lent, permettrait aux explorateurs de repérer leur position, ce qui est l'une des choses les plus importantes dans ce genre d'exploration.